

Brigade Mondaine

[264] – Le lion de Venise

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADA MONTAÑA

Par Michel Brice

LE LION DE VENISE

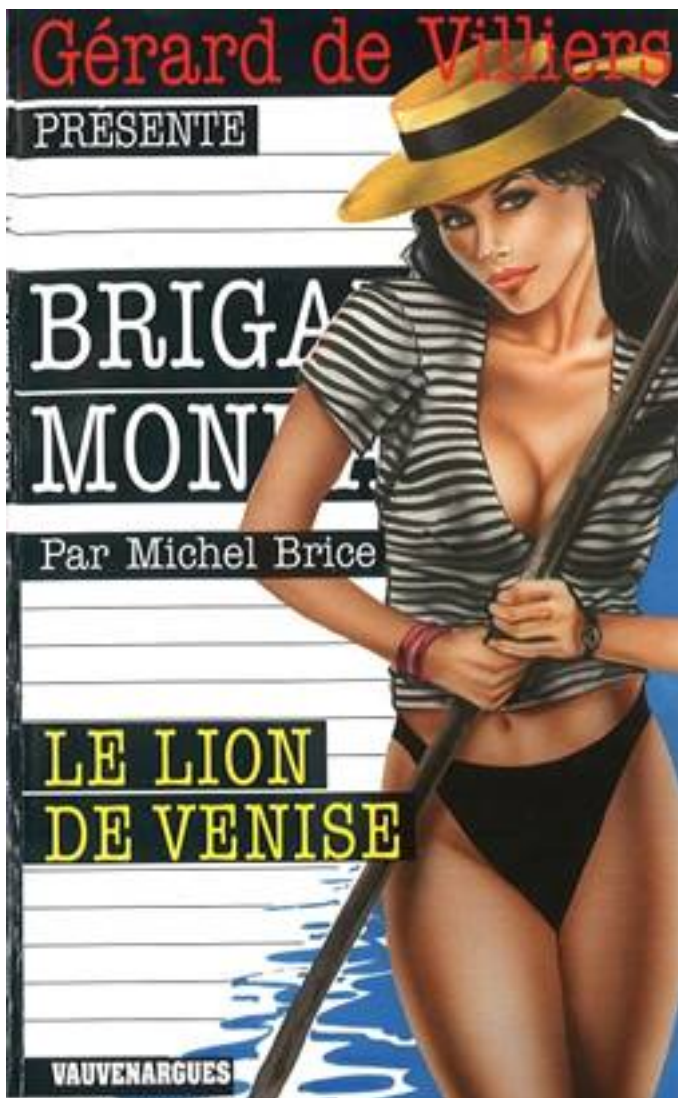
VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°264)

LE LION DE VENISE



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Au premier coup d'œil, Géraldine constata que la réputation de liberté érotique de Venise, si elle n'existait plus durant le fameux carnaval, avait encore droit de cité dans les fêtes privées comme celle-ci.

Dans plusieurs coins de la salle de bal, des couples flirtaient outrageusement. À droite de l'orchestre, une jeune femme blonde se laissait embrasser et caresser par les deux hommes qui se pressaient autour d'elle. Plus loin, une superbe brune massait langoureusement le devant du pantalon de son partenaire. Et ainsi de suite. Il se dégagait de ce palais somptueux une sorte d'ambiance orientale, byzantine.

Comme si la Sérénissime avait décidé de jeter splendidement ses derniers feux, avant de sombrer dans les eaux noires de la lagune dont elle était miraculeusement sortie, mille ans plus tôt...

CHAPITRE PREMIER



Il y avait un gigantesque embouteillage de gondoles, devant le vaste ponton desservant l'entrée principale du *Palazzo* Larbona, situé sur le Grand Canal, à mi-chemin entre le pont du Rialto et la place San Marco.

Assises l'une contre l'autre, les yeux levés, Géraldine Hébert et Christelle Favart admirèrent la superbe façade, curieusement asymétrique, incrustée de marbres polychromes.

Au-delà du ponton, où se pressaient les nombreux invités de la fête, l'immense double porte était ouverte à deux battants sur le vaste hall richement éclairé par deux énormes lustres, en cristal taillé, qui étaient sortis, un siècle et demi plus tôt, des ateliers de Murano, l'île des maîtres verriers, toute proche de Venise.

Au-dessus des hautes fenêtres du rez-de-chaussée – ou plutôt : du rez-de-canal... –, la façade s'ornait encore des arcs byzantins qui indiquaient l'origine commerciale de l'imposante bâtisse, reconvertie en palais d'habitation seulement au milieu du XVIII^e siècle.

Géraldine sentit la main tiède et douce de Christelle se glisser dans la sienne. Elle eut un instant la tentation de refuser à sa compagne ce contact qu'elle lui réclamait. Mais, finalement, malgré l'humeur maussade qui ne la lâchait pas depuis le matin, elle n'en fit rien.

Après tout, elles n'étaient à Venise que pour trois petits jours, elle n'allait quand même pas gâcher volontairement ce court séjour, petite parenthèse enchantée dans leur vie de Parisiennes ordinaires.

« Enchantée » : Géraldine devait reconnaître que c'était le mot qui venait spontanément à l'esprit, en contemplant l'afflux des gondoles noires qui convergeaient vers le palais Larbona, où avait lieu la grande fête à laquelle les deux jeunes Françaises avaient eu la chance d'être invitées, la veille, alors qu'elles n'étaient à Venise que depuis trois ou quatre heures à peine. Enfin, la « chance », c'était plus l'avis de Christelle Favart que celui de Géraldine Hébert...

Lorsqu'elle était allée lui demander s'il pouvait lui accorder une semaine de congé, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le patron de la célèbre Brigade mondaine, avait commencé par lui répondre un « non ! » catégorique. Pour le faire finalement changer d'avis, il avait fallu toute la persuasion de Boris Corentin, le plus brillant élément des Affaires recommandées, la section reine de la Brigade, à laquelle le lieutenant Hébert appartenait depuis quelques mois, à la suite d'une affaire brillamment résolue, par Boris Corentin et elle-même.

Et, trois jours plus tard, le temps d'organiser les indispensables réservations de transport et de logement, Géraldine avait pu annoncer triomphalement à Christelle qu'elles partaient pour Venise la semaine suivante, la première du mois d'octobre...

Géraldine secoua ses cheveux roux bouclés et poussa un petit soupir

nostalgique, tandis que leur gondole abordait enfin au ponton du palais.

Derrière, le « bouchon » s'intensifiait, à cause du passage d'un *vaporetto*, ces gros bateaux très lents qui, à Venise, font office de bus flottants. Celui qui, en ce moment, obligeait les gondoles à s'écarter pour lui céder le passage desservait la ligne N° 1, celle qui descend tout le Grand Canal, en omnibus, depuis la *Piazzale Roma* – terminus des cars et des voitures – jusqu'à la place Saint-Marc.

Malgré elle, malgré sa volonté de continuer à « tirer la tronche », comme disait Christelle, Géraldine serra les doigts fins de sa compagne entre les siens. Sous l'effet de la bouffée de désir qui venait de lui embraser l'esprit.

Lorsqu'elle avait annoncé leur voyage surprise à Christelle, celle-ci avait eu à cœur de lui prouver sa reconnaissance et sa joie, de la manière la plus agréable possible.

Au lit.

La soirée avait commencé dans le salon triangulaire du trois-pièces que les deux jeunes femmes partageaient, depuis leur rencontre, dans le 12^e arrondissement, à l'angle des rues Trousseau et de Charonne.

Après avoir revêtu le peignoir de satin noir, argent et or, que Géraldine lui avait offert pour le premier anniversaire de leur rencontre, Christelle était venue s'asseoir sur les genoux de sa compagne et s'était blottie tendrement contre elle. Ce qui avait permis à Géraldine de constater que la belle blonde au corps de mannequin ne portait absolument rien sous le peignoir en question.

Christelle s'était mise à respirer plus fort, lorsque les mains de Géraldine avaient entrepris de caresser ses seins fermes, aux pointes déjà érigées, avant de glisser insensiblement en direction du buisson doré de son ventre plat.

Lorsque les doigts de sa maîtresse avaient doucement pris possession de son intimité, Christelle avait été saisie d'un violent frisson de tout son être. Elle s'était levée un peu trop brusquement, s'était éloignée d'un pas ou deux, en direction de la chambre, avant de se retourner vers Géraldine et de lui tendre la main.

— Viens... s'était-elle contentée de murmurer, d'une voix plus rauque, le regard crépitant d'impatience.

Avant de suivre son amante, Géraldine avait pris le temps, et le plaisir, de la détailler. Et, une fois de plus, elle avait eu le souffle coupé par la beauté sensuelle de Christelle.

Elle faisait un bon mètre soixante-quinze, possédait un corps mince et élancé, mais avec ce qu'il fallait de rondeurs fermes et appétissantes, là où la nature avait prévu d'en mettre...

Ses longs cheveux, blonds et très fins, balayaient ses épaules à demi dénudées. Elle avait un visage triangulaire, avec deux pommettes haut

placées, une bouche rouge et gourmande, ainsi que deux grands yeux d'un gris vert qui lui donnaient un petit air mélancolique, même quand elle souriait de toutes ses dents, d'une blancheur éclatante et d'une régularité parfaite.

Comme hypnotisée par cette superbe fille qui s'offrait à elle, et dont plus d'un an de vie commune n'avait pas réussi à la rassasier, Géraldine avait quitté le canapé et suivi Christelle jusqu'en la chambre.

Où leurs soupirs d'aise, leurs sanglots de bonheur et leurs cris de plaisir s'étaient mêlés, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit...

Malgré son humeur maussade, Géraldine ne put s'empêcher d'admirer Christelle une fois de plus, tandis que la jeune femme acceptait la main que lui offrait le jeune gondolier pour l'aider à descendre de son embarcation.

Elle était vraiment magnifique dans sa grande robe bleue moirée. Pour tout bijou, Christelle portait un clip de vieil argent – qui lui venait de sa grand-mère, avait-elle expliqué à Géraldine – au croisement de la robe, entre ses deux seins superbement et assez audacieusement mis en valeur. Deux seins dont le gauche, depuis quelques jours, s'ornait désormais, dans sa partie supérieure, d'un petit tatouage rouge et noir.

La « bouderie » de Géraldine, elle s'en souvenait parfaitement, avait démarré précisément le soir où Christelle était rentrée à la maison affublée de ce tatouage qu'elle venait tout juste de se faire faire, entre Pigalle et Barbès.

Géraldine lui avait dit sans hésiter ce qu'elle en pensait, à savoir qu'elle trouvait ça « pas spécialement joli et un tantinet vulgos ».

Piquée au vif, Christelle lui avait répondu d'un ton pincé qu'il faudrait bien qu'elle s'y fasse, car elle n'avait pas l'intention de le faire disparaître...

En négligeant ostensiblement la main que lui tendait le jeune gondolier, Géraldine descendit à son tour de l'embarcation, qui ondulait mollement au rythme des petites vagues provoquées par le passage d'un nouveau vaporetto, bourré de gens debout, bien qu'il soit déjà plus de neuf heures du soir. Elle traversa le ponton d'un pas rapide, afin de rattraper Christelle avant qu'elle ne franchisse la double porte monumentale.

Avec un petit sourire de défi, en direction des deux ou trois hommes qui admiraient la silhouette de sa compagne, Géraldine lui prit fermement le bras, comme pour afficher aux yeux de tous ces mâles concupiscent, son « droit de préemption » sur cette superbe femelle blonde.

En règle générale, dans sa vie de tous les jours, Géraldine Hébert ne faisaient pas partie de ces lesbiennes qui transforment leur absence de désir pour les hommes en une agressivité constante envers eux. Elle s'entendait même plutôt bien avec la plupart. D'autant plus que, parfois, furtivement mais de manière assez intense, il lui arrivait tout de même d'être troublée par tel ou tel.

Et notamment par ce diable de Boris Corentin qui, même pour une « féminophile » affirmée (Géraldine avait forgé ce terme pour remplacer

« lesbienne », qu'elle n'aimait pas...), restait tout de même un être humain particulièrement séduisant, spécialement quand il ne faisait rien pour séduire.

Du reste, lors de leur fameuse enquête à Barcelone, un soir, Géraldine était bien consciente qu'il s'en était fallu d'un cheveu pour que Boris et elle...

Mais, pour l'instant, c'était Christelle l'objet de son attention et de ses préoccupations, et elle entendait bien la disputer âprement à tous les « matous » vénitiens qui viendraient ronronner trop près de sa petite souris française.

Christelle eut l'air un peu surprise, lorsque Géraldine lui prit le bras, ce qu'elle ne faisait presque jamais en public, mais elle ne fit rien pour se soustraire à son étreinte. Et Géraldine lui en fut reconnaissante. Ensemble, hanche contre hanche, elles pénétrèrent dans le palais, sous les regards un peu désappointés de deux ou trois hommes d'un certain âge...

L'entrée du Palazzo était véritablement monumentale, et donnait, au fond, sur un petit jardin intérieur. À l'arrière de cet atrium très classique dans son inspiration, d'une hauteur de plafond imposante, se développait un monumental escalier de pierre, dont la balustrade était agrémentée de deux statues. Au haut de la volée de marches, on accédait directement à la salle de bal.

Celle-ci était absolument magnifique, et Géraldine Hébert, le souffle coupé, en oublia un instant sa mauvaise humeur tenace. De chaque côté, des fresques en trompe-l'œil lui donnaient encore plus d'ampleur. Les deux lustres à motifs floraux répandaient une lumière douce et brillante à la fois sur les magnifiques et imposantes statues de Maures enchaînés, en ébène et en buis.

Au fond de la salle, un petit orchestre de huit musiciens jouait un air sautillant, qui pouvait bien être de Vivaldi, le plus célèbre musicien de Venise, mais Géraldine, peu versée en la matière, n'en aurait pas juré. En vis-à-vis se dressait un gigantesque buffet, derrière lequel officiaient quatre « extras » en costume vénitien classique et perruques poudrées à la Casanova.

Personne ne dansait, mais la foule des invités, déjà dense, se fractionnait en petits groupes de deux, trois ou quatre personnes, rarement plus, qui se déplaçaient lentement, sans but bien défini, s'accostaient les uns les autres, au rythme de leur progression incertaine.

Au premier coup d'œil, Géraldine Hébert constata que la réputation de liberté érotique de Venise, si elle n'existait plus qu'à l'état de souvenir durant le fameux carnaval, avait encore droit de cité dans les fêtes privées comme celle-ci, où la moyenne d'âge des invités déjà présents ne semblait pas dépasser les 35 ou 40 ans.

Dans plusieurs coins moins bien éclairés de la salle de bal, sans même essayer de se cacher mieux, des couples flirtaient outrageusement. À droite de l'orchestre, Géraldine repéra une jeune femme blonde, à la poitrine plus que

généreuse... et généreusement dénudée par le décolleté de sa robe à volants, qui se laissait embrasser et caresser par les deux hommes qui se pressaient autour d'elle.

Plus loin, accoté contre l'une des statues d'ébène, un autre couple s'embrassait à pleine bouche, tandis que la main de la femme brune massait langoureusement le devant du pantalon de son partenaire.

Et ainsi de suite.

Il se dégageait de cette salle surchauffée, où s'affrontaient des dizaines de parfums capiteux et contradictoires, une sorte d'ambiance orientale, byzantine. Comme si la Sérénissime avait décidé de jeter splendidement ses derniers feux, avant de sombrer dans les eaux noires de la lagune dont elle était miraculeusement sortie, mille ans plus tôt...

— Luigi ! Je suis là ! Luigi ! s'écria soudain Christelle, toujours au bras de Géraldine.

Cette dernière se rembrunit encore, en voyant s'avancer vers elles deux un jeune homme brun, d'une petite trentaine d'années, au corps à la fois mince et athlétique – fesses rondes et épaules carrées –, au visage fin et hâlé, fendu d'un sourire d'une éclatante blancheur et mangé par deux yeux d'un noir intense. Le type même de l'homme plaisant à la plupart des femmes.

En tout cas, à celles qui, au départ, aimaient les hommes...

Géraldine faillit faire demi-tour et quitter le palais séance tenante. Puis, elle se ravisa et attendit l'« adversaire » de pied ferme, une lueur mauvaise dans son œil émeraude, derrière ses petites lunettes rondes cerclées d'or.

Pas question d'abandonner la lutte sans combattre : pour qui il se prenait, ce... Luigi ?

La veille, une fois arrivées à leur hôtel, le *Belle Arti*, situé dans le quartier du Dorsoduro, juste derrière l'*Accademia*, Géraldine avait décidé de s'octroyer une petite sieste d'une heure, alors que Christelle, excitée comme une puce à l'idée d'être à Venise, était immédiatement ressortie, pour une première découverte de la ville.

Elle était revenue à l'hôtel près de deux heures plus tard – Géraldine commençait à s'impatisser –, encore plus excitée qu'à son départ, mais pas pour les mêmes raisons.

Christelle avait expliqué à son amie qu'elle avait rencontré un « type super », un certain Luigi, Vénitien pur jus, mignon comme tout et « hyper sympa », qui l'avait invitée, dès le lendemain soir, à une grande fête donnée dans un palais au bord du Grand Canal, où il avait ses entrées.

— Et moi, je vais faire quoi, en attendant mademoiselle ? Du tricot ? avait demandé Géraldine, pas ravie ravie de l'excitation typiquement « femelle » qu'elle lisait dans les yeux de Christelle.

— T'es bête quand tu t'y mets ! s'était exclamée celle-ci. Évidemment

que j'ai dit à Luigi que j'étais ici avec une copine et que tu es invitée aussi !

Et, maintenant, dans la salle de bal surchauffée et de plus en plus pleine de monde, les trois protagonistes se retrouvaient face à face. Échangeant des propos décousus et sans intérêt, pour tenter de masquer la gêne qui s'était installée entre eux. Plus exactement entre deux d'entre eux.

Géraldine avait senti très vite, à voir la manière dont il la « soupesait » du regard, que le fameux Luigi avait compris d'emblée quel genre de « copine » elle était pour Christelle. Et ça avait l'air de ne pas l'emballer des masses. En tout cas de contrarier ses plans.

Le beau Vénitien avait envie de se « boulotter » une petite Française, c'était visible comme une arrière-pensée dans le discours d'un politicien.

Et, le pire, à la manière dont elle riait un peu trop fort à chaque fois que Luigi, dans son français approximatif, tentait une plaisanterie tout aussi approximative, c'était que Christelle ne semblait pas trop effarouchée à l'idée de servir de plat de résistance à ces mâles appétits...

— Et si j'allais nous chercher une petite coupe de champagne ? proposa soudain Luigi, avec un sourire charmeur... uniquement adressé à Christelle, qu'il serrait de plus en plus près.

— Pas pour moi, merci ! répondit sèchement Géraldine, de plus en plus excédée par la tournure de la soirée. Je tiens à garder la tête froide, *moi*...

— Ne bougez surtout pas d'ici, je reviens tout de suite ! leur intima le Vénitien, avant de tourner les talons et de disparaître entre les groupes, en direction du buffet, qui était maintenant pris d'assaut.

— Il ne va pas me donner des ordres, en plus ! s'insurgea Géraldine, le visage fermé à double tour. Pour qui il se prend, ce type ?

Christelle s'accrocha à son bras, écrasa ses seins fermes contre sa poitrine, et lui adressa un regard presque suppliant :

— Géraldine, sois gentille, ne gâche pas la fête ! Qu'est-ce que tu as, ce soir ? Il est très cool, Luigi, non ? Je ne vois pas ce que tu peux lui reprocher...

— Mais rien, bien entendu ! répondit Géraldine, en se dégageant brusquement de l'étreinte câline de son amie. À part qu'il a une queue imprimée dans chaque œil à chaque fois qu'il regarde ton cul ou tes nichons !

— Faut toujours que tu exagères ! minauda Christelle, mais sans s'offusquer de ce qu'elle venait d'entendre.

Ce fut ce petit rire « de femelle chatouillée », comme elle disait souvent, qui acheva d'énerver Géraldine. Elle se sentait à deux doigts de gifler Christelle, comme on le fait avec une hystérique pour l'aider à revenir à elle.

Au dernier moment, alors que son bras se raidissait déjà, elle réussit à se maîtriser.

— Jevais faire un tour, je te laisse avec ton Luigi ! gronda-t-elle, en

tournant les talons et en plantant là une Christelle assez éberluée.

Elle vit Géraldine plonger littéralement dans la foule des invités et disparaître de sa vue au bout de quelques mètres. Sur l'estrade, au fond, l'orchestre continuait d'enchaîner les airs vénitiens classiques. Il faisait de plus en plus chaud et moite, dans l'immense salle.

Christelle fit un lent demi-tour sur elle-même, pour voir si Luigi revenait, avec ses deux coupes de champagne. Elle ne parvint pas à l'apercevoir.

Par contre, son regard croisa celui d'une femme blonde, cheveux attachés, au teint très pâle, presque exsangue, aux lèvres minces, dont les grands yeux noirs et fiévreux étaient intensément fixés sur elle.

Christelle fronça machinalement les sourcils, cherchant à se souvenir si elle connaissait cette blonde. Elle se dit aussitôt que c'était idiot, puisqu'elle n'était jamais venue à Venise avant.

En revanche, comme si elle avait pris le froncement en question pour une invite, la blonde se dirigea vers elle, une ébauche de sourire sur ses lèvres décolorées.

— Bonjour, je m'appelle Constance, dit-elle, d'une voix menue de petite fille et dans un français parfait, en tendant une main très fine que Christelle saisit machinalement dans la sienne. Constance Cormecourt. J'ai entendu que vous deviez être Française : je le suis aussi, comme mon nom vous le laisse deviner. Même si je passe près de la moitié de l'année dans la maison que je possède ici.

— Moi, c'est Christelle... Vous avez bien de la chance de pouvoir rester à Venise autant que vous le voulez.

Les grands yeux noirs de Constance Cormecourt se mirent à briller avec encore plus d'intensité fiévreuse, et sa voix se fit plus insinuante :

— Mais... rien ne vous empêche d'en faire autant ! Il va de soi que je serais ravie de vous héberger chez moi tout le temps que vous le souhaitez...

Christelle fut un peu désarçonnée par une proposition aussi rapide, de la part de quelqu'un qu'elle ne connaissait pas une minute plus tôt. Mais elle n'eut pas le temps de chercher une réponse satisfaisante.

— Je vous ai vue parler avec ce brave Luigi, enchaînait déjà Constance : vous le connaissez depuis longtemps ?

— On s'est rencontré hier, répondit Christelle, en rougissant légèrement. C'est lui qui m'a invitée ici, ce soir...

— Il a très bien fait ! s'empressa Constance, avec un peu trop de chaleur. Vraiment très bien fait...

Du bout de l'index, elle effleura la partie dénudée du sein gauche de Christelle, sous prétexte de désigner son tatouage :

— C'est une bien jolie marque que vous avez là... murmura-t-elle, en

fixant sur le dessin des yeux écarquillés.

Christelle fut un peu surprise du mot « marque » que Constance venait d'employer pour désigner le tatouage, mais elle ne releva pas.

— C'est vrai ? Il vous plaît ? demanda-t-elle avec un petit sourire de coquetterie.

— Beaucoup plus que vous ne sauriez le penser... répondit bizarrement Constance, qui semblait devenue incapable d'en détacher ses regards.

Christelle allait poser une nouvelle question, lorsqu'elle s'aperçut que Géraldine, après son tour de la salle de bal, revenait dans sa direction, l'air toujours aussi sombre. Elle fut prise d'un début d'affolement : il ne manquerait plus qu'après avoir frôlé la scène de ménage à cause de Luigi, elle ne déclenche un nouvel accès de jalousie en parlant avec cette Constance Cormecourt !

Elle se tourna vers la blonde, prit congé en trois mots hâtifs et se dépêcha de s'éloigner d'elle, pour s'avancer au-devant de Géraldine.

Constance Cormecourt la suivit des yeux. Son cœur cognait à toute force dans sa poitrine, et elle sentait ses jambes trembler sous elle.

En découvrant Christelle, elle avait eu l'impression que la foudre venait de lui tomber sur la tête et de la fendre en deux dans le sens de la hauteur.

Soudain, le cauchemar qu'elle croyait refermé à jamais s'était rouvert et menaçait une fois encore de l'engloutir.

Il fallait absolument qu'elle réagisse. Et vite. Heureusement, elle avait un atout inespéré dans sa manche.

Luigi.

Luigi Boschetto, son homme à tout faire, en quelque sorte, qui se chargeait d'entretenir sa grande maison lorsqu'elle ne se trouvait pas à Venise.

Luigi qui avait eu la bonne idée de séduire cette petite Française et de l'inviter à la fête de ce soir. Fête où lui-même ne pouvait entrer que grâce à sa protection à elle, Constance Cormecourt.

La jeune femme entreprit de fendre la foule des invités, à la recherche de Luigi Boschetto.

Car, sans son aide, elle ne pourrait jamais mettre fin au cauchemar réactivé par cette Christelle.

— Et si on s'en allait d'ici ? Pour aller finir la soirée dans un endroit plus tranquille...

La proposition, murmurée à son oreille par un Luigi à la voix très douce, atteignit Christelle à son point le plus sensible. Dans une zone de moindre

résistance.

Depuis plus d'une heure, elle n'avait pas quitté d'une semelle le beau Vénitien. Qu'elle trouvait de plus en plus... sympathique. C'est le mot qui lui venait à l'esprit « par défaut », parce qu'elle n'osait pas encore en formuler d'autres, plus précis, plus conformes à l'effet que le jeune homme lui faisait en réalité.

Le visage fermé de Géraldine Hébert passa furtivement devant les yeux de Christelle, qui l'« effaça » aussitôt.

Géraldine avait été vraiment désagréable depuis le début de la soirée, limite odieuse, et avait fini par planter son amie là, en déclarant qu'elle en avait « plus que marre de cette fête de merde », et qu'elle rentrait se coucher.

Eh bien ! puisque c'était comme ça, elle allait lui montrer qu'elle était capable de s'amuser sans elle ! Ça lui ferait un peu les pieds, à Géraldine, avec sa jalousie ridicule !

Au fond de son esprit, une petite voix chuchota à Christelle Favart que la jalousie de Géraldine, en l'occurrence, n'était peut-être pas aussi ridicule que ça, mais elle préféra ne pas l'écouter...

— Pourquoi pas ? répondit-elle à Luigi, en plantant ses grands yeux clairs dans les siens. On irait où ?

Elle eut l'impression que le Vénitien éprouvait un intense soulagement à la voir accepter sa proposition. Sur le coup, ça lui parut bizarre : elle se serait attendue à ce qu'il soit content, plutôt que soulagé...

— Dans un endroit tranquille et très classe, répondit Luigi, qui semblait vouloir éluder la question. Mais, pour l'instant, on va déjà sortir discrètement d'ici.

— Pourquoi discrètement ? se rebiffa Christelle, en pensant à Géraldine. Je n'ai rien à cacher à personne, tu sais !

— C'est mieux quand même, décréta Luigi, en balayant l'argument d'un revers vague de la main. Tu sais ce que tu vas faire ? Tu vas redescendre le grand escalier, mais, au lieu de passer la porte qui donne sur le Grand Canal, tu vas prendre dans l'autre sens, vers le jardin intérieur, d'accord ?

— OK, et après ?

— Juste avant d'entrer dans le jardin, tu verras une petite porte, sur ta droite, à moitié cachée par le renforcement de l'escalier. Derrière il y a un couloir étroit et assez sombre. Tu le prends jusqu'au bout. Là, il y a une autre porte, qui donne directement sur un petit canal latéral : je t'y attendrai avec mon bateau. On marche comme ça ?

Au dernier moment, une petite sonnette d'alarme retentit dans le cerveau de Christelle Favart, et elle faillit dire non. Elle eut l'intention de dire non...

— Oui, d'accord, s'entendit-elle au contraire répondre, presque malgré elle.

— Génial ! À tout de suite ! murmura Luigi, avant de disparaître dans la foule. Laisse-moi cinq minutes, le temps d'amener mon bateau à la porte...

Lorsqu'il eut disparu dans la foule, Christelle balaya les gens autour d'elle d'un rapide regard circulaire, pour voir si la Française, Constance Cormecourt, n'était pas dans les parages. Elle ne la vit pas.

Elle se rendit compte, d'ailleurs, qu'elle ne l'avait plus aperçue une seule fois, depuis leur premier et unique contact, en début de soirée.

Elle haussa les épaules : après tout, elle s'en fichait complètement, de cette femme...

Christelle trouva sans encombre la petite porte indiquée par Luigi. Le couloir, derrière, sentait un peu la vase et le limon, cette odeur quasiment constitutive de Venise, qui ne disparaissait guère que durant les trois mois d'hiver, et devenait à la limite du supportable en été.

Au bout du couloir, Christelle ouvrit la porte en fer, dont le bas était partiellement rongé par l'eau salée de la lagune, et se retrouva face à un petit canal, l'un des cent soixante qui donnent à Venise sa beauté exceptionnelle et unique au monde. À une vingtaine de mètres sur la droite, il débouchait dans le Grand Canal, pratiquement en face du Palazzo Grassi dont la monumentale façade était éclairée. À gauche, le petit canal s'enfonçait dans les profondeurs sombres du Dorsoduro, et, une dizaine de mètres plus loin, était enjambé par un petit pont de pierre bossu, l'un des 446 que l'on recense dans l'ensemble de la Sérénissime.

Mais, ce qui intéressait surtout Christelle, c'était le petit bateau à moteur dont l'avant était engagé entre les deux pilotis de bois fichés dans l'eau, qui prolongeait le couloir à la façon d'un minuscule embarcadère.

Debout à l'avant, Luigi lui souriait de toutes ses dents, qui semblaient briller dans la demi-obscurité du canal étroit et bordé de hauts murs quasiment sans fenêtres.

Le jeune Vénitien lui tendit la main pour l'aider à sauter à bord. Dès que ses pieds touchèrent le pont, Christelle se sentit happée entre deux bras puissants et plaquée contre un torse musclé, nerveux et frémissant comme les flancs d'un étalon après la course.

Puis, aussitôt, deux lèvres chaudes s'écrasèrent sur les siennes, et elle se laissa emporter par l'ivresse de ce baiser masculin, le premier qu'elle recevait depuis qu'elle vivait avec Géraldine.

Elle frissonna de tout son corps, en sentant les mains viriles et impatientes descendre le long de son dos nu, pour venir emprisonner et malaxer fiévreusement les globes charnus de sa croupe ferme et ronde, qui se tendit presque malgré elle, tandis qu'un gémissement sourd s'exhalait des profondeurs de sa gorge.

En même temps, contre son ventre, elle sentit la virilité de Luigi s'ériger puissamment, rapidement, et la redécouverte de cet élémentaire

« mécanisme » la fit fondre... au propre comme au figuré. Cependant que Luigi continuait de l'embrasser et de pétrir sa croupe avec une sorte de rage érotique, elle se demanda durant un instant comment elle avait pu se passer aussi longtemps de cette chose délicieuse et affolante qu'était un sexe d'homme en érection.

Sous leurs pieds, elle sentait le bateau tanguer, sans qu'elle puisse dire si c'était à cause des mouvements de leurs deux corps fouettés par le désir, ou simplement en raison de la houle naturelle du canal.

Emporté par sa fougue, Luigi saisit brusquement la main droite de Christelle et la plaqua sur son membre tendu au maximum. Après en avoir rapidement éprouvé le volume et la raideur, Christelle trouva la force de s'arracher à l'étreinte du jeune Vénitien.

— Je croyais que tu devais m'emmener dans un endroit tranquille et confortable... murmura-t-elle, d'une voix un peu essoufflée par la tornade érotique qui venait de s'abattre sur elle. On serait mieux que dans ton bateau, pour...

Bizarrement, elle eut l'impression de voir le visage de Luigi s'assombrir de contrariété. Alors que, d'après elle, il aurait dû être plutôt content de l'entendre demander d'elle-même à se réfugier dans un endroit calme et discret, dans le but presque avoué de se donner à lui.

— Tu as raison, soupira-t-il, en s'installant aux commandes de son petit bateau, dont le moteur n'avait cessé de ronronner. Il faut y aller, maintenant...

Christelle fronça les sourcils : il avait dit ça comme s'il s'agissait d'une corvée !

Mais, une poignée de secondes plus tard, elle n'y pensait déjà plus : habilement manœuvré par Luigi, le bateau venait de déboucher dans le Grand Canal, ruisselant de la lumière de ses palais, à laquelle venait s'ajouter celle, plus crue, plus unie, d'une lune parfaitement ronde.

— C'est loin, où on va ? s'enquit Christelle, en venant se plaquer contre son dos et en l'entourant de ses bras.

— Non, pas très... répondit le Vénitien, d'un ton maussade, presque rogue.

— C'est où ?

— Tu verras.

Christelle n'insista pas. Après tout, peut-être que son futur amant n'aimait pas qu'on le distraie pendant qu'il pilotait son bateau.

De fait, malgré l'heure, la navigation était encore assez dense, sur le Grand Canal. Il y avait les *vaporetti* des lignes régulières, d'abord ; les gondoles de touristes, ensuite ; plus le va-et-vient normal et incessant des bateaux vénitiens : bateaux taxis, péniches poubelles, vedettes de police, bateaux ambulances ou même bateaux corbillards. Tout ce qui, dans le reste

du monde, s'effectuait par voiture ou camion se faisait ici par bateau. Ce qui émerveillait les touristes... mais compliquait pas mal la vie quotidienne des Vénitiens de souche.

Bien que ne connaissant Venise que depuis la veille, Christelle se rendit compte que Luigi descendait le Grand Canal, en direction de la lagune et de la place Saint-Marc. Devant eux, sur la droite, se dressait la monumentale église Santa Maria della Salute, construite sur une forme octogonale, afin de figurer une couronne dédiée à la Vierge. Juste après se trouvaient les bâtiments désaffectés de l'ancienne *Dogana di Mare*, la douane de mer, qui, durant des siècles, pour tous les bateaux apportant leurs marchandises du monde entier, avait marqué l'entrée dans le port de la Sérénissime.

Mais ils n'atteignirent ni l'une ni l'autre : peu avant un petit palais à deux étages plus les combles, à la façade superbement baroque et aux fenêtres en ogives, le bateau de Luigi venait de bifurquer sur la droite, dans un minuscule canal rectiligne, en passant sous un petit pont de bois, lui aussi « bossu » en son centre pour permettre aux embarcations de lui passer dessous sans difficulté.

Brusquement, l'animation et les lumières du Grand Canal s'évanouirent, et Christelle eut l'impression de pénétrer non pas dans un autre monde mais dans un autre temps : celui où Venise, chaque nuit, parce que ses ruelles n'étaient pas éclairées, semblait s'enfoncer et disparaître dans la lagune, jusqu'au lendemain matin...

Juste après le pont, Luigi rangea son bateau le long d'un petit quai de bois, où se trouvait une seule porte métallique, qui semblait toute neuve. Il sauta hors du bateau et tendit la main à Christelle pour l'aider à le rejoindre sur le petit ponton. Puis, rapidement, il pianota sur l'écran du digicode se trouvant dans le renfoncement du mur, et la porte s'ouvrit toute seule avec un déclic sec.

Christelle découvrit derrière une sorte de petit hangar où se trouvaient deux bateaux à moteur et une barque retournée qui semblait mal en point.

— C'est chez toi, ici ? souffla-t-elle, tandis que Luigi l'entraînait vers une autre porte, située au fond du hangar, en haut d'un escalier de quatre marches.

— Non, non, c'est la maison de ma patronne, répondit-il à voix haute. Ne t'inquiète pas pour ça, elle est vraiment très *cool*, tu vas voir...

— Comment ça : je vais voir ? sursauta Christelle, tandis que Luigi et elle enchaînaient rapidement les petits couloirs, sombres et les escaliers étroits, à l'intérieur de la bâtisse. Ne me dis pas qu'elle est là !

— Évidemment qu'elle est là, où voudrais-tu qu'elle soit ? soupira Luigi, avec un léger haussement d'épaules. D'ailleurs, tu la connais déjà...

Avant que Christelle ait eu le temps de comprendre ce que tout cela signifiait, elle s'immobilisa, clouée sur place par la surprise.

Luigi et elle venait, sans transition, au détour d'une porte, de déboucher

dans un grand salon, richement meublé, éclairé par un lustre en verre de Murano, dont les deux hautes fenêtres ogivales donnaient sur le Grand Canal et offraient une vue superbe sur le Palazzo Gritti, l'un des deux plus beaux hôtels de Venise, avec le Danieli.

Les murs de la pièce disparaissaient presque entièrement derrière les tableaux qui y étaient accrochés, la plupart représentant des vues ou des scènes quotidiennes vénitiennes, à la façon du peintre du XVIII^e siècle, Canaletto. Le fond du salon était occupé presque entièrement par une gigantesque bibliothèque qui semblait ne contenir que des éditions anciennes, richement reliées.

Canapés, fauteuils, poufs, coussins multicolores, guéridons, petites tables basses ou hautes, miroirs taillés, cheminée de marbre, plafond à caissons ornés de peintures allégoriques : rien ne manquait pour faire de la pièce une sorte de temple voluptueux inclinant à tous les abandons de l'amour et de la sensualité.

Mais ce qui avait provoqué la stupeur incrédule de Christelle, ce n'était pas ce décor, aussi luxueux qu'il puisse être. C'était surtout la femme blonde, négligemment étendue sur l'un des canapés, vêtue d'un déshabillé de soie verte, au col rehaussé de fils d'or, qui la contemplait avec une sorte de fièvre dans ses grands yeux noirs et brillants.

Une femme dans laquelle Christelle reconnut tout de suite Constance Cormecourt, la Française qui l'avait abordée dans la salle de bal, environ deux heures plus tôt.

Dès qu'elle vit Christelle apparaître dans le salon, où elle l'attendait avec une impatience grandissante, presque fébrile, Constance se leva précipitamment du canapé pour venir à sa rencontre.

— Christelle ! Je suis tellement heureuse que vous ayez répondu à mon invitation ! s'exclama-t-elle d'une voix câline, que Christelle trouva aussi un peu trop exaltée.

Elle voulut préciser d'emblée que ce n'était pas à son invitation qu'elle avait répondu, mais à celle de Luigi. Elle n'en eut pas le temps : avec une sorte d'emportement de tout le corps, Constance venait de la prendre par les épaules pour la serrer contre son corps presque nu sous le déshabillé vapoureux, et de lui plaquer un baiser appuyé juste au coin des lèvres.

Christelle se raidit et s'écarta, mais Constance, en proie à une sorte de frénésie, ne parut pas s'apercevoir des réticences de son « invitée ». Avec une sorte de gaîté exagérée, factice, elle la prit par la main et l'entraîna vers le canapé qu'elle avait quitté au moment de son arrivée.

Un peu étourdie par la succession trop rapide des événements – et aussi par les coupes de champagne que Luigi lui avait fait boire en début de soirée –, Christelle se laissa faire sans songer à résister.

Un coup d'œil rapide par-dessus son épaule lui permit de constater que

Luigi avait quitté la pièce sans faire le moindre bruit. Elle en conçut une certaine contrariété, mêlée à un peu d'inquiétude.

Arrivée au bord du canapé, elle découvrit, sur une petite table basse en marbre blanc veiné de vert, une bouteille de champagne dans son seau, deux flûtes de cristal, ainsi qu'une grosse boîte de caviar beluga sur son lit de glace pilée, dans laquelle était plantée une petite cuiller en or.

— C'est un guet-apens ou quoi ? murmura-t-elle, tout en prenant place dans le canapé sans opposer la moindre résistance à Constance Cormecourt, qui prit place tout contre elle.

Celle-ci eut un petit rire perlé et appuya un peu plus sa cuisse nue contre celle de Christelle, tandis que sa main droite effleurait comme par jeu le cou de son invitée.

— Un guet-apens ? fit-elle, avec toujours ce même entrain un peu factice. Mais non, voyons ! J'ai juste eu envie que nous fassions mieux connaissance, c'est tout ! Qu'est-ce que tu vas chercher ? Au fait, ça ne t'ennuie pas que je te tutoie ? Je sens qu'on va devenir tellement amies, toutes les deux ! Toi aussi, appelle-moi Constance. Si, si : je le veux !

Elle parlait très vite, sans attendre les réponses ou les objections, comme si elle cherchait à s'étourdir elle-même de ses propres paroles.

Christelle se demanda soudain ce qu'elle fichait ici, seule avec cette femme qui, elle en était de plus en plus certaine, avait « des vues » sur elle, comme on dit.

Comme pour lui donner raison, Constance posa sa main fine sur sa cuisse nue et en chatouilla la peau satinée du bout de ses ongles impeccablement manucurés.

— Champagne ? souffla-t-elle, la respiration légèrement plus rapide. Un peu de caviar ? Oh, je t'en prie, ne dis pas non ! Je vais te servir moi-même, d'accord ? Si, si, laisse-moi être ta servante docile ! Ce sera tellement bien...

« Une gouine hystérique, c'est bien ma veine... », songea Christelle, qui se demandait comment se sortir de ce guêpier sans se montrer trop grossière.

Pendant que Constance, debout, s'affairait à verser le champagne dans les flûtes, Christelle l'examina en détail. Elle dut reconnaître que son hôtesse avait un corps pratiquement parfait, sous son déshabillé de soie qui n'en cachait pas grand-chose. Longues jambes, ventre plat, orné d'un fin triangle d'or bouclé, seins plutôt menus mais admirablement dessinés, fesses rondes et visiblement fermes : rien à redire. Comme, en plus, son visage avait une sorte de beauté classique, dont la froideur était compensée par la fièvre du regard, on pouvait dire que Constance Cormecourt était une femme réellement superbe. Seulement...

Seulement, d'un coup, Christelle Favart venait de prendre conscience d'une chose capitale, qu'elle avait ignorée jusqu'à maintenant.

Elle n'aimait pas les femmes.

Bien sûr, il y avait eu, et il y avait encore Géraldine. Mais la jolie rouquine était juste l'exception qui confirme la règle. Christelle se rendait compte qu'elle était tombée amoureuse d'une personne, d'un être humain particulier, et qu'il se trouvait que cet être humain était une femme.

Mais ça s'arrêtait là. Son amour irrésistible pour Géraldine n'avait pas entraîné chez elle d'attirance particulière pour les autres femmes, aussi séduisantes soient-elles.

Géraldine mise à part, Christelle réalisait qu'elle restait une hétérosexuelle pleine et entière.

Au point que l'idée de faire l'amour avec Constance Cormecourt – qui ne semblait demander que ça – lui apparaissait non seulement peu excitante, mais même tout simplement risible, absurde.

— Et Luigi ? Il est passé où ? demanda-t-elle, histoire de faire diversion.

Constance se tourna vers elle, les sourcils froncés, et eut un geste vague de la main gauche, comme pour chasser une mouche importune.

— Il n'est pas loin, répondit-elle, sur un ton un peu agacé. On le sonnera quand on aura besoin de lui !

Elle prit les deux flûtes qu'elle venait de remplir et se rassit sur le canapé, tout contre Christelle. Celle-ci n'eut pas la présence d'esprit de refuser le verre qu'on lui tendait.

— Je bois à toi... à nous ! murmura Constance, d'un ton radouci, en choquant délicatement sa flûte contre celle de Christelle. Je bois aux merveilleux moments que nous allons passer ensemble... et je bois aussi à la très jolie marque qui orne ton sein et qui m'a fait comprendre que nous étions faites l'une pour l'autre !

Les grands yeux gris vert de Christelle s'arrondirent sous l'effet de la stupeur :

— Vous parlez de mon tatouage ? C'est ça qui vous a donné envie de me... de me connaître ? J'y crois pas !

Constance eut un petit rire rusé, que Christelle trouva désagréable, sans bien comprendre pourquoi.

— Ah ! toi aussi, tu appelles ça un « tatouage » ? fit-elle, d'une voix nettement ironique. Comme les autres, quoi ! Enfin, ça n'a pas d'importance... pour l'instant ! Allez, buvons... à nous !

Machinalement, parce qu'elle ne comprenait rien à ce que Constance lui débitait et qu'elle commençait à perdre pied, Christelle avala d'un coup les deux tiers de son champagne, alors que Constance Cormecourt trempait à peine ses lèvres minces dans le sien.

Du reste, elle reposa aussitôt son verre sur le marbre de la table et entoura de son bras les épaules nues de Christelle.

— Dès le premier regard, j'ai compris que nous étions faites l'une pour l'autre, lui murmura-t-elle pour la seconde fois, tout contre son oreille. J'ai su que le hasard qui t'avait amenée jusqu'à moi n'était pas du tout un hasard, justement, mais un signe du destin ! Oh ! Christelle ! ma chérie, mon amour ! Si tu savais comme j'ai besoin de toi !

Et, avant que Christelle ait le temps de réagir, Constance la saisit à bras-le-corps, la plaqua contre son corps frémissant et presque nu, et écrasa sa bouche sur la sienne.

En sentant la langue chaude et agile tenter de se faufiler entre ses lèvres, Christelle fut envahie à la fois par le dégoût et la colère.

Elle repoussa durement Constance loin d'elle et se dressa sur ses pieds.

— Ça suffit, maintenant, les conneries ! gronda-t-elle, d'une voix furieuse. Je n'ai aucune envie de baiser avec vous, si vous voulez savoir ! Pardon de vous le dire aussi crûment, mais c'est vous qui m'y forcez. Qu'est-ce que c'est que ces manières de charger Luigi de m'amener ici sans me demander mon avis ? D'ailleurs, il est où, ce salopard de Luigi ? Je vais lui dire ma façon de penser, moi !

Christelle voulut marcher vers la porte du salon, mais, à ce moment, elle sentit ses jambes devenir toutes molles et se dérober sous elle, la forçant à se laisser lourdement retomber sur le canapé. En même temps, elle sentit une sueur froide, désagréable, couvrir son front et ses tempes, sa gorge devenir incroyablement sèche et son cœur se mettre à battre aussi vite que si elle venait de courir un cent mètres.

— Qu'est-ce... qu'est-ce qui m'arrive ? bafouilla-t-elle, d'une voix tellement changée qu'elle la reconnut à peine. Je... je ne me sens pas bien, je...

Elle ne parvint pas à en articuler davantage : sa langue s'était brusquement transformée en un bloc de béton, impossible à mouvoir. Au même moment, tout devint trouble autour d'elle et le lustre se mit à scintiller, à danser, avant de carrément se dédoubler.

La dernière chose que vit Christelle, ce fut le sourire illuminé de Constance qui se penchait sur elle pour caresser ses épaules et ses seins.

La dernière chose qu'elle entendit fut sa voix à la fois douce et exaltée, effrayante :

— N'aie pas peur, mon petit amour, il ne t'arrivera rien de mal... Tu vas dormir, récupérer, sans te soucier de rien. Et, après, nous aurons le temps de faire vraiment connaissance. Nous aurons tout le temps...

Christelle voulut dire quelque chose et ouvrit la bouche. Mais aucun son n'en sortit. Soudain, tout le salon bascula sur lui-même, et elle eut la sensation paniquante de plonger dans un immense gouffre rempli d'une eau noire et épaisse.

Comme si, d'un coup, Venise entière s'abîmait au fond de la lagune...

Les coups de marteau, violents, réguliers, résonnants, finirent par éveiller tout à fait Christelle.

Elle ouvrit les yeux, mais les referma aussitôt, avec un gémissement de douleur. L'ampoule nue et jaune qui pendait du plafond lui avait vrillé le cerveau comme la mèche d'une perceuse électrique.

C'est alors qu'elle eut conscience que ce qu'elle avait pris pour des coups de marteau n'étaient rien d'autre que le battement du sang à ses tempes.

Christelle s'efforça de rester rigoureusement immobile sur la surface molle et irrégulière où elle était étendue, afin de donner à son cœur le temps de se calmer.

Au bout d'un temps impossible à déterminer avec précision, il lui sembla que les coups de marteau s'estompaient et qu'un peu de calme lui revenait.

Elle tenta une nouvelle fois d'ouvrir les yeux. Cette fois, il ne se passa rien de désagréable. En tout cas, en elle.

Car ce qu'elle découvrit autour d'elle n'avait rien d'agréable. Elle se trouvait dans une sorte de grenier au toit très bas, dépourvu de la moindre fenêtre, encombré d'un invraisemblable bric-à-brac répandant une assez forte odeur de moisi.

Avec, au fond, une unique porte de bois.

Elle-même était allongée sur un lit métallique, dont le treillage grinçant et détendu était recouvert d'un matelas mince et auréolé d'humidité.

Christelle laissa passer encore un assez long moment, immobile, avant d'essayer de se redresser et de poser les pieds sur le sol froid et dur.

Elle réussit à se mettre debout et fut presque surprise de constater que rien ne se mettait à tourner autour d'elle.

D'une démarche peu assurée, elle parvint, en se tenant aux poutres basses du toit, à rejoindre la porte, dont elle abaissa la poignée de fer.

La porte était fermée à clé.

C'est à ce moment précis que Christelle réalisa qu'elle était entièrement nue.

Nue et prisonnière.

CHAPITRE II



Avant même d’être tout à fait éveillée, en étendant le bras sur sa droite, Géraldine Hébert sut qu’il se passait quelque chose de pas normal.

Christelle n’était pas à côté d’elle, dans le lit.

Du coup, Géraldine fut tout à fait réveillée, elle se redressa et ouvrit les yeux. Au loin, une sirène de bateau fit retentir son mugissement grave, tandis que des bruits de poubelles vides se faisaient entendre, dans la petite ruelle sur laquelle donnait la chambre 203 de l’hôtel *Belle Arti*.

Pendant une seconde ou deux, Géraldine avait espéré que Christelle serait simplement sous la douche, ou même qu’elle serait descendue à la salle des petits-déjeuners de l’hôtel. Elle dut déchanter rapidement : à droite du lit, draps et couvertures n’avaient pas été débordés.

Christelle n’était pas rentrée de la nuit.

Un pressentiment désagréable au creux de la poitrine, Géraldine sauta hors du lit, passa rapidement sous la douche, qu’elle prit froide pour se fouetter les sangs, enfila un jean, un tee-shirt et son blouson de toile, et dévala l’escalier jusqu’à la réception, où elle fut accueillie par le sourire de Paola, jeune femme très brune et d’un commerce agréable. Et qui, en outre, présentait l’avantage de se débrouiller très honorablement en français.

— *Buongiorno, signorina...*

— *Buongiorno*, Paola. Dites-moi : est-ce que vous avez vu l’amie qui partage ma chambre, ce matin ?

L’Italienne ne réfléchit qu’une fraction de seconde, avant de répondre avec son accent chantant :

— La *signorina* Favart ? Non, je ne l’ai pas vue. Attendez, on va

demander à Mauro, le réceptionniste de nuit, il est justement encore là...

La jeune femme se leva et disparut un court moment dans la petite pièce privée située derrière la réception. Dans le hall, les pensionnaires de l'hôtel commençaient à affluer et se dirigeaient par grappes serrées vers la salle des petits-déjeuners, située juste en face de la réception, derrière le bar. Parmi eux, on entendait parler français, allemand, anglais, plus d'autres langues plus difficilement identifiables... mais pas italien. Venise était vraiment une ville internationale...

Paola revint et secoua la tête, l'air désolé :

— Non, Mauro ne l'a pas vue non plus. Comme il n'a pas dormi du tout, il est certain qu'elle n'est ni entrée ni sortie entre onze heures hier soir et six heures et demie ce matin...

— Bon, je vous remercie, c'est pas grave ! répondit Géraldine, avec un petit sourire crispé, en s'efforçant de prendre un air léger et insouciant. À plus tard !

Géraldine franchit la porte automatique de l'hôtel et déboucha sur la terrasse ouverte, qui donnait sur un petit jardin privé, agrémenté d'une fontaine circulaire. Un groupe de cinq Anglais prenait son *breakfast* à l'une des tables basses installées sur la droite, sous les arcades en ogive.

Géraldine tourna à gauche, et remonta le long tapis rouge qui reliait le *lounge* à la rue. Plus exactement au *Rio terrà* Foscarini, qui allait du pont de l'Accademia jusqu'aux *Zattere*, les longs quais qui bordaient le Dorsoduro au sud et faisaient face à l'île de la Giudecca.

Juste en face de l'hôtel, de l'autre côté du *rio terrà*, un groupe d'une dizaine d'adolescents des deux sexes attendaient l'ouverture du petit collège technique qui se trouvait là. Des mères passaient, tirant leurs enfants par une main, d'autres avec des poussettes. Il y avait aussi quelques costumes-cravates qui se rendaient au travail d'un pas pressé, le téléphone portable vissé à l'oreille. Plus deux ou trois Africains qui, malgré l'heure matinale, commençaient d'installer à même la rue leurs étals de souvenirs « typiques », probablement *made in Germany* ou Hong-Kong. Un peu plus loin, le serveur d'un petit café nettoyait ses tables extérieures sans grande conviction. Pour l'instant, les touristes étaient encore très clairsemés, presque invisibles, se fondant dans la masse.

Bref, dans ce quartier excentré, et contrairement à San Marco par exemple, on pouvait encore contempler la vraie vie vénitienne et même avoir la sensation de pouvoir s'y incorporer sans trop de peine.

Mais, à mesure qu'elle remontait vers l'académie des Beaux-Arts, l'un des principaux musées de peinture de Venise, qui en comptait beaucoup, Géraldine Hébert put constater que les touristes se faisaient de plus en plus nombreux.

Elle parvint au pied du pont, très haut, reconstruit « provisoirement » en

bois dans les années 30, après la destruction du pont métallique originel, et qui était ensuite devenu définitif. Au même moment, un vaporetto accostait à son quai, libérant, telle une rame de métro parisien, son flot de voyageurs pressés, aussitôt remplacé par le flot montant d'autres voyageurs tout aussi pressés. Tout cela sous le regard vigilant de l'employé de l'ACTV – la compagnie des transports vénitiens –, chargé d'amarrer puis de désamarrer le gros bateau à chaque ponton d'arrêt.

Juste devant elle, remontant le Grand Canal en direction du Rialto, Géraldine vit passer un petit bateau à moteur, bourré jusqu'à la gueule de packs d'eau minérale : une camionnette de livraison, en quelque sorte...

Mais Géraldine Hébert n'avait pas la tête au pittoresque, ce matin. Où donc pouvait bien être passée Christelle ? Il n'y avait que deux solutions, à première vue, aussi peu agréables l'une que l'autre.

Soit Christelle avait succombé aux avances du fameux Luigi, ce qui n'amusait pas tout Géraldine, soit il lui était arrivé quelque chose, ce qui l'amusait encore moins.

Pour commencer, en bon policier qu'elle était, elle décida de repartir à la source des événements, c'est-à-dire au Palazzo Larbona, là où avait eu lieu la fête de la veille. Heureusement, situé lui aussi dans le Dorsoduro, il n'était pas très loin. Encore fallait-il ne pas se perdre, ce qui, à Venise, était à peu près impossible au touriste moyen, à moins de circuler le nez collé à son plan de la ville.

Géraldine déplaça le sien pour étudier le trajet. Premier objectif : le *campo* San Barnaba, petite place carrée ouverte sur un canal assez large, où elle se souvenait être passée la veille avec Christelle. Pour y parvenir, alors que le campo était à moins de trois cents mètres de l'Accademia, Géraldine dut franchir trois canaux, emprunter quatre minuscules rues différentes, franchir des ponts, se faufiler dans deux passages couverts qui ressemblaient à des entrées de maison. Et elle réussit à ne se tromper qu'une seule fois...

Une fois la place traversée, il ne lui restait qu'à longer la Ca'Rezzonico[1] par l'arrière, puis de rejoindre le petit passage longeant le Grand Canal et permettant d'accéder à l'entrée principale du palais Larbona.

La double porte, ouverte à deux battants la veille au soir, pour la fête, était à présent fermée. Mais Géraldine en repéra une autre, beaucoup plus modeste, sur le côté, munie d'une sorte d'interphone. Elle alla y sonner.

La porte s'ouvrit aussitôt, la faisant sursauter, comme si quelqu'un la guettait derrière le battant de bois. Elle se retrouva nez à nez avec un homme d'une soixantaine d'années, très grand, le corps incroyablement sec, entièrement vêtu de noir, le visage aussi impassible qu'un masque de cire. D'une belle voix grave, il posa une question en italien, à laquelle Géraldine ne comprit rien.

— *Scusi Signor : parla francese ?* demanda-t-elle avec son sourire le plus

aimable, ce qui fit apparaître la petite fossette de sa joue droite.

— Seulement un petit peu, répondit le vieil homme, pratiquement sans aucun accent. Que puis-je pour vous, mademoiselle ? Vous étiez parmi les invités de la fête d'hier, n'est-ce pas ?

Visiblement, malgré son air de fausse modestie, le majordome (Géraldine avait décidé qu'il était majordome...) ne semblait pas peu fier de la façon – effectivement parfaite – dont il maniait la langue de Molière et de plusieurs autres de moindre importance...

En quelques mots, Géraldine lui expliqua son problème. Le majordome réfléchit une seconde ou deux, les yeux plissés, avant de demander :

— Une jeune femme blonde, assez grande, avec de superbes yeux gris vert, et qui portait une robe bleue très décolletée dans le dos, c'est bien ça ?

— Oui ! c'est elle ! s'exclama Géraldine, s'attendant presque à ce que le vieil homme lui dise que Christelle l'attendait au salon en prenant le thé.

— Cette personne a quitté la soirée aux environs d'onze heures, si je me souviens bien, poursuivit le majordome. Je l'ai vue descendre le grand escalier puis disparaître.

— Elle était avec quelqu'un ? demanda Géraldine d'un ton pressant.

— Non, mademoiselle, elle était absolument seule. Ce qui, je dois vous l'avouer, m'a un peu surpris, car j'avais bien remarqué, au cours de la soirée, qu'elle passait beaucoup de temps en compagnie du même jeune homme brun...

— Et lui, vous le connaissez ? demanda Géraldine, d'un ton presque implorant.

Le visage du vieil homme se ferma. Manifestement, cet « interrogatoire » commençait à l'énervier un peu...

— Non, mademoiselle, je ne le connais pas. Mais, de toute façon, je vous le répète, la demoiselle à la robe bleue a quitté seule le palais...

Géraldine n'insista pas et prit congé rapidement. Une fois la porte refermée dans son dos, elle resta un court-moment sur le petit quai, à regarder passer sans vraiment les voir les bateaux et les gondoles sur le Grand Canal.

À tout prendre, elle s'en rendait compte brusquement, elle aurait préféré que le majordome lui dise que Christelle était repartie enlacée avec Luigi. Ça lui aurait fait mal, mais elle n'aurait plus ressenti cette sourde inquiétude qui, depuis son réveil, ne cessait d'augmenter en elle.

Au bout d'un moment, la sirène stridente d'une vedette de police, noire avec deux filets rouges sur les flancs, passant à toute vitesse devant elle, la tira de sa rêverie morose, et elle prit sa décision.

Elle n'avait pas d'autre choix qu'aller trouver ses confrères italiens, les *carabinieri*, pour leur signaler officiellement la disparition de Christelle.

La caserne principale des carabinieri se trouvait tout au bout du Grand

Canal, au-delà de la Piazzale Roma, de l'autre côté de la gare ferroviaire Santa Lucia. Pour s'y rendre, Géraldine sauta dans le vaporetto de la ligne 82, plus rapide que la ligne 1, car ne desservant que les arrêts principaux.

La caserne de briques donnait évidemment sur le canal directement, et, devant le grand ponton, c'était un va-et-vient incessant de vedettes noires avec leur double liseré rouge sur le flanc. Il y avait aussi une entrée « terrestre », dans laquelle Géraldine s'engouffra.

Elle en ressortit presque deux heures plus tard, complètement déprimée. D'abord parce qu'on l'avait fait « poireauter » près de cinquante minutes avant qu'elle puisse enfin être reçue par un inspecteur.

Évidemment, tout aurait sans doute été plus rapide si elle s'était annoncée en tant que policier français. Mais, Géraldine s'était dit que ça risquait aussi de compliquer les choses, et elle avait préféré la jouer « touriste lambda ».

Ensuite, ça n'avait pas été mieux. L'inspecteur qui l'avait reçue, un gros sanguin qui transpirait presque sans discontinuer, avait bien sûr enregistré ses déclarations. Mais en lui faisant assez nettement comprendre qu'à son avis, cette prétendue disparition n'était rien d'autre qu'une petite escapade amoureuse.

— C'est assez fréquent, à Venise, vous savez ? lui avait-il dit dans un mauvais anglais, la seule langue que Géraldine et lui s'étaient trouvée en commun. C'est la ville des amoureux, ne l'oubliez pas ! Les jeunes touristes étrangères sont très sensibles au charme de nos jeunes hommes...

Le gros carabinier avait encore été renforcé dans sa conviction lorsque Géraldine avait commis la maladresse – dont elle se rendait compte seulement maintenant, et elle s'en voulait – de lui parler de Luigi...

À voir la manière nettement condescendante dont l'inspecteur suant l'avait raccompagnée jusqu'à la porte de son bureau, elle avait compris qu'il ne prenait pas son histoire au sérieux et que, par conséquent, il ne lèverait pas le petit doigt pour tenter de rechercher Christelle.

Sur la Piazzale Roma, où les cars de touristes et les bus municipaux ne cessaient d'arriver et de repartir dans une sorte de ballet parfaitement réglé, Géraldine s'engouffra dans le premier café venu pour y avaler coup sur coup deux *espressi lunghi*, au comptoir.

Les idées un peu remises en place, elle décida de se rapatrier au *Belle Arti* : après tout, peut-être Christelle était-elle revenue dans l'intervalle...

Elle dut reprendre le vaporetto dans l'autre sens, jusqu'à l'arrêt *Accademia*, puis descendre de nouveau le rio terrà Foscari, jusqu'à l'hôtel.

Il était plus de midi, à présent, et les rues se remplissaient de leur flot de touristes. La plupart étaient là pour une seule journée et on sentait dans leur démarche et leurs regards une certaine avidité impatiente.

Il s'agissait pour eux de tout voir, de se gorger de merveilles... et de

prendre le maximum de photos, avant de quitter la Sérénissime...

Les petits restaurants bordant le rio terrà étaient tous ouverts, et, à l'intérieur, les touristes américains et Scandinaves – les plus « précoces » en la matière – avaient déjà pratiquement bouclé leur déjeuner.

Enfin, Géraldine s'engouffra dans le hall du *Belle Arti*. Où Paola, la mine désolée, lui apprit que « Mademoiselle Favart » n'avait toujours pas reparu.

Géraldine prit sa clé et, d'une démarche d'automate, monta jusqu'à la chambre, où elle se laissa lourdement tomber sur le lit, fraîchement refait.

Elle se sentait complètement désemparée. Presque au bord des larmes. Quoi faire ? Où chercher, dans cette ville qu'elle ne connaissait pas ?

Et, soudain, elle sut ce qu'elle allait faire. Une planche de salut lui apparut.

Une planche de salut d'un mètre quatre-vingt-cinq, à la carrure d'athlète, au visage énergique et au sourire à la fois ravageur et rassurant.

Une planche de salut nommée Corentin. Commandant Boris Corentin, de la Brigade mondaine.

Elle allait l'appeler : lui, il saurait quoi faire...

CHAPITRE III



— Trois ! Vous vous rendez compte, messieurs ? Trois filles massacrées

de la même manière, en moins d'un an, et pas un indice probant, rien ! Vous vieillissez aussi mal que ça, vraiment ? Vous me développez un petit Alzheimer précoce, je ne vois pas autre chose !

Assis en face du bureau du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le patron de la Brigade mondaine, le commandant Boris Corentin et son fidèle coéquipier, le capitaine Aimé Brichot, courbaient les épaules en attendant, ou plutôt *en espérant* que l'orage passe.

Et les deux inspecteurs, les deux plus brillants éléments des Affaires recommandées, la section reine de la brigade, savaient par expérience qu'il n'était pas près de passer.

Pour la bonne et simple raison que Charlie Badolini, une fois de plus, *essayait d'arrêter de fumer*.

À chaque fois, c'était pareil. Quand le commissaire divisionnaire, poussé par sa femme, Suzanne, et peut-être aussi par la pression des campagnes antitabac de plus en plus culpabilisantes, décidait de dire adieu à ses quatre paquets de brunes sans filtre quotidiens, il devenait aussitôt d'une humeur plus que massacrate.

C'étaient d'abord les trombones qui prenaient : son grand bureau Empire était actuellement jonché des morceaux déchiquetés de ces malheureux petits instruments, tombés pour ainsi dire au champ d'honneur.

Ensuite, dès que l'occasion s'en présentait, c'était au tour des quelque cent vingt inspecteurs placés sous ses ordres de subir les foudres de Charlie Badolini.

Et, là, en l'occurrence, celui de Boris Corentin et Aimé Brichot, qui avaient pourtant la réputation, plus ou moins fortement jalousée, d'être ses deux inspecteurs préférés. Qui aime bien châtie bien...

Boris Corentin croisa les jambes et retint le soupir fataliste qui lui montait spontanément aux lèvres.

Le pire, c'est que, dans ce cas de figure précis, il savait que le commissaire divisionnaire *avait raison* de se mettre en colère. Car Aimé Brichot et lui avaient bel et bien trois cadavres de filles sur les bras, et absolument aucune piste permettant de se lancer sur les traces de leur assassin.

Car il ne faisait aucun doute que ces trois malheureuses avaient été tuées par le même homme.

L'affaire avait commencé à la fin du mois de novembre de l'année précédente. Le corps de Corinne Alibert, 28 ans, avait été retrouvé un mercredi par un pêcheur matinal, sur les berges de la Seine, à l'ouest de Chatou, enveloppé dans une bâche en plastique.

Tout de suite, les enquêteurs du SRPJ de Versailles avaient remarqué la présence d'une brûlure d'environ cinq centimètres sur trois, assez profonde et

récente, au niveau de l'épaule droite, pas loin de la base du cou.

Ensuite, le rapport du médecin légiste avait été catégorique : Corinne Alibert avait succombé à une hémorragie interne, provoquée par une triple perforation de l'utérus, pratiquée à l'aide d'un objet à la fois volumineux et pointu qu'on lui avait enfoncé dans le vagin.

Du coup, le côté probablement sexuel de ce meurtre avait conduit le commissaire responsable de l'enquête initiale à se défausser sur la Brigade mondaine. Où Charlie Badolini avait confié le dossier à ses deux inspecteurs « préférés ».

Lesquels avaient eu beau fouiller et refouiller la vie et le passé de Corinne Alibert, ils n'avaient pas trouvé le moindre début de piste.

Corinne Alibert était une jeune femme brune, franchement laide avec son visage aux traits épais et marqué par une acné tenace, au corps mou, à la limite de l'obésité. D'après ses voisins, elle n'avait ni ami (e) s, ni encore moins « petit » ami. Elle vivait seule dans son deux pièces du 14^e arrondissement, ne sortant que pour se rendre à l'hôpital Trousseau, où elle était aide-soignante.

Boris Corentin se souvenait parfaitement que Brichot et lui étaient pratiquement décidés à classer le dossier, au moins provisoirement, lorsque le rideau s'était levé sur le deuxième acte – c'était en février.

Attachée de presse dans le cinéma, Marie-Claude Bouchard, 26 ans, était à première vue l'exact contraire de Corinne Alibert : blonde, grande, magnifique, sensuelle, un corps de déesse, une sexualité débridée et totalement décomplexée, des tas d'amis et de relations.

Il n'empêche qu'on l'avait retrouvée morte, dans un parking public de Boulogne, la ville de banlieue où elle vivait, tuée exactement de la même façon que Corinne Alibert : un objet volumineux et pointu lui avait occasionné une triple perforation de l'utérus.

En outre, elle présentait elle aussi une brûlure profonde et récente, de mêmes dimensions, mais située cette fois dans le dos, juste au-dessus des fesses.

Là, évidemment, Corentin et Brichot avaient tout de suite pigé qu'ils devaient avoir affaire à un nouveau tueur en série, un maniaque dont le cerveau malade obéissait à un protocole macabre aussi mystérieux que précis.

Le problème, c'est qu'ils n'avaient, cette fois encore, trouvé aucune piste probante. Aucun lien non plus entre les deux victimes qui, de plus, étaient aussi dissemblables que possible, à première vue. Si jamais elles correspondaient toutes les deux à un fantasme précis du tueur, celui-ci était tellement tordu que personne n'avait été capable d'émettre la moindre hypothèse plausible à ce sujet.

Le troisième acte avait eu lieu début septembre. La nouvelle victime était une certaine Sylvie Guignac, 31 ans, retrouvée morte en bordure du bois de

Vincennes, à Charenton. Celle-ci était encore différente des deux autres : maigre et sans formes, ni belle ni laide, totalement insignifiante. Le genre de fille tellement effacée, tellement invisible qu'aucun homme n'aurait l'idée de la regarder vraiment.

Évidemment, après enquête, il était apparu que Sylvie Guignac n'avait rigoureusement aucun lien possible avec les deux autres victimes.

À part qu'elle avait été tuée de la même façon et qu'elle présentait la même brûlure récente qui, chez elle, était située à l'aîne droite.

On était maintenant au mois d'octobre, et Corentin et Brichot continuaient de faire du surplace. Ce qui les énervait tous les deux, mais visiblement pas autant que Charlie Badolini, qui attaquait son trente-huitième trombone de l'après-midi, le tordant sans pitié entre ses doigts brunis par les goudrons de ses anciennes cigarettes.

— C'est tout ce que vous avez à me répondre ? gronda le commissaire divisionnaire, en repoussant loin de lui les restes du malheureux trombone qu'il venait de dépecer. Qu'est-ce qui se passe sur cette affaire, bon sang ?

— Il ne se passe rien, patron, justement ! répondit Corentin, d'un ton ferme, où l'on pouvait sentir comme une légère pointe d'agacement. On est parti sur la piste d'un tueur en série, bon. Si c'en est un, il faut reconnaître que, jusqu'à présent, il n'a commis aucune erreur. Par conséquent, impossible de cerner son profil.

— On a aussi attaqué par l'autre bout, si je puis dire, enchaîna Aimé Brichot, toujours prêt à voler au secours de sa flèche. On s'est dit que c'était peut-être du côté des victimes qu'il fallait creuser. Mais là non plus ça n'a rien donné : elles ne se connaissaient pas, n'avaient apparemment rien ni personne en commun dans leurs vies respectives. C'est comme si elles avaient été choisies au hasard.

— C'est peut-être le cas, fit Charlie Badolini, subitement calmé. Pourquoi est-ce que notre homme ne serait pas uniquement préoccupé par la réalisation de son fantasme tordu, sans accorder la moindre importance à son « support », si je puis dire ? Ça, c'est déjà vu...

— On y a pensé, monsieur le divisionnaire, répondit Corentin. Seulement, il y a aussi le problème de la brûlure « baladeuse » sur le corps des trois victimes. Personnellement, j'achoppe là-dessus. Je ne vois pas à quoi ça peut correspondre...

— Parce que vous n'êtes pas à l'intérieur du cerveau d'un détraqué sexuel ! trancha Charlie Badolini, en attrapant machinalement un nouveau trombone, dans la boîte de carton située à portée de sa main droite. Bon, vous n'allez pas passer tout votre temps là-dessus, hein ! Si vraiment on est coincé, reconnaissons-le et c'est tout ! Vous vous glissez le dossier sous le coude et vous le ressortirez s'il se produit un quatrième meurtre. Il faudra quand même bien qu'il commette une erreur, ou une simple imprudence, à un moment où à

un autre, vous ne pensez pas ?

— C'est possible, patron... soupira Corentin, pas très convaincu. En attendant, je déteste me mettre un dossier « sous le coude », surtout quand, dans le dossier en question, il a les cadavres de trois jeunes femmes...

— Je le sais bien, fit Charlie Badolini, d'un ton redevenu presque aimable. Mais dites-vous bien qu'on n'est pas des super héros de bandes dessinées : juste des policiers qui essaient de faire de leur mieux. Allez, et tenez-moi au courant dès que vous avez le moindre élément nouveau, bien sûr...

Deux minutes plus tard, Boris Corentin et Aimé Brichot pénétraient dans leur bureau, celui des Affaires recommandées, qu'ils partageaient avec la deuxième équipe, formée par Rabert et Tardet, absents pour le moment. Et, depuis peu, avec Géraldine Hébert, le jeune lieutenant que Charlie Badolini leur avait adjoint en tant qu'« électron libre ». C'est-à-dire que, selon les besoins de chacun, elle prêtait alternativement main forte à Corentin et Brichot ou à Rabert et Tardet. Avec une nette préférence, de sa part, pour les premiers cités...

Géraldine à qui Corentin avait réussi à obtenir, à la force du poignet pour ainsi dire, une semaine de vacances, afin qu'elle puisse partir avec sa petite amie à Venise.

— Te frappe pas, Boris, dit Aimé Brichot, sur un ton presque paternel. S'il recommence, on finira par le coincer, ce détraqué ! C'est pas possible autrement...

— Je le sais bien, qu'on finira par l'avoir, répondit Corentin, le regard dur. N'empêche qu'avant qu'on puisse lui mettre la main dessus, il y aura peut-être encore deux ou trois filles qui passeront de vie à trépas dans des conditions horribles. Et ça, vois-tu...

— Je sais, à moi aussi, fit doucement Brichot qui comprenait parfaitement ce que sa flèche ressentait.

Depuis plus de quinze ans qu'ils faisaient équipe, ils avaient de moins en moins besoin de se parler pour être sur la même longueur d'ondes.

La sonnerie de téléphone, sur le bureau de Boris Corentin, les arracha heureusement à leurs pensées moroses. Celui-ci décrocha avec une certaine brusquerie.

— Allô ? C'est toi, Boris ? fit une voix féminine assez tendue. C'est moi...

— Tiens donc ! Quelle bonne surprise ! Tu es déjà rentrée à Paris, ou quoi ?

À voir le visage de Boris Corentin se détendre, son sourire s'épanouir, et à entendre sa voix se nuancer de tendresse, Aimé Brichot comprit qu'il avait Géraldine Hébert en ligne. Ce qui lui fit exactement l'effet inverse.

Ce n'est pas qu'il n'aimait pas leur nouvelle coéquipière occasionnelle.

Au contraire, il lui reconnaissait de réels talents professionnels, une intelligence vive, de l'humour. Et, ce qui ne gâtait rien, un physique plus qu'agréable.

Seulement, même s'il reconnaissait que c'était stupide, et s'il s'en voulait pour ça, il ne pouvait s'empêcher d'être un peu jaloux de la vraie complicité qui s'était immédiatement instaurée entre Géraldine et Boris. Complicité dont il se sentait par moments un peu exclu...

Quant à Corentin, le simple fait d'entendre la voix chaude de la jeune femme lui fit instantanément l'effet d'une pommade adoucissante sur une blessure à vif.

Même si son instinct toujours en éveil lui souffla immédiatement que, justement, elle n'avait pas tout à fait sa voix habituelle...

— Alors, tu es où ? Toujours à Venise ? Ça se passe bien, ces petites vacances en amoureuses ?

Lorsque Corentin avait appris, de la bouche même de l'intéressée, que Géraldine Hébert était lesbienne, il n'avait pu s'empêcher de se sentir plutôt déçu. Et d'avoir la même réaction instinctive qu'auraient eue beaucoup d'hommes à femmes à sa place : il s'était dit que c'était vraiment du gâchis...

Mais, très vite, il avait découvert en elle une jeune femme extrêmement agréable à fréquenter. Et, vu ce qui avait bien failli se passer entre eux, un certain soir, en Espagne, il se disait que Géraldine n'était peut-être pas aussi exclusivement lesbienne – ou plutôt « féminophile », puisqu'elle préférerait ce terme forgé par elle -qu'elle le croyait elle-même.

Bref, l'incorrigible amateur de femmes qu'était Boris Corentin n'avait pas remisé tout espoir, en ce qui concernait Géraldine Hébert...

— Boris... reprit la voix de plus en plus éteinte de Géraldine, à l'autre bout du fil, Christelle a disparu ! Je ne sais plus quoi faire, j'ai besoin que tu m'aides...

Corentin en resta sans voix durant une seconde ou deux, le temps de digérer l'information.

Il la connaissait bien, Christelle Favart, la petite amie de Géraldine. Pour la bonne raison que, lors de courtes vacances passées en Sologne, c'est lui qui l'avait remarquée le premier... et mise aussitôt dans son lit.

Tout ça pour se la faire « souffler » quelques jours plus tard par cette redoutable concurrente qu'était Géraldine quand elle le voulait vraiment.

— Comment ça : disparue ? demanda-t-il, l'esprit aussitôt en alerte.

Venant de quelqu'un d'autre que Géraldine, il aurait sans doute eu tendance à prendre l'information à la légère. Mais il savait à quel point la jeune femme, sous ses attitudes parfois un peu « fofolles », avait la tête solidement plantée sur les épaules et ne s'affolait pas pour un rien.

Or, là, elle semblait réellement affolée. Pratiquement au bord des larmes.

— Si tu me racontais tout ça calmement et depuis le début ? suggéra-t-il de sa voix la plus douce, pour essayer de calmer la jeune femme. À moins que tu préfères qu'on se rappelle un peu plus tard...

— Non, non, c'est bon, ça va aller ! dit très vite Géraldine. Excuse, grand chef : j'ai eu comme un petit coup de mou, là... Probablement que je dois manquer de couilles, hein !

Boris sourit et se sentit soulagé : si Géraldine retrouvait son vocabulaire « imagé » et très moyennement féminin, c'est qu'elle allait déjà mieux...

— Bon, eh bien, je t'écoute, ma belle... Et ne te crois surtout pas obligée de parler comme un charretier !

— Y a plus de charretier depuis belle lurette, grand chef : tu trahis ton âge, là ! tenta de plaisanter Géraldine Hébert, mais on sentait que le cœur n'y était pas vraiment. Bon, alors voilà où j'en suis...

En quelques phrases précises et claires, elle exposa à Boris ce qui était arrivé depuis leur arrivée à Venise, et dans quelles circonstances Christelle lui avait faussé compagnie.

— Excuse-moi, ma belle, l'interrompit gentiment Boris Corentin, à un moment de son récit, mais, d'après ce que tu me dis, j'ai plutôt l'impression que c'est *toi* qui lui as faussé compagnie, non ?

— Oui, bon, d'accord, j'ai fait un petit coup de calcaire et je l'ai plantée là au beau milieu de la soirée, admit Géraldine d'assez mauvaise grâce. Mais je te signale qu'elle était en train de trémousser du croupion et de faire trembloter ses nibards devant une espèce de bellâtre emmanché d'un long paf, même pas capable de faire la roue avec sa queue ! Y avait de quoi choper les boules, non ?

— Ton sens inné de la poésie la plus délicate m'étonnera toujours... soupira Corentin, en se retenant de rire.

Il redevint tout de suite sérieux :

— Tu as mené une enquête, depuis ce matin ?

— Tu me prends pour une conne ? Tu crois que je suis restée assise en tailleur place Saint-Marc, à me faire chier dessus par ces crétins de pigeons ? Evidemment que j'ai enquêté, tiens ! Seulement, ça n'a rien donné du tout ! Quant aux poulets locaux, m'en parle pas ! Bon, à ton avis, qu'est-ce que je dois faire, maintenant ? Je t'avouerai que je suis un peu à bout de ressources, là...

Boris Corentin réfléchit quelques secondes à la question posée, s'efforçant de se faire une vue d'ensemble de toutes les données du problème.

— Écoute, Géraldine, finit-il par dire, d'un ton sérieux, presque grave, ce n'est pas pour faire systématiquement le désagréable, mais il n'est quand même pas exclu que Christelle ait décidé – histoire de te faire un peu mariner dans ton jus, de te donner une petite leçon – de s'envoyer en l'air avec son

« bellâtre emmanché d'un long paf », pour reprendre ta pittoresque terminologie. Je sais que l'idée ne doit pas t'être très agréable, mais...

— Ça va, grand chef, je ne suis pas en sucre, non plus ! l'interrompt Géraldine. Si je te suis bien, tu penses que quand mademoiselle commencera à avoir la foufoune irritée à force de se faire limer, elle laissera tomber son porte-bite et reviendra à l'hôtel comme une fleur, c'est ça ?

— C'est ça... même si je ne l'aurais pas formulé exactement pareil ! confirma Corentin, un petit sourire aux lèvres. Si c'est le cas, à mon avis, elle devrait reparaître avant ce soir : elle ne sera pas assez cruelle pour te laisser mijoter deux nuits de suite dans l'incertitude. À l'heure qu'il est, elle doit déjà commencer à avoir de sérieux remords...

— C'est-à-dire la foufoune irritée : c'est ce que je disais ! fit Géraldine, d'une voix butée. Donc, je rentre sagement à l'hôtel, et je commence un travail de tapisserie en attendant le retour de la Grande Mademoiselle ? Et si elle n'est toujours pas là demain, quand j'ouvrirai mes petits yeux dans la douceur d'un matin radieux, je fais quoi ?

— Tu me rappelles au bureau, mais je suis sûr que ça ne sera pas la peine, répondit Corentin, en s'efforçant de faire passer dans sa voix une insouciance qu'il était assez loin de ressentir réellement. En attendant, ne te fais pas trop de bile quand même. Allez, je t'embrasse, ma belle...

— Des soucis ? demanda Aimé Brichot, quand sa flèche eut raccroché le combiné.

— Pas forcément encore... répondit Boris, la mine sombre, avant de résumer les événements à son coéquipier.

Quand Corentin se tut, Aimé Brichot tortillait machinalement la pointe droite de sa moustache, ce qui était toujours chez lui le signe d'une certaine nervosité.

— Écoute, finit-il par dire, il est évident que je connais beaucoup moins bien Christelle que vous deux, mais je ne la vois pas en train de faire un coup aussi tordu à Géraldine. Pas son genre...

— C'est exactement ce que je pense, répondit sombrement Boris Corentin, en écho. Espérons qu'on se trompe tous les deux, mon vieux Mémé...

CHAPITRE IV



Constance Cormecourt coupa le moteur de son petit bateau, qui continua lentement sur son erre, jusqu'à venir frôler le petit ponton de bois.

— Amarre-le ! ordonna-t-elle, en anglais, au jeune homme blond et athlétique, qui se trouvait à l'arrière, sans même lui accorder un regard.

Lorsque l'embarcation se fut immobilisée, le long du petit canal désert et sombre qui longeait latéralement sa grande maison, Constance sauta sur le ponton et composa le code ouvrant la porte métallique, sans se soucier si son compagnon la suivait ou non. Pour un observateur extérieur, la jeune femme aurait pu paraître parfaitement indifférente à l'homme qui était avec elle.

En réalité, le cœur de Constance Cormecourt battait à tout rompre, depuis qu'elle s'était laissé aborder par Mick, à l'intérieur du célèbre café *Florian* de la place Saint-Marc, où elle avait ses habitudes.

Dans l'un des petits salons XVIII^e siècle, elle sirotait son cappuccino attiédi, en contemplant sans les voir les chaises et les banquettes de velours rouge, les plafonds à moulures et les guéridons de marbre autour d'elle.

Constance Cormecourt s'ennuyait, en attendant...

En attendant quoi ? Elle se le demandait, à chaque fois que ses pas la ramenaient au *Florian*, ou au *Harry's Bar* où les touristes américains venaient communier dans le souvenir d'Hemingway et se noyer dans le *Montgomery*, cocktail de l'invention du célèbre écrivain, dont il valait mieux ne pas abuser : quinze mesures de gin pour une de Martini...

Mais Constance Cormecourt ne buvait jamais d'alcool. Ce n'était pas pour ça qu'une force irrésistible la ramenait toujours dans l'un ou l'autre de ces deux établissements mythiques de Venise.

En réalité, même si elle feignait de se le demander à elle-même, et de ne pas trouver la réponse, Constance savait très bien ce qu'elle venait chercher là.

Un homme.

Pas n'importe lequel. Celui qu'elle espérait depuis des années. Celui qui saurait enfin trouver la clé permettant de déverrouiller son corps en complète léthargie. Celui qui parviendrait à faire fondre la gangue de glace dans laquelle, parfois, elle avait l'impression que son sexe était pris.

Celui qui saurait la faire jouir, comme une femme doit jouir lorsque le mâle la possède.

Mick l'avait abordée de manière directe, mais gentille, en lui demandant s'ils pouvaient « unir pour un moment leurs deux solitudes ». Pas très original, mais Constance n'était pas spécialement regardante sur ce chapitre : d'un coup d'œil, elle l'avait trouvé plutôt séduisant, ça suffisait.

Après avoir discuté une petite demi-heure, le temps de vérifier que le jeune chimiste anglais de 27 ans – onze de moins qu'elle – n'était ni un goujat, ni un imbécile, ce qu'elle ne pouvait pas supporter, Constance lui avait proposé une coupe de champagne chez elle, et Mick avait dit oui en toute simplicité, et avec un empressement plutôt flatteur, pour une femme presque quadragénaire...

Malgré l'espèce de « flegme britannique » qu'il se plaisait à afficher, Mick Sanders ne put s'empêcher de pousser un petit cri d'admiration, en découvrant le magnifique salon où il venait d'entrer, à la suite de son hôtesse. Pour la dixième fois depuis une petite heure, il se félicita de l'aubaine qui lui avait fait repérer cette femme esseulée, au *Florian*. Ce n'est pas qu'il l'avait trouvée particulièrement « bandante », comme disent les Français, mais elle avait un type de beauté classique, un peu froide, qui lui avait plu.

Et, surtout, il y avait quelque chose d'irréremédiablement triste en elle, une mélancolie sourde et tenace qui l'avait fait craquer, sans qu'il s'explique bien pourquoi, lui qui, d'ordinaire, aimait plutôt les filles « sans problème ».

Elle lui faisait penser à un petit animal traqué, sans cesse sur la défensive, et ça l'avait ému. Excité, même.

Et voici qu'à présent, il découvrait que cette Française était probablement, en plus, une grande bourgeoise hyper friquée, ce qui ne gâtait rien...

Afin de se donner une contenance, parce qu'il se sentait un peu emprunté au milieu de tout ce luxe, Mick Sanders fit le tour du salon afin d'examiner les tableaux qui en couvraient les murs. Il repéra des Tiepolo, quelques Canaletto, un Caravage, deux petits Titien et une superbe vierge de Bellini, dont la blondeur et la pureté des traits lui rappelèrent irrésistiblement son hôtesse.

Pour laquelle, du coup, il sentit son désir grimper de deux ou trois crans sur son échelle érotique personnelle.

— Ce sont des copies ? demanda-t-il très naïvement, en se retournant vers elle.

Constance eut un petit sourire de pitié et ne daigna même pas répondre à

une question aussi absurde. Des copies ! Chez elle ! Et pourquoi pas des *posters*, pendant qu'il y était ?

— Débouche la bouteille et sers-nous ! lui dit-elle, en désignant la table de marbre où se trouvaient en effet deux flûtes de cristal et un magnum de Dom Pérignon sur son lit de glace. Je vais me changer...

Elle disparut par une petite porte que Mick n'avait pas remarquée, dissimulée qu'elle était dans l'angle formé par deux bibliothèques.

Aussitôt, une musique de jazz « cool » s'éleva dans la pièce, et le jeune Anglais identifia la voix chaude et sensuelle de Norah Jones.

Il s'acquitta parfaitement de la tâche qui venait de lui être confiée et emplît les deux flûtes, sans renverser la moindre goutte du précieux liquide doré et pétillant.

Il fut tout surpris d'entendre déjà, dans son dos, un froissement soyeux qui se rapprochait de lui. Il se retourna, une flûte dans chaque main.

Il resta figé sur place, lèvres entrouvertes et regard fixe, en découvrant Constance dans un déshabillé de soie verte, tellement vaporeux qu'il ne cachait à peu près rien des formes de son corps longiligne, ni les aréoles d'un rose soutenu de sa poitrine menue et haut placée, ni le triangle doré et minutieusement taillé, qui s'épanouissait au croisement de ses cuisses fines.

Autour de la taille, la jeune femme portait une minuscule chaîne d'or. Elle avait dénoué ses cheveux, qui tombaient en une cascade impalpable sur ses épaules dénudées, à la peau satinée et très blanche.

Elle franchit les trois mètres qui la séparaient encore de Mick en ondulant des hanches, avec, sur ses lèvres brillantes, un sourire prometteur, presque canaille, que l'Anglais trouva un peu « surjoué ». Mais c'était un détail...

Il observa tout son corps lentement, ostensiblement, sans se gêner, et elle se laissa complaisamment admirer, cambrant involontairement les reins pour tenter d'augmenter le modeste volume de sa poitrine.

Poitrine dont les mamelons étaient en train de s'ériger et semblaient prêts à percer le fin tissu qui les recouvrait comme un voile à peine matériel.

Autour d'eux, la voix de Norah Jones se faisait de plus en plus sensuelle, insinuante, comme si la chanteuse voulait se mettre au diapason de l'ambiance érotique qui électrisait l'atmosphère.

Constance s'arrêta à quelques centimètres seulement de Mick et prit la flûte qu'il lui tendait. Elle trempa ses lèvres dans le champagne, en maintenant son compagnon sous le feu de son regard fiévreux et noir, comme elle avait vu les grandes stars hollywoodiennes le faire, dans les films des années trente et quarante.

L'Anglais vida sa flûte avec une précipitation qui flatta Constance. Il lui reprit la sienne des mains et déposa les deux sur la table basse. Il lui fit face de nouveau, posa ses deux mains sur ses épaules nues et l'attira contre lui, sans

rien dire, un petit sourire conquérant sur ses lèvres pleines.

Des lèvres qu'il plaqua contre celles de Constance avec une sorte d'emportement viril qui fit frissonner la jeune femme. Elle répondit à son baiser avec application – et une certaine science, jugea le jeune Anglais.

En même temps, elle entoura son partenaire de ses bras et plaqua ses deux mains sur ses fesses dures pour les palper avec une certaine brusquerie. Ce qui refroidit un peu Mick : il avait une telle phobie de l'homosexualité masculine qu'il détestait qu'on s'intéresse à cette partie de son anatomie, même quand il s'agissait d'une femme. Trouver agréable le contact d'une main étrangère sur son postérieur lui paraissait être le premier pas sur une pente fatale...

Pour faire diversion, il serra plus fort la jeune femme contre lui, de façon à lui faire apprécier la dureté et le volume de la tige de chair qui se déployait au bas de son ventre.

Et dont, jusqu'à présent, il n'avait eu que des compliments, de la part de la gent féminine...

En général, lorsque ses différentes partenaires faisaient connaissance avec ce pieu de chair volumineux et toujours prêt à l'emploi, elles fondaient littéralement. Ce dont, d'ailleurs, Mick Sanders ne tirait aucune vanité mal placée : il constatait le phénomène, rien de plus.

Mais, cette fois, son initiative eut exactement l'effet inverse de celui qu'il escomptait.

En sentant la verge impressionnante s'incruster littéralement dans la chair tendre de son ventre, Constance Cormecourt eut l'impression qu'une coulée d'eau froide se répandait dans tout son corps, avant de venir enfermer son cerveau dans une épaisse gangue de glace.

Instantanément, toute excitation érotique l'abandonna. Comme à chaque fois.

D'un coup, ce jeune homme blond et mince qu'elle avait d'abord trouvé séduisant venait de se transformer en monstre et ne provoquait plus que du dégoût en elle.

À cause de cet ignoble appendice, qu'elle imaginait rouge, luisant, striés de veines, menaçant, et dont il espérait envahir son propre corps, si fragile, si délicat.

Constance Cormecourt enfouit son visage dans le creux de l'épaule de Mick Sanders, pour qu'il ne voie pas les larmes de dépit qui montaient irrésistiblement à ses yeux.

Lui prit ça pour un dernier abandon de femme conquise, et glissa ses mains par l'entrebâillement du déshabillé de soie, afin de pétrir la croupe menue et ronde de sa partenaire, avec une fièvre grandissante.

Lorsque les doigts de l'homme se glissèrent entre leurs deux corps, afin de prendre possession de son ventre, Constance se retint de justesse pour ne pas

planter ses dents dans son cou et lui arracher un morceau de chair sanglante, tellement ce contact lui faisait horreur.

Elle repoussa sa main avec une vivacité presque brutale qui le surprit un peu. Elle ne voulait pas, surtout pas, qu'il s'aperçoive que son sexe restait sec comme de l'étope, malgré les caresses et les baisers qu'il lui prodiguait...

Pourtant, Constance décida de ne pas s'avouer vaincue, de lutter encore. Animée par le fol espoir que, si elle se comportait comme une femelle en chaleur, si elle mimait avec suffisamment de conviction et de science érotique les gestes et les attitudes du désir, celui-ci viendrait réellement la visiter, la posséder...

Avec une sorte de fureur – que l'Anglais trouva de bon augure –, Constance le débarrassa de sa chemise bleu ciel, afin de mordiller doucement les pointes de ses tétons. Elle fut soulagée de constater qu'il avait le torse parfaitement lisse : rien ne la dégoûtait plus que les poitrines velues...

— Tu me rends folle ! se mit-elle à gémir, d'une voix mourante. J'ai envie de ta queue ! ta belle queue... Non, laisse-moi faire, s'il te plaît !

Pour couper court à tous les attouchements auxquels Mick prétendait se livrer sur son corps, Constance se laissa tomber à genoux devant lui. Enlaçant ses cuisses de ses deux bras, elle entreprit de frotter sa joue contre l'énorme bosse qui déformait son pantalon de lin anthracite, en gémissant et soupirant, comme une femme qui ne contrôle plus le désir qui lui tenaille le ventre et l'esprit.

Avec une maladresse qui n'était pas provoquée par l'excitation mais par la répugnance qu'elle éprouvait, Constance entreprit de déboutonner son partenaire. Elle laissa échapper un petit cri, lorsque le membre lourd et épais jaillit du pantalon à quelques centimètres de ses yeux exorbités.

Un cri que Mick, dans sa tranquille vanité de mâle, prit pour de l'admiration...

D'un coup sec, Constance tira le vêtement vers le bas. Elle glissa sa main droite entre les cuisses musclées de Mick, afin de saisir dans sa paume moite les deux boules duveteuses qui s'y trouvaient nichées.

Puis, les yeux fermés, le cœur battant trop fort et trop vite, elle entrouvrit la bouche et, en réprimant un haut-le-cœur, elle fit coulisser ses lèvres autour de la hampe noueuse et dure braquée sur elle, arrachant un long gémissement de plaisir à son partenaire.

En essayant de faire le vide dans son cerveau, Constance se mit à aller et venir mécaniquement, trop mécaniquement, le long de l'énorme tige de chair brune qui lui emplissait la bouche jusqu'à l'écœurement.

En même temps, comme pour contraindre le désir qui l'avait désertée à revenir prendre possession d'elle, la jeune femme glissa sa main gauche entre ses propres cuisses ouvertes et plongea deux doigts dans son intimité endormie, débusquant le petit bourgeon dur qui, en d'autres circonstances,

était souvent si facile à éveiller. Mais même le contact de son index sur son clitoris ne parvint pas à lui transmettre le plus petit frémissement de plaisir. Alors que, lorsqu'elle était seule...

À présent, Constance avait hâte d'en finir. Parce qu'elle réalisait que tout était par terre.

Elle était en train d'échouer, pitoyablement, comme toutes les autres fois.

Elle accéléra les mouvements métronomiques de ses lèvres autour du sexe mâle qui emplissait sa bouche, afin de provoquer le jaillissement libérateur de son partenaire.

Mais celui-ci la prit par les épaules et, avec une ferme autorité, l'obligea à abandonner sa fellation trop consciencieuse et à se relever.

— Je ne veux comme ça... lui dit-il dans son français assez approximatif. Je veux toi et moi, on jouit ensemble.

I want to fuck you, now !

Constance tressaillit sous la brutalité du verbe qu'il venait d'employer. Elle fut à deux doigts de le mettre à la porte, mais elle se contint. Une fois, elle avait viré l'un de ses partenaires de rencontre, de cette façon-là, et il l'avait très mal pris. Tellement mal qu'il lui avait balancé son poing en pleine figure, avant de quitter le salon en la traitant de salope frustrée. Le genre de truc qui apprend la prudence...

Mick était en train de la pousser par les épaules vers le canapé, dans le but évident de la faire basculer sur le dos avant de se jeter sur elle.

Sa formidable verge oscillait lourdement au bas de son ventre plat et musclé, et semblait à Constance une arme redoutable, prête à la perforer de part en part.

Au moment où elle allait basculer en arrière, elle se déroba, provoquant un sourd grognement de frustration et de colère chez son partenaire, que le désir possédait maintenant totalement, le transformant en une espèce de fauve.

— Pas comme ça, souffla Constance, en s'efforçant de sourire pour l'apaiser. À quatre pattes ! En levrette ! Je veux que tu me baisses comme une chienne !

Tant qu'à faire que de subir les assauts répugnants du mâle, autant valait ne pas voir son visage rouge et haletant, pendant qu'il s'escrimerait à l'intérieur de son ventre. Et que lui ne puisse pas s'aviser du peu d'intérêt qu'elle prenait à cette possession brutale...

Joignant le geste à la parole, Constance se plaça d'elle-même à genoux sur le bord du canapé, les reins cambrés, la croupe en l'air et les cuisses largement ouvertes, afin de dégager le beau fruit satiné, délicatement fendu, à peine dissimulé par la petite forêt de fils d'or de son intimité.

— Vas-y, salaud, prends-moi maintenant ! cria-t-elle presque, en s'efforçant de haleter comme si réellement elle n'en pouvait plus du désir

d'être possédée, investie, alors que tout son corps, son sexe même se rétractaient malgré elle, à cette pensée qui lui faisait horreur.

Elle frissonna de dégoût, mais aussi de peur, lorsque les mains de Mick Sanders s'emparèrent fermement de ses hanches. Comme un prédateur assure sa prise sur la proie qu'il vient de jeter sur le sol.

Elle poussa un long cri plaintif, lorsque la virilité énorme coulissa d'une seule poussée à l'intérieur de son ventre sec. Une plainte que Mick, perdu dans son propre désir, prit pour l'expression d'un plaisir trop intense pour pouvoir être savouré en silence...

Constance enfouit son visage entre ses bras repliés et plaqua ses deux mains sur ses oreilles, pour ne plus entendre les halètements de l'homme qui la travaillait, qui usait de son corps comme d'une vulgaire poupée gonflable, sans même savoir qu'elle était à mille lieues de participer à cet accouplement qui la révélsait.

Constance sentait les coups de boutoir s'accélérer, elle avait l'impression qu'à chaque retour du membre viril en elle, celui-ci s'enfonçait encore plus profondément, et qu'il allait finir par la déchirer.

Enfin, au bout d'un temps qui lui parut infiniment long, mais en réalité très court, Mick poussa un long feulement rauque. Ses doigts s'enfoncèrent dans la peau satinée des hanches de sa partenaire, il plaqua son ventre contre sa croupe et se déversa en elle à longs jets impétueux et brûlants, qui donnèrent à Constance envie de hurler.

Le bruit mou que fit la verge en se retirant de son ventre meurtri porta son écœurement à son comble. Elle resta dans la même position, la croupe en l'air, sans se soucier de la vision obscène qu'elle offrait d'elle-même au jeune homme qui venait de jouir de son corps.

Et, brusquement, elle éclata en sanglots bruyants.

— Va-t-en maintenant ! parvint-elle à hoqueter. Laisse-moi seule, je t'en supplie !

— Mais enfin, *honey*, je ne...

— Fous le camp, je te dis ! hurla Constance d'une voix suraiguë, en restant à genoux sur le canapé, les cuisses écartées, les fesses en l'air, le sexe impudiquement gonflé par les assauts virils qu'il venait de subir.

Comme la plupart des hommes sexuellement rassasiés, Mick Sanders ne chercha pas à comprendre plus longtemps ce qui se passait. Il se rhabilla à la hâte et quitta le salon sans ajouter un mot. Trop heureux d'échapper à la scène d'« hystérie post-coïtale » qu'il sentait venir...

Même après le départ de son fugitif partenaire, Constance resta un long moment immobile, dans sa position de victime sacrificielle, le corps secoué de sanglots qui allaient lentement en diminuant.

Elle se sentait sale, avilie, gluante, souillée. Et, surtout, elle avait dans la

bouche le goût âcre de l'échec.

Pourquoi ? Pourquoi, malgré l'ardent désir qu'elle avait d'y parvenir, ne réussissait-elle jamais à éprouver le moindre plaisir lorsqu'elle s'unissait charnellement à un homme ?

Dans le meilleur des cas, c'était l'indifférence parfaite ; dans le pire, un incoercible dégoût, puis la crise de larmes. À chaque fois. Depuis toujours.

Constance se redressa enfin et s'assit sur le canapé. Avisant le magnum de Dom Pérignon, elle l'attrapa et se mit à boire le champagne au goulot. Quatre ou cinq grandes gorgées qui lui donnèrent un coup de fouet et allumèrent une sorte de brasier dans son cerveau.

Elle jeta un regard circulaire autour d'elle et eut envie de pleurer de nouveau.

Elle vivait là, au milieu de toutes ces œuvres d'art sublimes, à la valeur presque incalculable, elle était immensément riche, respectée, courtisée par la meilleure société, que ce soit ici, à Venise, ou à Paris, Londres ou New York.

Et, pourtant, elle se sentait la plus misérable, la plus démunie, la plus abandonnée de toutes les femmes.

— La malédiction... murmura-t-elle pour elle-même, avant de s'octroyer une nouvelle rasade de champagne au goulot. La malédiction des Cormecourt... Je paie pour eux... C'est à moi de racheter par mes souffrances toutes leurs horreurs... Je les hais ! Je les hais tellement...

Soudain, un bruit de pas, de l'autre côté de la porte, fit sursauter Constance et l'arracha à son délire morose. Juste après, les pas s'immobilisèrent et deux coups discrets furent frappés au chambranle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, d'une voix encore mal assurée.

— C'est moi, Madame... C'est Luigi...

Constance, dès le début, avait exigé de son employé vénitien qu'il l'appelle « Madame » plutôt que « Mademoiselle » : elle trouvait que ça marquait mieux les distances entre eux...

— C'est bon ! entre... répondit-elle, en dialecte vénitien, qu'elle mettait un point d'honneur à parler aussi parfaitement qu'il était possible à une étrangère.

Luigi Boschetto marqua un petit temps d'arrêt et eut du mal à déglutir, en découvrant sa patronne vautrée sur le canapé, le magnum de champagne à la main, le visage maculé de larmes, les cuisses dénudées pratiquement jusqu'à l'aîne et un sein sortant à moitié du décolleté de son déshabillé à peu près transparent.

Constance ne fit rien pour reprendre une tenue plus pudique. Pour elle, Luigi ne comptait pas, dans la mesure où il était pauvre et qu'il était son employé : elle ne se gênait pas plus devant lui qu'elle ne l'aurait fait devant un animal de compagnie...

Le fait que, dans les premiers temps qu'elle l'avait pris à son service, elle s'était donnée à lui – avec aussi peu de succès qu'avec les autres... – ne la gênait pas davantage.

Au contraire, elle devait bien s'avouer qu'elle éprouvait un certain plaisir trouble, un peu sadique, à voir avec quels yeux crépitants d'envie le jeune Vénitien s'attardait sur son sein et ses cuisses nues, légèrement ouvertes.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, à une heure pareille ? lui demanda-t-elle, d'un ton maussade.

— Je... je venais prendre des nouvelles de mademoiselle Christelle, répondit Luigi, d'un ton embarrassé, le regard littéralement aimanté par le triangle blond qu'il devinait sous le déshabillé de soie transparent. Savoir comment elle allait, quoi...

Constance prit l'air étonné et se redressa :

— Christelle ? Cette fille que tu m'as amenée ici hier ? Mais, voyons, je n'en sais rien comment elle va, moi ! Elle a passé une heure avec moi, une heure plutôt agréable, je dois dire, puis elle est repartie.

— Repartie où ? insista Luigi. À son hôtel ?

— Mais comment je le saurais ? Je suppose, oui ! J'ai proposé de la raccompagner avec le bateau, mais elle m'a dit qu'elle préférerait se faire une petite séance de « Venise *by night* ». Voilà, c'est tout ! Maintenant, si tu voulais bien me laisser, je me sens très fatiguée, ce soir...

Luigi Boschetto quitta le salon, un peu perplexe. Perplexe et frustré : il tenait vraiment à retrouver cette petite Française, pour finir avec elle ce qu'ils n'avaient fait qu'ébaucher, la veille au soir, dans son bateau.

Rendre service à Madame, c'était une chose qu'il ne pouvait pas lui refuser, mais ça n'était pas une raison pour négliger ses propres intérêts...

Il reprit le long couloir sombre en sens inverse, jusqu'à la porte débouchant sur le petit embarcadère privé de la maison, où était amarré son bateau.

Il se souvenait que Christelle lui avait dit être descendue au *Belle Arti* : c'était pratiquement la porte à côté, ça valait le coup d'aller jeter un œil...

Luigi mit le bateau en marche, rejoignit le Grand Canal situé à une vingtaine de mètres, le prit à gauche en direction de la lagune. Juste devant lui brillaient les lumières du palais des Doges et, un peu plus loin, la façade rouge et illuminée de l'hôtel Danieli.

Juste après le Palazzo Dario, il obliqua à droite, dans le *rio délia Fornace*, un canal qui coupait de part en part la pointe du Dorsoduro et permettait de rejoindre directement le canal de la Giudecca, sans avoir à aller contourner la douane de mer.

Il longea les Zattere sur environ quatre cents mètres, tandis qu'un énorme paquebot, d'une ligne régulière grecque, remontait lentement vers le port. Sa

masse ventrue faisait paraître minuscules et dérisoires les maisons de la Giudecca, de l'autre côté du large canal.

Luigi amarra son bateau à côté d'un groupe de six ou sept gondoles à quai, juste en face de la *Chiesa dei Gesuati*, l'église des Gesuati, située le long du *campo* San Agnese, d'où partait le *rio terrà* Foscarini, en direction de l'*Accademia*.

À peu près à mi-chemin, à gauche, se trouvait l'hôtel *Belle Arti*, où il espérait bien surprendre la belle Christelle « au gîte », comme disent les chasseurs.

Les vendeurs de souvenirs africains étaient en train de remballer leurs marchandises, en s'interpellant d'un étal à l'autre, d'une voix forte, dans une langue incompréhensible, ponctuée de grands éclats de rire.

Luigi parvint devant l'entrée du *Belle Arti*, et il s'engouffra sous la galerie couverte sans hésitation.

Son idée était de faire parler les gens de la réception, pour essayer de savoir si Christelle était là ou non. En espérant qu'ils se montreraient coopératifs avec un « compatriote »...

Au moment où il parvenait devant les portes coulissantes automatiques, Luigi fit un brusque saut en arrière, et faillit renverser la grosse touriste allemande qui arrivait sans bruit derrière lui.

Il s'excusa avec un grand sourire et jeta de nouveau un coup d'œil prudent dans le hall de réception, pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé.

Non, c'était bien elle.

L'amie désagréable et jalouse de Christelle...

Comment elle s'appelait, déjà ? Ah ! oui : Géraldine !

Prudemment, Luigi décida de ne pas se montrer. La veille, la Géraldine en question lui avait clairement fait sentir qu'elle n'aimait pas du tout le voir tourner autour de Christelle. Sur le coup, Luigi avait pensé qu'elles étaient lesbiennes, mais vu ce qui s'était passé ensuite entre Christelle et lui, il avait des doutes, maintenant...

Seulement, il n'avait aucune envie d'affronter Géraldine.

CHAPITRE V



La plage était immense, déserte, baignée d'un magnifique clair de lune.

Quelques palmiers agitaient avec indulgence leurs grands éventails, comme pour épousseter les étoiles scintillantes qui piquaient le ciel sombre.

On entendait le mol ressac des vaguelettes venant s'assoupir sur le rivage, telle une monotone litanie remontant du fond des temps vers l'océan, pour bercer les humains qui se prélassaient à son bord.

Les humains en question n'étaient que deux. Un homme et une jeune femme.

L'homme s'appelait Boris Corentin. Il était allongé sur le dos, dans le sable encore tiède des chaleurs de la journée éteinte, les yeux fermés, entièrement nu.

Et il arborait une impressionnante érection, comme le mât d'un navire prêt à prendre la mer.

À son flanc droit, agenouillée, une splendide vahiné se penchait sur son corps frémissant, afin de fouetter doucement la virilité orgueilleusement dressée vers elle, de ses longs cheveux noirs et brillants.

Elle était aussi nue que son partenaire ; ses seins, lourds de vie et fermes de jeunesse, oscillaient au rythme des balancements de son buste, leurs pointes sombres étaient érigées et dures, comme deux minuscules pénis.

Plus bas, son ventre plat, couleur de miel des montagnes, se terminait par un buisson noir triangulaire, bouclé et dru, niché entre deux cuisses parfaitement galbées, à la fois fines et puissantes.

La fille des îles se pencha un peu plus en avant et posa ses lèvres encore closes sur le gros champignon viril, qui paraissait déjà au bord de l'explosion.

Puis, elle fit lentement coulisser sa bouche chaude autour de la hampe majestueuse, enroulant sa langue agile tout autour, tel un fourreau vivant et palpitant de plaisir.

Ce fut alors que, du ciel, une énorme sonnerie fondit sur les deux amants ; comme si Dieu, mécontent d'un tel laisser-aller, avait voulu les rappeler à l'ordre, et surtout à un peu plus de tenue...

Ce fut alors que Boris Corentin, émergeant des délices de son rêve tropical, prit conscience que c'était son propre radio-réveil qui était en train de sonner, sur la table de chevet, à sa droite. Il étendit le bras pour l'arrêter.

Au même moment, il réalisa que son rêve n'en était pas tout à fait un. Certes, le décor paradisiaque s'était bel et bien évanoui, pour être remplacé par celui, plus familier, de son studio de la rue de Turbigo.

En revanche, la vahiné était toujours là, agenouillée contre son flanc gauche, penchée sur lui.

Et avalait goulûment son membre fièrement dressé, une main enfouie entre ses propres cuisses.

Sauf qu'il ne s'agissait pas exactement d'une vahiné tahitienne, mais de Matilda, la Brésilienne de 24 ans, rencontrée la veille au bar belge de la place de la République, où il avait eu la bonne inspiration de s'arrêter pour y avaler une « moules frites » arrosée d'une bière ambrée de l'abbaye d'Orval.

Bon prince, Boris resta un moment immobile, laissant la splendide brune savourer encore un peu son « sucre d'orge ». Plutôt *king size*, le sucre d'orge...

Puis, parce que le traitement des lèvres douces et habiles commençait à produire son petit effet, il décida de reprendre la direction des opérations. Saisissant la jeune beauté par les épaules, il l'écarta de lui et la renversa gentiment sur le dos, faisant osciller sa lourde poitrine, d'une fermeté presque incroyable.

Aussitôt, avec un sourire gourmand et une lueur lubrique dans ses grands yeux sombres, Matilda ouvrit largement les cuisses. Elle exhibait complaisamment la forêt amazonienne miniature qui s'épanouissait au bas de son ventre, masquant presque complètement le bijou corallien qui s'y trouvait niché. Et auquel Boris avait la ferme (très ferme même...) intention de rendre visite séance tenante.

Il roula sur elle, prenant appui sur les coudes pour ne pas écraser la jeune Brésilienne, dont tout le corps frémissait d'impatience, comme celui d'une pouliche avant le galop libérateur.

Son membre viril, tendu et palpitant, coulissa tout naturellement, et sans le moindre effort malgré sa taille impressionnante, dans le puits étroit et brûlant que la nature lui avait prévu pour fourreau.

Avec un long soupir rauque de femelle heureuse, Matilda croisa ses jambes derrière le dos de Boris, pour l'inciter à « piquer des deux ».

Ce qu'il était déjà en train de faire, à coups de reins réguliers, à la fois puissants et très doux...

Matilda jouit la première, un long cri de délivrance, un tremblement convulsif de tout le corps et un sexe qui semblait animé d'une vie propre, autonome. Boris la rejoignit presque tout de suite, se déversant en elle à longs traits jaillissants, d'une bouillonnante impétuosité.

Ils s'abattirent dans les bras l'un de l'autre, le temps de récupérer. Puis, le flic qui ne dormait jamais que d'un œil chez Boris Corentin reprit le contrôle de son cerveau, et il fila sous la douche... avec un dernier regard nostalgique vers le corps splendide et alangui de Matilda. Qui lui avait dit devoir repartir aujourd'hui même pour Sao Paulo.

Ils ne se reverraient sans doute jamais, mais le rêve qu'ils avaient partagé valait la peine d'être vécu...

Trois quarts d'heure plus tard, Boris Corentin débarquait dans le bureau des Affaires recommandées. En le voyant, Aimé Brichot, en conversation téléphonique, lui fit de grands signes pour qu'il approche. Ce que fit Boris.

— Attendez, justement, le voilà, je vous le passe... dit Brichot à son correspondant.

Ou plus exactement à sa correspondante. Car Corentin avait tout de suite deviné que son coéquipier était en train de parler avec Géraldine Hébert.

C'était une chose un peu bizarre qui s'était instaurée entre eux trois : dès le début de leurs relations, Boris avait tutoyé Géraldine qui, du coup, faisait pareil avec lui ; en revanche, Aimé Brichot et elle s'étaient donné du « vous » et, depuis, continuaient de le faire.

— C'est pour toi... glissa Aimé Brichot, en tendant le combiné à sa flèche.

— Allô ? Comment ça va, ma belle ? claironna joyeusement Corentin dans l'appareil.

— Moyen, grand chef, très moyen : toujours aucun signe de Christelle...

En entendant les mots prononcés par Géraldine, Boris dut s'avouer qu'il s'attendait plus ou moins à une nouvelle de ce genre...

— Et du côté des flics locaux ? demanda-t-il, d'un ton nettement plus grave.

— Point mort. Ils sont passés me voir, hier soir, à l'hôtel, pour savoir si elle avait refait surface. Mais, quand je leur ai dit que non, ça n'a pas eu l'air de les émouvoir plus que ça. Y en a un qui a trouvé malin de me dire : « Dites donc, on dirait que sa petite aventure amoureuse se prolonge ! », ou un truc dans ce style : il parlait italien et j'ai pas tout compris, mais c'était le sens général. Qu'est-ce que je dois faire, Boris ?

Corentin sentait une vraie angoisse dans la voix de sa coéquipière, même si elle faisait un gros effort pour ne pas trop la laisser paraître. Elle semblait complètement perdue...

Boris Corentin formula sa décision d'un coup, sans même prendre le

temps d'y réfléchir :

— Tu ne fais rien, tu m'attends : je saute dans le premier avion possible et je débarque à Venise ! Je te rappellerai pour te dire à quelle heure j'arrive, d'accord ?

— Oh ! Boris ! Si tu savais comme je suis...

Géraldine ne termina pas sa phrase, par une sorte de pudeur. Mais Boris sentit dans la voix de la jeune femme un soulagement et une reconnaissance qui l'émurent un peu plus qu'il ne l'aurait voulu...

— Tu es sûr que Baba va te laisser partir à Venise, comme ça, sur un dossier aussi léger ? s'inquiéta Aimé Brichot, lorsque sa flèche eut raccroché.

— On va bien voir, répondit Corentin, sur un ton décidé : je file de ce pas dans son bureau...

— Je vous le dis tout net : il n'en est pas question ! rugit Charlie Badolini, en envoyant valdinguer autour de lui les restes d'un trombone mort pour la France. Mais qu'est-ce que vous avez dans la tête, en ce moment, tous ?

— *Tous*, je ne sais pas, monsieur le divisionnaire, répondit Corentin assez froidement. Mais *moi*, je sais ce que j'ai : j'ai une collègue et amie qui patauge en pleine panade et qui flippe salement parce que la femme qu'elle aime a disparu depuis trente-six heures sans laisser de traces. Et que cette amie a besoin de moi !

— Eh bien ! moi aussi, j'ai besoin de vous, figurez-vous ! explosa Charlie Badolini, que quarante-huit heures sans la moindre cigarette, le plus petit bout de mégot avaient conduit à la limite de l'hystérie meurtrière. Et, accessoirement, je vous signale que je vous paie – que dis-je ? que le *contribuable français* vous paie ! – pour mettre les criminels et les détraqués hors d'état de nuire ! Et certainement pas pour aller jouer les Don Quichotte auprès de vos collègues féminines en pleine détresse amoureuse !

Charlie Badolini s'interrompit brusquement et contempla son subordonné avec un mauvais petit sourire.

— Maintenant, je vous signale qu'il vous reste dix jours de congés à prendre d'ici la fin de l'année, reprit-il, sur un ton désagréablement sarcastique. Si vous voulez vraiment aller faire le Zorro au bord de la lagune, libre à vous... mais sur votre temps libre, et certainement pas sur celui que vous devez à la République française !

— Très bien patron, considérez-moi donc comme en vacances à partir de ce matin ! répliqua Corentin, excédé par les grands mots que le commissaire divisionnaire lui balançait à la figure comme des seaux d'eau froide.

Il se leva du fauteuil où il était assis, marcha résolument vers la porte. Avant de sortir, il se retourna vers Badolini avec un petit sourire ironique :

— Et n'ayez crainte, patron : je vais de ce pas remplir le bordereau de vacances prévu par l'administration ! Histoire d'être parfaitement en règle vis-

à-vis de la République française, Une et indivisible !

Une fois qu'il fut hors du bureau directorial, Corentin sentit son excitation retomber d'un coup.

Au fond, il savait bien que Charlie Badolini n'avait pas tout à fait tort : *a priori*, il n'avait rien à faire à Venise, il y avait la police italienne pour ça.

Même si, à bien y réfléchir, cette étrange disparition de Christelle Favart commençait à l'inquiéter de plus en plus sérieusement.

CHAPITRE VI



Les yeux mi-clos, alanguie dans son bain moussant délicieusement parfumé, au centre de l'immense baignoire arrondie, dans cette pièce aux murs entièrement recouverts de marbre rose et flanquée de deux grands miroirs, Christelle Favart ne savait plus si elle devait se réjouir ou céder complètement à la panique qui ne la quittait pas depuis presque deux jours maintenant.

Se réjouir parce que, enfin, elle avait pu quitter le sinistre grenier où Constance Cormecourt l'avait enfermée, et faire une vraie toilette.

Ou bien paniquer, parce que ce soudain changement de statut pouvait malheureusement déboucher sur quelque chose d'encore pire que sa situation actuelle, qui, pourtant, était déjà tout sauf réjouissante.

Tandis qu'elle faisait glisser voluptueusement la mousse tiède et parfumée sur son corps nu, Christelle se reprit à penser à Géraldine, et une sorte d'apitoiement l'envahit pendant quelques instants.

La pauvre devait se faire un sang d'encre ! La chercher partout en flippant sur ce qui lui était peut-être arrivé ! L'imaginer blessée ou morte...

Ou bien, Géraldine pensait que, à la suite de leur dispute, elle était partie avec Luigi et, depuis lors, s'amusait à la tromper avec le beau Vénitien. Et, ça, pour Christelle, c'était peut-être ce qu'il y avait de pire.

Même si, au fond, elle savait bien que c'était précisément ce qu'elle avait eu l'intention de faire, en suivant Luigi dans son bateau, le soir de la fête...

Mais, tout ça, c'était du passé ; un passé qui lui semblait même incroyablement lointain, alors qu'il datait d'à peine quarante-huit heures. Seulement, il s'était passé tellement de choses bizarres et effrayantes, depuis !

Même quand elle s'efforçait d'y réfléchir calmement, froidement, Christelle ne parvenait pas à comprendre ce qui lui arrivait.

Qui était cette Constance Cormecourt ? Est-ce qu'elle était totalement folle, ou bien obéissait à des motifs obscurs mais très concrets et précis ?

Mais, dans ce cas, pourquoi s'en prendre à elle ? Pourquoi l'avoir attirée ici, chez elle, par l'intermédiaire de Luigi, et la retenir prisonnière ?

Jusqu'à quand allait-elle la garder ainsi ? Et qu'est-ce qu'elle attendait d'elle, au juste ?

Car le plus effrayant, dans la situation de Christelle, c'était peut-être ça : depuis le premier soir, Constance n'était plus venue la visiter dans son grenier. Ou, du moins, pas lorsqu'elle était éveillée et en état de lui parler.

Car Christelle dormait énormément. D'un sommeil lourd, agité, peuplé de rêves étranges qui ne ressemblaient pas tout à fait à des rêves.

En fait, elle était certaine que sa « geôlière » la droguait, pour briser sa résistance.

Le premier matin, lorsqu'elle s'était réveillée, il y avait un plateau, à côté de sa paillasse, avec de l'eau et des sandwiches, que Christelle avait aussitôt dévorés. Ensuite, elle avait aussitôt plongé dans un sommeil sans fond.

Et, quand elle avait de nouveau repris conscience, il y avait un autre plateau près du lit, avec, cette fois un plat de pâtes au saumon fumantes et une demi-bouteille de vin toscan, en plus de la carafe d'eau.

Une nouvelle fois, après avoir mangé et bu, Christelle avait presque aussitôt basculé dans un sommeil irrésistible. Et le même phénomène s'était encore reproduit une troisième fois, quelques heures plus tard.

En revanche, après son quatrième repas, pris environ trois heures plus tôt – repas plus léger que les précédents –, Christelle était restée éveillée et lucide. Du coup, elle s'était dit qu'il allait peut-être, enfin, se passer quelque chose.

Au tout début, elle avait eu l'envie de se mettre à hurler, dans l'espoir que quelqu'un l'entende et vienne à son secours. Elle y avait renoncé. En se disant que si Constance Cormecourt l'avait enfermée précisément ici, dans ce grenier sans ouverture sur l'extérieur, c'est parce qu'elle savait que personne ne pourrait entendre sa prisonnière.

Finalement, le plus pénible, à la longue, pour Christelle, c'était devenu le fait de ne pas pouvoir se laver, et de devoir rester entièrement nue à longueur de temps, dans l'atmosphère non pas froide mais très humide de sa prison.

Encore heureux qu'elle ait découvert, attendant au grenier, un petit réduit contenant une cuvette de toilettes assortie de trois rouleaux de papier hygiénique...

Ce qu'elle prévoyait s'était finalement produit une vingtaine de minutes plus tôt. Constance Cormecourt avait fait son apparition, simplement vêtue d'une sorte de robe d'intérieur grenat, rehaussée de grands oiseaux argent et gris, qui s'ouvrait à chaque pas sur la peau blanche de ses cuisses.

À la main, elle tenait une chaîne d'environ un mètre, terminée par un gros collier de chien, de type « étrangleur », c'est-à-dire muni de pointes métalliques tournées vers l'intérieur ; de ceux que l'on met aux molosses pour les contraindre à ne pas tirer trop sur leur laisse.

— Allongez-vous sur le ventre... avait-elle ordonné, d'une voix presque trop douce.

— Et si je refuse ? avait demandé Christelle, avec une assurance qu'elle était très loin de ressentir, tout en notant que sa « geôlière » avait abandonné avec elle le tutoiement du premier soir.

Constance Cormecourt avait eu un petit sourire triste et avait balancé la chaîne au bout de son bras :

— Ne me forcez pas à faire usage de ceci d'une manière désagréable pour vous, je vous en prie... avait-elle murmuré, sur le même ton presque caressant.

Christelle se l'était tenu pour dit et avait pris la position exigée. Vaguement gênée tout de même d'exposer ses fesses nues sous les yeux de cette femme manifestement portée sur la chair féminine...

Constance lui avait fixé le collier autour du cou et l'avait fermé par un minuscule cadenas métallique, avant de lui ordonner de se lever et de marcher lentement devant elle, en direction de la porte.

Et c'est dans cet étrange équipage que les deux femmes avaient fini par déboucher dans l'immense et luxueuse salle de bains, où Christelle se trouvait maintenant. Et où elle savourait sans trop d'arrière-pensée, tout entière au moment présent, le délicieux bain moussant et parfumé dans lequel elle prélassait son corps parfait.

Un bain qui aurait été un délice sans mélange... si Constance Cormecourt

ne lui avait pas laissé le collier étrangleur autour du cou et n'avait fixé l'autre bout de la chaîne à la poignée métallique de la baignoire, au moyen d'un deuxième cadenas semblable au premier.

Elle ne prenait vraiment aucun risque...

La porte de la salle de bains s'ouvrit avec une certaine brusquerie, faisant sursauter Christelle, occupée à enduire sa lourde poitrine de mousse irisée.

Constance Cormecourt entra, portant, pliée sur son bras gauche, une superbe robe noire, agrémentée de fines broderies d'or aux poignets et au décolleté. Elle posa le vêtement sur le fauteuil de velours écarlate, sous le grand miroir mural, et s'approcha de la baignoire.

Ses grands yeux noirs brillaient d'une fièvre intense, que Christelle identifia sans peine. Ce qui lui procura un net soulagement.

C'était une fièvre érotique.

C'était du désir qui luisait dans le regard de Constance Cormecourt, lorsqu'elle posait les yeux sur son corps nu et dégoulinant de mousse vaporeuse.

Et, ça, Christelle se sentait capable de le gérer. Elle n'éprouvait elle-même aucun semblant de début d'ébauche de désir pour cette femme, qui l'avait enchaînée comme un vulgaire animal. Mais elle savait qu'elle pouvait faire semblant de. Qu'il lui était possible d'entrer dans son jeu, afin d'endormir sa méfiance.

« Après tout, se disait-elle, que celle qui n'a jamais simulé me jette la première pierre ! »

Ensuite, lorsque Constance Cormecourt serait prise par son propre plaisir, et persuadée que sa prisonnière le partageait pleinement, il n'y aurait plus qu'à guetter le moment le plus propice pour tenter de renverser la situation et se tirer de cette maison de fous.

Ou plutôt, de folle...

— Cette robe est merveilleuse... murmura Christelle, d'une voix câline, entrant directement dans le plan qu'elle venait de se fixer. Elle est pour moi ?

En même temps, elle s'était redressée dans la grande baignoire, dont le bord supérieur arrivait au ras du sol de marbre, afin de faire émerger sa somptueuse poitrine de la mousse irisée. Elle avait aussi levé ses grands yeux gris vert en direction de Constance et la contemplait d'un air qu'elle espérait suffisamment « parlant »...

— Bien sûr qu'elle est pour toi, ma chérie... souffla Constance, le visage subitement moins pâle en revenant au tutoiement du premier soir. Je veux que tu te fasses belle... Mais non, qu'est-ce que je raconte ? Belle, tu l'es déjà. Oh ! oui, tellement belle ! Alors, disons que je veux que tu te fasses élégante. Pour moi... pour nous...

« Ça y est, songea Christelle, elle repart dans ses délires de gouine

frustrée ! »

Car c'était exactement l'image que sa geôlière avait à ses yeux, depuis presque deux jours qu'elle y réfléchissait : celle d'une femme attirée par les femmes, mais incapable d'« assumer sa différence », comme on disait depuis quelque temps, dans le jargon moderne.

— C'est que... je ne demande pas mieux, moi, de me faire belle, murmura Christelle, en gardant la voix caressante qu'elle avait adoptée dès le début de l'entretien. Seulement... ça ne va pas être très simple, avec ce collier !

À voir son air hésitant, ses sourcils froncés, Christelle comprit que Constance hésitait, qu'elle pesait le pour et le contre sans parvenir à prendre une décision, ni dans un sens ni dans l'autre. Elle décida d'enfoncer le clou :

— Je vous promets que je serai très sage, si vous m'enlevez ce machin...

Pour faire bon poids, Christelle leva l'une de ses jambes, pour la faire sortir de la mousse, et creusa les reins un peu plus, afin de faire saillir ses seins.

Au regard de plus en plus dévorant de Constance Cormecourt, elle comprit qu'elle allait avoir gain de cause. Et remporter la première manche.

— Bon... c'est vrai que tu as l'air d'être devenue plus raisonnable... souffla Constance, sans cesser de fixer la poitrine orgueilleuse de sa prisonnière de ses grands yeux pleins de fièvre. Je veux bien essayer d'être gentille... mais à condition que tu le sois aussi avec moi ! Tu seras gentille, dis ? Tu me promets ?

Son ton était devenu tellement suppliant, d'un coup, que Christelle crut un moment qu'elle allait se mettre à pleurer. Finalement, Constance parvint à s'arracher à la contemplation du corps nu de sa prisonnière, entreprit de débloquer les deux cadenas et de lui ôter le collier étrangleur.

— Et maintenant, mets-toi debout, ma chérie, que je puisse te sécher... murmura-t-elle d'une voix devenue rauque, le visage subitement empourpré.

Christelle ramena ses pieds vers ses fesses, prit appui des deux mains sur les rebords de l'immense baignoire et se redressa. Son corps ruisselant d'eau et de mousse apparut dans sa splendide nudité intégrale, comme celui d'une naïade émergeant de son océan natal.

Un petit sourire tentateur sur ses lèvres rouges et pleines, la « sirène » se tourna vers Constance Cormecourt et, immobile, une main sur la hanche, une jambe légèrement fléchie, se laissa complaisamment admirer.

— Comme tu es belle, ma chérie ! souffla Constance, en saisissant la grande serviette-éponge d'un blanc immaculé, sur le guéridon à sa droite. Tu as le corps d'une déesse... d'une déesse de l'amour...

— C'est vrai ? Vous me trouvez si belle que ça ? demanda Christelle, d'une voix d'ingénue, avec une petite moue boudeuse. Vous ne trouvez pas que ma poitrine est un peu trop grosse ? Moi, je trouve...

Joignant le geste à la parole, elle mit ses mains en coupe sous ses seins et les souleva légèrement, comme si elle voulait en faire offrande à Constance. Qui, du coup, avait viré au rouge écarlate et ne respirait plus qu'avec peine.

Celle-ci déploya sa serviette-éponge devant elle :

— Viens vite, que je te sèche, ma chérie ! Et, après, nous pourrons...

Elle se mordit la lèvre pour retenir les mots qui jaillissaient malgré elle de sa bouche, asséchée par le désir qui la possédait tout entière, à présent.

— Viens... répéta-t-elle, d'un ton presque implorant.

— Non, venez, vous... susurra Christelle, qui commençait à se prendre à ce petit jeu et qui sentait que sa geôlière était bel et bien en train de devenir... sa prisonnière. Ce sera beaucoup plus amusant, vous ne trouvez pas ?

D'une démarche raide d'automate somnambule, Constance descendit les trois petites marches et entra dans l'eau. Tellement hypnotisée par le corps nu et ruisselant de Christelle qu'elle en oublia de retirer ses mules rouges à talons.

Christelle leva complaisamment les bras, pour permettre à Constance d'entourer son corps avec la serviette. Lèvres entrouvertes, elle poussa un petit soupir de bien-être lorsque les mains fébriles entreprirent de sécher la double masse élastique et soyeuse de ses seins.

Mais, à l'intérieur d'elle-même, elle se sentait froide comme de la glace, et prête à profiter de la moindre occasion sérieuse de se débarrasser de son adversaire...

Tout en continuant de peloter sa poitrine d'une main, sous couvert de la sécher, Constance avait entrepris, de l'autre, de caresser par-derrière ses fesses rondes et fermes. Toujours avec le même prétexte.

Christelle décida de franchir une étape supplémentaire, qui pouvait avoir son intérêt par la suite.

— Mais vous allez mouiller votre superbe robe ! s'exclama-t-elle en sourdine, en rapprochant sa bouche de l'oreille finement ourlée de Constance, ce qui fit frissonner cette dernière des pieds à la tête. Ce serait vraiment dommage ! Attendez, laissez-moi faire...

Et, sans donner à l'autre le temps de répliquer, Christelle dénoua la fine ceinture qui retenait les deux pans du vêtement. Qui, du coup, s'ouvrirent, dévoilant le corps mince et nu qu'ils recouvraient auparavant. Les pointes roses de ses seins menus étaient totalement érigées.

Avec une autorité de plus en grande, de plus en plus sûre d'elle, Christelle prit la robe d'intérieur par le col et la fit glisser le long des épaules légèrement tombantes de Constance, qui se laissait faire, immobile, comme tétanisée. Elle envoya le vêtement sur le sol de marbre, et plongea ses yeux dans ceux de sa compagne.

— Toi aussi, tu es belle... souffla-t-elle, en effleurant, comme par jeu, du

bout de l'index, l'aréole de son sein gauche, ce qui fit violemment sursauter la jeune femme. Et maintenant, continue de me sécher, tu fais ça si bien...

Le feu au visage, Constance se baissa légèrement, dans le but de passer la serviette entre les cuisses de Christelle. Qui décida de tester son tout nouveau pouvoir.

— Non, pas comme ça ! décréta-t-elle, d'une voix brusquement durcie, presque coupante. À genoux ! Une vraie servante essuie sa maîtresse à genoux !

Après une seconde ou deux d'hésitation, comme prise de vertige, hébétée, Constance se laissa en effet tomber à genoux dans l'eau tiède pleine de mousse. Elle commença à essuyer le devant des cuisses de Christelle, puis, brusquement, laissa tomber la serviette dans l'eau et lui enlaça les jambes avec une sorte d'emporement.

— Oui, je suis ta servante, tu as raison ! haleta-t-elle, dans une espèce de sanglot avorté. Je ne suis même pas digne de t'essuyer les pieds ! Si tu savais... Mais il faut me pardonner ! Ce n'est pas moi qui suis responsable de ces horreurs, pas moi ! Il faut que tu me croies, il faut que tu m'aimes ! Oh ! si tu savais à quel point j'ai besoin d'amour !

Constance écroulée à ses pieds, sanglotante, Christelle se dit que le moment était venu de passer à l'offensive et de neutraliser cette folle, avant de se tirer d'ici en vitesse. Et accessoirement de la faire enfermer.

Mais juste au moment où elle allait agir, Constance se redressa brusquement, comme mue par un ressort caché, et l'enlaça convulsivement, pressant son corps nu contre le sien, avec des tremblements incontrôlés.

— Viens ! cria-t-elle presque, en l'entraînant hors de la baignoire, avec une force étonnante pour une femme aussi frêle. Viens dans ma chambre ! Nous allons être heureuses, oh ! si heureuses, toutes les deux !

Comprenant qu'elle avait laissé passer le coche, Christelle ravala son dépit et fit contre mauvaise fortune bon cœur, se laissant enlacer par Constance et lui rendant la politesse, en simulant des emportements de femme amoureuse.

Elle nota tout de même que, malgré son délire, la jeune femme n'avait pas oublié de reprendre au passage le collier étrangleur et la chaîne...

Une fois dans la chambre, aux fenêtres invisibles, toute tendue de noir et de rouge, ce qui lui donnait un aspect trop solennel, presque lugubre, Constance jeta littéralement Christelle en travers de l'immense lit qui trônait au fond de la pièce, sur une sorte de petite estrade de bois noir.

La jeune femme s'étira complaisamment, faisant saillir ses seins et ouvrant légèrement les cuisses, afin de porter l'excitation de Constance à son comble. Et de l'inciter à lâcher la chaîne et le collier...

Ce qu'elle fit aussitôt. Avec une sorte de gémissement plaintif, Constance

se jeta sur le corps nu et offert de Christelle et se mit à dévorer son cou et ses épaules de baisers fiévreux, tandis que ses doigts faisaient rouler les pointes tendues de ses seins.

Soudain, ses yeux tombèrent par hasard sur le petit tatouage que Christelle s'était fait faire, quelques jours avant de quitter Paris, au haut du sein gauche, et elle stoppa net ses caresses et ses baisers.

— Mais c'est pourtant vrai que c'est un tatouage ! s'exclama Constance, d'un air profondément étonné.

— Bien sûr que c'en est un, je vous l'ai dit, l'autre soir ! répondit Christelle, en reprenant instinctivement le vouvoiement, sans même s'en rendre compte.

— Mais je ne t'avais pas crue, tu penses bien ! fit Constance, avec un petit sourire rasé et complice. Il n'empêche que c'est une bonne idée : comme ça, personne ne se doute de ce qu'il y a en dessous et le tour est joué !

Christelle voulut lui demander ce qu'il pouvait bien y avoir en dessous du tatouage... en dehors de sa peau. Mais, déjà, reprise par le désir, Constance s'était de nouveau jetée sur son corps et le dévorait des lèvres et des dents, en alternant soupirs et grognements.

— Oh ! mon amour, mon amour, tu es si belle ! hoquetait-elle entre deux baisers, deux morsures. Nous allons être si heureuses, toi et moi... Pour toute la vie... Je te comblerai de richesses, tu verras ! Je te rendrai tout ce que les autres ont pris ! Je rembourserai tout, tout ! La malédiction cessera enfin ! Le prix du sang, de tout le sang, c'est à toi que je le verserai ! Et je serai quitte ! Les trois générations seront quittes, et revenues dans la paix du Seigneur...

« Décidément, elle est folle à lier ! songea une fois de plus Christelle, qui ne comprenait rien au délire de cette femme qui dévorait son corps de caresses et de baisers, en ondulant des hanches. Mais j'ai pas le choix : il faut continuer à jouer son jeu, si je veux m'en débarrasser sans risques... »

Pour faire bonne mesure, Christelle attira Constance plus près d'elle et laissa sa main glisser le long de son ventre frémissant. Lorsque ses doigts atteignirent l'orée du petit buisson doré de son intimité, Constance eut une violente ruade et creusa les reins pour tendre sa croupe à sa partenaire.

— Oh ! oui ! implora-t-elle, d'une voix presque rugissante. Caresse-moi, j'en ai tellement besoin ! Prends-moi ! Fort ! Fais-moi mal, n'aie pas peur !

Malgré sa répugnance – et en demandant mentalement pardon à Géraldine –, Christelle faufila sa main entre les cuisses maigres de Constance, puis glissa ses doigts entre les replis nacrés et frémissant de son sexe qui s'ouvrait en corolle sous l'effet du désir.

Elle constata sans étonnement que le ventre de la jeune femme était onctueux comme un rayon de miel. Elle entreprit de débusquer le petit bourgeon dur et gonflé, principal siège du plaisir féminin. Lorsqu'elle l'eut trouvé, elle entreprit de le faire rouler entre ses doigts, mais sans insister.

Son but n'était pas de faire jouir Constance, car une fois assouvie elle retrouverait de nouveau sa tête froide, ce qui ne ferait pas ses affaires.

Au contraire, il fallait augmenter son désir, mais sans aller jusqu'au bout, de façon à ce qu'elle perde encore plus ce qui lui restait d'esprit. Après...

— Attends ! Je vais te faire jouir, moi aussi ! haleta soudain Constance, en se plaçant tête-bêche au-dessus du corps allongé de sa partenaire malgré elle. Je vais te donner du plaisir avec ma bouche !

Christelle comprit le danger qui se profilait, mais trop tard. Déjà, en plongeant ses lèvres avides au centre de son intimité, Constance avait compris.

Le sexe de Christelle était totalement sec et fermé. Signe indubitable qu'elle ne ressentait absolument rien du désir qu'elle simulait depuis près d'une demi-heure.

Constance se redressa comme une furie, un rictus de haine déformant son visage.

— Tu t'es moquée de moi ! hurla-t-elle, d'une voix que la rage faisait trembler. Moi qui étais prête à tout te donner, tu m'as bafouée, humiliée ! Tu... Mais tu vas payer pour ça, je vais te faire regretter ta méchanceté !

Elle bondit hors du lit à une vitesse stupéfiante, ramassa le collier étrangleur, le leva au-dessus de sa tête et abattit la chaîne métallique de toute sa force sur le ventre de Christelle.

Celle-ci poussa un hurlement de douleur, avec la sensation qu'on venait de l'ouvrir en deux.

Instinctivement, elle se replia sur elle-même et prit sa tête entre ses mains pour se protéger.

Elle reçut le deuxième coup sur le gras des fesses et poussa un nouveau hurlement. Puis, la chaîne se mit à s'abattre un peu partout sur son corps, et Christelle, folle d'épouvante encore plus que de douleur, se dit qu'elle allait mourir, battue à mort par cette folle furieuse.

Alors, un ultime instinct de survie la fit bondir hors du lit, prête à tout plutôt que de continuer à subir ce supplice atroce. Un nouveau coup de chaîne la cueillit à l'épaule gauche et l'envoya dinguer vers l'arrière.

Elle se prit les pieds dans l'épais tapis et tomba de tout son poids. Lorsque sa tempe droite vint heurter le coin du bahut qui se trouvait à gauche du lit, Christelle eut l'impression qu'une gerbe d'étincelles explosait dans sa tête.

Tout devint rouge autour d'elle, comme si l'air ambiant, brusquement, s'était chargé de sang.

Ensuite, ce fut le noir complet, et Christelle, en plongeant dans un gouffre sans fond et tourbillonnant sur lui-même, cessa de ressentir quoi que ce soit.

Lorsqu'elle revint à elle, le corps zébré de douleurs lancinantes, Christelle se rendit compte qu'elle était de nouveau sur sa paillasse, au grenier.

En essayant de se redresser, elle dut constater aussi que le collier étrangleur était autour de son cou et que la chaîne, presque tendue, était cadenassée au montant supérieur de la tête de lit.

C'est en tournant la tête de l'autre côté qu'elle découvrit la présence de Constance Cormecourt, assise à l'extrême bord du lit, le corps rigoureusement immobile.

Et le visage ruisselant de larmes.

Lorsqu'elle vit que sa prisonnière était revenue à elle, Constance s'abattit sur sa poitrine, avec de gros sanglots convulsifs.

— Ma chérie, pardon ! Oh ! pardonne-moi le mal que je t'ai fait ! Je ne voulais pas, je te le jure !

Et les sanglots reprirent de plus belle, tandis que les bras de Constance étreignaient le corps nu de Christelle, ravivant les douleurs provoquées par les coups de chaîne.

En plus, un mal de tête atroce lui vrillait le crâne, et elle se sentait des nausées de plus en plus fortes.

Enfin, Constance parvint à se calmer un peu. Elle se redressa et tourna vers Christelle son visage ravagé de larmes. Mais où brillait un sourire illuminé.

Un sourire de folle, jugea Christelle.

— Ce n'est pas grave si tu ne m'aimes pas encore, murmura Constance, en caressant doucement les longs cheveux de sa prisonnière. Tu apprendras, à la longue. Nous avons tout le temps, toi et moi. Vraiment tout le temps...

Constance Cormecourt se releva lentement du lit et, d'une démarche fantomatique, comme si elle avait brusquement oublié l'existence de sa victime, elle se dirigea vers la porte du grenier, qu'elle referma derrière elle à double tour.

Demeurée seule dans le grenier silencieux, Christelle tenta de se détendre, afin de rendre plus supportable les douleurs qui assaillaient son corps de partout à la fois.

Après un bref point, elle dut admettre que sa situation était encore plus critique qu'avant sa tentative de séduction de sa geôlière.

Elle était toujours prisonnière, mais, en plus, la folle l'avait prévenue que c'était pour longtemps. Peut-être même pour toujours.

Et le pire, c'est qu'elle ne savait encore pas pourquoi elle était là.

CHAPITRE VII



Le car orange de l'ACTV – ligne 5 –, en provenance de l'aéroport Marco-Polo, vint se ranger devant l'un des nombreux abribus qui bordait le côté nord de la Piazzale Roma, la place terminus pour tous véhicules à moteur terrestres.

À l'intérieur, désagréablement tassé comme tous les autres touristes, débarqués de différents avions en provenance des quatre coins de l'Europe, Boris Corentin se baissa tant bien que mal, afin de récupérer son sac de voyage posé à ses pieds. Des pieds qu'il se fit écraser deux ou trois fois, avant de se retrouver enfin à l'air libre.

Là, il constata que le ciel était impeccablement bleu, que le temps était agréablement doux et que le soleil brillait sur la Sérénissime.

Puis, dans la seconde suivante, il repéra Géraldine Hébert – à qui il avait communiqué l'heure d'arrivée de son vol Alitalia –, à moins de dix mètres de lui, et qui, elle, ne l'avait pas encore remarqué.

Au lieu de signaler sa présence, il resta quelques secondes immobile, tout au plaisir de contempler sa jeune collègue, vêtue d'un jean très moulant, d'un teeshirt blanc qui l'était presque autant et d'un blouson de toile vert.

Et, une fois de plus, comme à chaque fois qu'il la retrouvait après une séparation plus ou moins longue, il se dit qu'elle valait vraiment le coup d'œil.

Géraldine Hébert était une jeune femme de 26 ans, rousse, les cheveux courts et bouclés. Elle avait le teint laiteux, parsemé de quelques taches de rousseur discrètes sur les pommettes et les ailes du nez ; un nez qu'elle avait petit et légèrement retroussé. Avec cela, une bouche rouge et naturellement rieuse, ainsi que deux admirables yeux verts, qui pétillaient de malice derrière ses petites lunettes rondes à monture dorée très fine.

La première fois qu'il l'avait vue, Boris Corentin s'était fait la réflexion qu'elle ressemblait un peu à l'actrice Véronique Genest, à l'époque déjà lointaine où celle-ci incarnait la *Nana* d'Émile Zola pour la télévision.

Le physique de Géraldine était à la hauteur de son visage : grande, de longues jambes fines, une croupe ronde et ferme, deux petits seins aigus et haut placés, qui se passaient parfaitement d'un quelconque soutien.

En plus de ça, c'était une jeune femme au caractère naturellement enjoué, facile à vivre, dotée d'un solide sens de l'humour et capable d'être drôle elle-même, à ses heures. Le tout joint à une intelligence acérée et une grande conscience professionnelle.

Bref, aux yeux de Boris, incorrigible coureur de jupons, Géraldine Hébert aurait parfaitement pu figurer la femme idéale, telle qu'il la concevait.

À un seul détail près.

Mais un détail qui flanquait tout par terre.

Sa fameuse « féminophilie »...

Boris Corentin s'arracha à ses réflexions et s'avança vers sa jeune coéquipière, sans qu'elle prenne conscience qu'il s'approchait d'elle.

— Si vraiment tu attends quelqu'un d'autre, je saurai me faire discret, tu sais... murmura-t-il, lorsqu'il fut à moins d'un mètre d'elle.

Géraldine tourna la tête vers lui, et un large sourire illumina soudain son visage aux traits anormalement tirés, faisant réapparaître la petite fossette de sa joue droite.

Mais, derrière les petites lunettes cerclées d'or, il n'y avait pas le pétillement du regard qui faisait une partie du charme de Géraldine.

D'instinct, dès ce premier contact, Corentin sentit que la jeune femme était tendue, paumée, désemparée par la disparition inexplicable de Christelle Favart.

— Boris ! Je suis tellement heureuse que tu aies pu venir ! s'exclama-t-elle, en se jetant dans ses bras, avec une fougue inhabituelle.

Boris referma ses bras autour d'elle et ils restèrent un long moment comme ça, enlacés, immobiles, silencieux. Finalement, ce fut Géraldine qui s'écarta de lui, et Boris put constater qu'elle avait des larmes au bord de ses grands cils.

— Depuis quand est-ce que ça pleure, un petit soldat ? demanda-t-il avec beaucoup de douceur dans la voix.

— Depuis que ça a perdu sa gonzesse, grand chef ! essaya de gouailler Géraldine, avec un sourire un peu pâlot. Mais maintenant que Supercorentin est là, avec sa belle cape rouge, ça va gazer à mort ! On commence par aller se poser à l'hôtel ? Tu dois en avoir ras la touffe, non ?

— Je vois que la solitude ne t'a pas fait adopter un vocabulaire plus en rapport avec ton sexe ! soupira Boris, en prenant un air faussement accablé.

— Eh bien ! moi, je trouve que le mot « touffe » est parfaitement en rapport avec mon sexe, justement ! se rebiffa Géraldine, en l'entraînant vers les arrêts des différentes lignes de *vaporetti*.

— On dirait que j'ai encore perdu une bonne occasion de la fermer, moi ! conclut Boris Corentin, en rigolant franchement. Au fait, tu as réussi à me trouver une chambre libre, dans ton fameux hôtel ?

Il fut un peu surpris de voir sa coéquipière devenir toute rouge et sourire d'un air embarrassé.

— En fait... non, il est complet ras-la-gueule, le *Belle Arti* ! finit-elle par dire, tandis qu'ils grimpaient dans le vaporetto de la ligne 82, « semi-directe ». Mais je me suis dit que, peut-être, si tu n'y voyais pas d'inconvénient particulier, plutôt que de galérer à chercher un autre hôtel...

Elle s'interrompit et rougit de nouveau, avant de poursuivre, sans le regarder :

— Je me suis dit que, les choses étant ce qu'elles sont, tu pourrais peut-être partager mon lit. Genre : à la guerre comme à la guerre, tu vois...

— Je vois très bien, l'assura Boris d'une voix tranquille, alors que le bateau passait sous le pont du Rialto, sur lequel les touristes s'agglutinaient, entre les deux rangées d'échoppes à souvenirs.

Il fut tout de même surpris de ressentir un certain trouble, à l'idée qu'il allait partager le même lit que Géraldine...

— Évidemment, si Christelle réapparaît sans prévenir, il faudra aviser... murmura la jeune femme.

— Si elle réapparaît sans prévenir, je n'aurai plus rien à faire à Venise et je reprendrai le premier avion dans l'autre sens, fit remarquer Corentin, avec un certain bon sens. A propos, je suppose que tu as eu l'idée d'appeler à Paris, au cas où elle serait rentrée au bercail sur un coup de tête ?

Géraldine le regarda d'un air nettement offensé, et remonta ses petites lunettes sur son nez retroussé d'un index impatient :

— Tu me prends pour qui, grand chef ? Naturellement que j'ai fait ça !

Elle eut un petit rire gêné et lui coula un regard rapide par-dessus ses lunettes :

— Bon, cela dit, je dois t'avouer que je n'y ai pensé que tout à l'heure, quand tu étais déjà dans l'avion !

— Mieux vaut tard que jamais, la consola gentiment Corentin, alors que le vaporetto accostait à l'arrêt *Accademia*, où ils descendirent.

Dix minutes plus tard, Boris découvrait la chambre de taille modeste, mais bien arrangée, que Géraldine occupait depuis maintenant trois jours au *Belle Arti*. Il était presque sept heures du soir.

— C'est sympa et original, la vue sur la ruelle aux poubelles ! nota-t-il, un brin sarcastique.

— La prochaine fois, si je sais que c'est toi qui règles la note, je réserverai la suite de Woody Allen au Gritti ! répondit Géraldine du tac au tac.

La jeune femme redevint sérieuse et, brusquement, pour la deuxième fois depuis qu'ils étaient ensemble, elle se précipita dans les bras de Corentin et l'étreignit avec force.

— On va la retrouver, hein, grand chef ? murmura-t-elle d'une voix de petite fille, le visage enfoui dans son épaule.

— Je te le promets... répondit solennellement Boris, en caressant doucement ses cheveux courts et bouclés. Je suis là pour ça, d'ailleurs. Donc, comme j'ai horreur de perdre mon temps et de me déplacer pour rien...

Géraldine s'écarta de lui, à nouveau souriante : la crise était passée.

— Si tu veux, je te laisse prendre une douche et on se retrouve dans les fauteuils, en bas ? proposa-t-elle. J'aurais comme l'envie d'une petite mousse, moi...

— Essaie de ne pas être complètement paf quand je te rejoindrai ! plaisanta Boris, en sortant ses quelques affaires de son sac de voyage en cuir fauve.

— Tu sais bien que le « paf », ça n'est pas du tout mon style ! répondit Géraldine sur le même ton, avant de quitter la chambre, avec un petit rire espiègle.

Lorsque Boris Corentin descendit, rasé et habillé de frais, Géraldine Hébert était effectivement installée dans le *lounge*, ouvert sur le jardin et la fontaine glougloutante, et devant une « mousse » assez sérieusement entamée.

— Je t'en commande une au bar ? proposa-t-elle, en se levant du profond canapé d'osier noir.

— Merci, pas soif, répondit Boris en prenant place en face d'elle. Par contre, je vais m'en griller une petite.

— Profites-en maintenant, parce qu'en Italie, désormais, c'est non-fumeur partout, y compris dans les restos et les bars ! lui indiqua Géraldine. D'ailleurs, tu vas même m'en donner une, tiens !

— Et les Italiens respectent l'interdiction ? demanda Boris, d'un air de doute.

— Bizarrement, oui, assura Géraldine. Moi aussi, ça m'a un peu surprise...

— Bon, fit Corentin, après avoir allumé leurs deux cigarettes, et si tu me refaisais un petit film des événements depuis votre départ de Paris, à Christelle et à toi ? Et en ne négligeant aucun détail, hein ! Tu sais comment c'est...

— Je sais, le coupa Géraldine, la mine redevenue sérieuse : le truc qu'on pensait insignifiant, voir totalement con, c'est celui-là qui débloque tout...

— Eh bien ! allons-y, je t'écoute...

Tout en sirotant sa bière à petites gorgées, Géraldine entreprit de faire à Boris Corentin un récit aussi circonstancié que possible de tout ce qui s'était déroulé, entre Christelle et elle, depuis leur départ de Paris, jusqu'à la disparition de sa compagne.

— Et tu lui as fait la gueule juste parce qu'elle avait vaguement « flirtouillé » avec ce Luigi ? s'étonna Boris, qui ne s'imaginait pas sa coéquipière aussi facilement jalouse.

— Ben oui, qu'est-ce que tu veux... On est con, des fois, hein ? En fait, j'avais commencé à être un peu en rogne après elle, quand elle est rentrée à la maison avec ce tatouage idiot et qu'elle m'a...

— Un tatouage ? l'interrompit Corentin, en sortant son paquet de cigarettes de sa poche. Qu'est-ce que c'est que cette histoire, encore ?

— Rien, une connerie... tenta d'éluder Géraldine, en haussant les épaules.

— Raconte quand même...

— Un soir, c'était deux ou trois jours avant notre départ, Christelle est rentrée toute fière, parce qu'elle était allée du côté de Barbès, ou de Pigalle, je ne sais plus, se faire faire un tatouage sur le sein gauche, alors qu'elle sait très bien que je n'aime pas ça, parce que je trouve toujours ça un poil vulgos ! Bref, comme elle ne savait même pas quel motif choisir, le tatoueur, un certain Jamel, si je me souviens bien, lui a suggéré un lion stylisé, puisqu'elle s'apprêtait à partir pour Venise. Et elle l'a fait, cette idiote ! Enfin, bon, comme tu vois, ça n'a guère d'importance. Quoique, quand j'y repense...

— Eh bien ! Vas-y, dis : à quoi tu repenses ? la pressa Boris Corentin.

À ce moment, un couple de fringants septuagénaires vint s'installer dans le canapé voisin du leur. Comme ils parlaient français, Boris et Géraldine comprirent qu'ils étaient à Venise à l'occasion de leurs cinquante ans de mariage, qu'ils étaient accompagnés par leur fils et sa femme, et qu'ils répondaient aux prénoms de Dany et Christiane.

— Mais qu'est-ce qu'ils font, Didier et Catherine ? demanda le Dany en question, en consultant sa montre pour la troisième fois en moins d'une minute et demie. On va finir par être en retard au restaurant, si ça continue ! C'est que je commence à avoir la dalle, moi...

— N'exagère pas ! le rembarra sa femme. Avec ce que tu as mangé à midi... Et puis, d'après Didier, le restaurant est juste à côté, alors...

Avec un petit sourire, Boris Corentin reporta son attention sur sa jeune coéquipière :

— Alors ? À quoi tu repensais ?

— Un truc qui s'est passé, durant la fameuse fête, répondit Géraldine. À un moment, je suis allée faire le tour du palais, histoire de me calmer un peu. Et, quand je suis revenue dans la grande salle de bal, j'ai trouvé Christelle en pleine discussion avec une femme blonde, une Française visiblement, très

élégante, une petite quarantaine, qui était en train de s'intéresser de très près au fameux tatouage, justement. Inutile de te dire que ça n'a pas arrangé mon humeur : non seulement Christelle faisait les yeux doux à un mec, mais à présent elle se laissait draguer par une bonne femme !

— Tu es sûre que c'était de la drague ? demanda Boris Corentin.

— Certaine, grand chef ! Crois-en ma vieille expérience : quand une femme regarde une nana canon comme Christelle de cette façon-là, le doute n'est pas permis !

— Mais peut-être aussi qu'elle s'intéressait *seulement* à son tatouage... fit observer Boris Corentin, l'air brusquement ailleurs.

Sans qu'il soit capable de déterminer pourquoi exactement, cette histoire de tatouage l'intéressait. Elle « résonnait » dans son esprit, comme il disait parfois.

Pour lui-même, il se promit d'appeler Aimé Brichot, resté à Paris, et de lui demander d'aller faire un tour du côté de Pigalle pour tâcher de rencontrer ce Jamel, le tatoueur de Christelle. On ne savait jamais...

— Et si on allait s'avalier un plat de pâtes ? suggéra soudain Géraldine. Il commence à faire faim, non ?

Au moment où elle disait ça, le couple à côté d'eux, Dany et Christiane, fut rejoint par un autre couple, dont Corentin déduisit qu'il devait s'agir de Didier et Catherine, le fils et la belle-fille. Le dénommé Dany sauta littéralement sur ses pieds en les voyant :

— Ah ! tout de même ! Bon, on va manger ?

Boris Corentin et Géraldine Hébert les laissèrent prendre un peu d'avance, avant de quitter l'hôtel à leur tour.

Sur le seuil de la chambre, devant la porte fermée, Géraldine eut comme une dernière hésitation avant de l'ouvrir. D'un coup d'œil oblique, elle quêtait l'encouragement de Boris, qui lui sourit gentiment.

La jeune femme se décida à ouvrir et elle s'engouffra dans la pièce d'un pas rapide.

— Tu veux passer à la salle de bains le premier ? proposa-t-elle, en déplaçant ses affaires d'un endroit à un autre, sans raison apparente, sans aucune logique perceptible, juste pour dire qu'elle s'occupait à quelque chose.

— Je te rappelle que j'ai pris une douche, il y a à peine deux heures, répondit doucement Corentin, qui percevait très nettement l'embarras de sa jeune coéquipière. Vas-y, moi je vais me coucher directement : je tombe de sommeil...

Ça n'était qu'à moitié vrai, mais il sentait qu'il devait dissiper l'espèce de gêne qui venait brusquement de s'installer entre eux. De fait, Géraldine ne se

le fit pas dire deux fois et disparut dans la salle de bains.

Dès qu'il fut seul, Corentin se déshabilla rapidement et se glissa entre les draps, vêtu d'un slip et d'un tee-shirt. Avec un petit sourire amusé, il se fit la réflexion que ça ne lui était pas arrivé souvent – peut-être même jamais – de partager le lit d'une jolie femme *dans cette tenue...*

Le dîner s'était déroulé sans incident, dans un restaurant de quartier, pas trop touristique, situé dans une petite impasse, juste derrière le *Belle Arti*. Et surtout pas trop cher, ce qui était plutôt rare, à Venise...

Petit à petit, en parlant de choses et d'autres, et le *vino della casa* aidant, Boris avait réussi à détendre Géraldine, à lui faire oublier un peu l'angoisse qui lui tordait le ventre et lui occupait l'esprit sans relâche depuis quarante-huit heures.

À un moment, profitant qu'elle s'était absentée pour se rendre aux toilettes, il avait passé un rapide coup de fil à Aimé Brichot, pour lui demander de trouver Jamel, le tatoueur, et de creuser un peu de ce côté-là, à tout hasard. Son coéquipier lui avait promis de s'en occuper dès le lendemain matin.

Corentin entendit la porte de la salle bains s'ouvrir et, couché sur le côté, il ferma à demi les yeux, afin de faire croire à Géraldine qu'il dormait déjà. Histoire qu'elle se sente plus à l'aise...

Entre ses cils, il la vit s'approcher du lit, aussi silencieusement que possible. Comme lui, elle avait revêtu un tee-shirt, mais très ample et long jusqu'à mi-cuisses, sans doute dans l'espoir de masquer le plus possible ses formes féminines et ne pas « induire en tentation » son compagnon de lit.

Boris se dit qu'elle devait aussi avoir gardé sa petite culotte et, par un pur réflexe masculin, il se demanda de quelle couleur elle pouvait bien être. Il se dépêcha de chasser de son esprit cette pensée « impie » – en tout cas dangereuse, vu les circonstances...

Géraldine se glissa doucement entre les draps et se tint rigoureusement immobile, sur le dos, s'efforçant de prendre une respiration calme et régulière. Sans y parvenir tout à fait, pourtant...

Au bout d'un moment, qui parut très long à Corentin, la jeune femme se redressa brusquement sur un coude et se tourna vers lui résolument :

— Boris, ça ne rime à rien ! déclara-t-elle, à haute voix, d'un ton impatient : chacun de nous sait très bien que l'autre ne dort pas non plus !

— C'est juste, admit Corentin, en souriant dans l'ombre de la chambre. Moi, tu sais, je faisais ça pour que tu te sentes plus à l'aise, c'est tout...

— Je le sais, murmura Géraldine, d'un ton nettement radouci, presque caressant. Et je trouve ça très *cool* de ta part. Mais je me sens parfaitement à l'aise, tu sais... peut-être un petit peu trop, même...

De nouveau, le silence s'installa entre eux, simplement rythmé par leurs

deux respirations synchrones. Et, de nouveau, ce fut Géraldine qui le rompit, d'une voix nettement plus assourdie :

— Boris ? Tu sais ce qui me ferait vraiment du bien ? Ce serait que tu me prennes dans tes bras jusqu'à ce que je m'endorme : ça fait deux nuits que je ferme à peine l'œil. Seulement, j'ai peur que...

Corentin acheva à sa place sa phrase en suspens :

— Seulement tu as peur que la bête se réveille en moi et que je te saute dessus comme un satyre de bas étage !

— Je ne l'aurais pas dit comme ça, murmura Géraldine, sur un ton où perçait une pointe d'amusement. Mais, bon... c'est pas pour me vanter, mais je connais l'effet qu'il m'arrive de produire sur certains mâles particulièrement...

— Inflammables ? suggéra Corentin.

— Disons plutôt : « sensibles », rectifia Géraldine. Ou « émotifs » si tu préfères. Donc, si tu penses que ça risque d'être pénible pour toi, on laisse tomber...

— Allez, amène-toi, au lieu de dire des âneries, espèce de crétine ! se contenta de dire Boris, en basculant sur le dos et en ouvrant les bras.

Aussitôt, comme si elle n'attendait que ce « feu vert », Géraldine vint se blottir contre son torse et posa sa tête au creux de son épaule.

Corentin sentit les cuisses fermes de sa jeune coéquipière s'appuyer contre les siennes, et sa poitrine tiède et élastique s'écraser contre son flanc.

Mentalement, il adressa des consignes très strictes à sa virilité, assorties de menaces, à propos d'une éventuelle érection intempestive...

— Surtout, si tu ankyloses, n'hésite pas à me jeter, grand chef... murmura Géraldine, d'une petite voix, déjà pleine de sommeil.

— Je te promets qu'en cas de crampe inopinée, je te colle en bas du lit ! répondit plaisamment Boris.

— Je me demande si le mot « crampe » n'est pas un peu malvenu, en l'occurrence ! fit observer Géraldine, avec un petit rire espiègle.

Puis, elle ajouta, d'une voix changée, une voix de petite fille un peu timide :

— Tu vas penser que j'abuse de la situation, mais... ça t'ennuierait de me prendre dans tes bras et de me serrer très fort ? Comme si tu étais mon père et que je venais de faire un méchant cauchemar...

Compréhensif, Corentin referma ses bras autour du corps souple lové contre le sien et le serra contre sa poitrine. En se disant que le rôle de père n'était pas celui qu'il avait envisagé de jouer auprès de sa jeune coéquipière.

Avant de fermer les yeux, il adressa une petite prière au ciel, pour que sa « fille » ne s'aperçoive pas de la réaction physico-chimique qui, malgré ses

ordres formels, était en train de se produire au bas de son ventre...

CHAPITRE VIII



— Et on le placerait où, ce petit serpent ? demanda Jamel, en observant la fille brune qui se tenait debout juste devant lui, assis sur son tabouret de travail.

— Je vais vous montrer... répondit sa cliente potentielle, avec un petit sourire sur ses lèvres pulpeuses et d'un rouge très brillant.

Elle lui avait dit s'appeler Nadia et avait précisé qu'elle avait 19 ans. Avec cette espèce de « radar à meufs », comme il disait, qui ne le trompait que rarement, le jeune tatoueur de 25 ans, d'origine kabyle, mais né comme tout le monde dans le 18^e arrondissement de Paris, tout près du métro Château-Rouge, avait tout de suite pigé que Nadia ne lui signalait son âge que pour qu'il comprenne qu'elle était majeure.

Et donc, libre de faire ce qu'elle voulait de son corps, avec qui elle voulait, sans craindre les foudres de la justice des hommes...

Du coup, déjà émoustillé, Jamel Abderhamane avait détaillé sa jeune cliente d'un œil moins professionnel, mais nettement plus intéressé.

Nadia avait des cheveux longs, très épais et très noirs, qui tranchaient avec une peau blanche, presque diaphane, de grands yeux sombres en amande, et une bouche « de pipeuse », du moins d'après les critères personnels de Jamel.

Côté anatomie, elle était de taille moyenne, peut-être un tout petit peu trop pulpeuse d'après les critères habituellement en vigueur de nos jours, mais pas pour le tatoueur, qui avait toujours pensé que, en matière de chair féminine, « abondance de biens ne nuit pas ».

Et puis, il adorait les culs ronds et bien cambrés, rebondis, et les gros

nichons confortables. Deux choses dont Nadia était abondamment pourvue.

Pour l'heure, pressentant la « bonne occase », Jamel avait donné un tour de clé à la porte d'entrée de sa boutique, ouvrant sur la petite rue de Sofia, coincée entre les boulevards Barbès et de Rochechouart.

Puis, sous prétexte de lui montrer dans quelles conditions il opérait, il avait entraîné Nadia dans la seconde pièce, invisible depuis la rue, où, effectivement, il pratiquait les tatouages et les piercings que ses clients venaient lui demander.

— Alors ? Il va aller se nicher où, ce petit serpent tatoué ? redemanda-t-il, avec un petit sourire.

Sans répondre, une lueur trouble dans ses grands yeux noirs, Nadia commença à dégrafer la minijupe en lamé rouge, qui moulait outrageusement sa croupe proéminente, et la laissa tomber à ses pieds.

Dessous, elle portait une petite culotte de dentelle noire, qui soulignait le renflement prononcé du pubis.

— C'est un peu spécial, en fait... murmura Nadia, d'une voix plus sourde, en glissant ses pouces entre sa peau ambrée et l'élastique du slip.

Elle le fit descendre lentement, très lentement, sans quitter Jamel des yeux. Lequel Jamel commençait à se sentir des réactions intéressantes et incontrôlables, à l'intérieur de son jean « baggy », trop large et porté très bas.

Lorsqu'il vit apparaître les premières frondaisons bouclées de l'intimité de sa cliente, il retint son souffle, tout en essayant de conserver un air dégagé.

Enfin, d'un coup sec, comme pour en finir, Nadia fit glisser sa culotte jusqu'à ses chevilles et s'en débarrassa d'un petit coup de pied négligent.

Jamel eut le souffle coupé de ce qu'il découvrait. Entre les cuisses grasses de Nadia, au bas de son ventre légèrement bombé, s'épanouissait la toison féminine la plus fournie qu'il ait encore jamais contemplée. C'était dru, noir, bouclé, profond, dense, obscur... mais certainement pas impénétrable !

Lui qui, depuis des années déjà, déplorait cette mode idiote consistant, pour les femmes, à se tailler ou à s'épiler le pubis, voire à se le raser entièrement, il était servi et au-delà de toute espérance.

C'était la grande forêt amazonienne à la portée de toutes les bourses...

Instinctivement, sa main se tendit vers ce buisson touffu, et il ne retint son geste que d'extrême justesse. Sans que Nadia, du reste, ait esquissé le moindre mouvement de recul. Au contraire, elle continuait de le regarder droit dans les yeux.

Avec, à présent, une sorte de lueur de fierté et de victoire, dans ses grands yeux aussi sombres que son pubis.

— Il y a des mecs que les poils dégoûtent, j'espère que ce n'est pas ton cas ? demanda-t-elle, d'un ton faussement inquiet, en passant tout naturellement au tutoiement.

À voir les yeux exorbités et fixes avec lesquels le tatoueur contemplait l'efflorescence sauvage de son intimité, il était évident qu'il était loin d'être dégouté...

— Et ce... et ce serpent ? parvint à articuler Jamel, qui avait l'impression que sa formidable érection allait déchirer la toile de son « baggy ».

Assis les jambes écartées, il ne faisait d'ailleurs rien pour dissimuler l'énorme bosse, certain que sa cliente l'avait déjà remarquée.

— Je voudrais que tu le dessines ici, répondit Nadia, de sa voix lourdement sensuelle, en désignant l'espace compris entre son nombril et l'orée de sa toison. Je voudrais qu'on ait l'impression qu'il est sorti de mon nombril pour aller se réfugier dans ma petite forêt, tu comprends ? Ça serait vachement *cool*, tu ne trouves pas ?

Tout en parlant, elle avait écarté légèrement les cuisses et projeté son ventre en avant, afin que le tatoueur voie mieux, sans doute...

— Tu crois que c'est possible ? insista-t-elle. Techniquement, je veux dire...

— Faut étudier ça de plus près, coassa Jamel, en déglutissant avec un peu de difficulté. Approche, voir...

Nadia ne se le fit pas dire deux fois. Elle s'avança carrément entre les jambes écartées du tatoueur, jusqu'à ce que l'un de ses genoux entre en contact, comme par mégarde, avec la protubérance qui déformait son pantalon trop large d'au moins deux tailles.

Jamel avança une main tremblante, en direction de ce ventre qui s'offrait à lui, et, sous prétexte d'étudier « en pro » le grain de la peau de sa cliente, se mit à la caresser du bout des doigts, effleurant à peine le satin de son ventre.

Aussitôt, Nadia se mit à respirer plus fort, puis à soupirer, et enfin à geindre : toute la gamme...

À chaque fois qu'elle montait d'un cran, Jamel s'enhardissait et laissait ses doigts longs et nerveux descendre un peu plus bas, allant jusqu'à se perdre dans l'épaisse forêt noire qui proliférait à la jonction des cuisses.

Finalement, n'y tenant plus, Nadia posa sa main sur la tête de Jamel et l'attira à elle.

Aussitôt, le garçon saisit ses hanches larges à pleines mains et, avec un grognement d'impatience, plongea sa bouche au cœur même du buisson tentateur.

— Oh ! oui, ta langue... gémit Nadia, en se cambrant au maximum. Mets-la moi dans la fente !

C'est précisément ce qu'était déjà en train de faire Jamel, se saoulant des parfums capiteux qui s'exhalaient de cette fleur nacrée, vivante.

Lorsque les lèvres du garçon s'emparèrent du gros bourgeon dur et luisant qui dardait entre les pétales soyeux de cette corolle de chair frémissante,

Nadia poussa un long cri et jouit presque immédiatement. À la grande surprise de Jamel, qui s'écarta à regret de cette forêt enchantée, la bouche barbouillée du plaisir qu'il venait de provoquer.

— À moi, maintenant... souffla Nadia, dont les grands yeux de gamine perverse crépitaient littéralement d'une espèce de sensualité débordante, sauvage.

Elle se laissa tomber à genoux entre les jambes écartées du tatoueur et entreprit de dégrafer son jean, avec une précision de gestes qui trahissait une certaine habitude de l'opération.

Elle poussa un petit cri de surprise ravie en extrayant une virilité longue, épaisse et noueuse, d'une raideur et d'un volume au-delà de tout éloge.

— Merde ! qu'est-ce qu'elle est grosse ! s'exclama-t-elle. Une queue comme ça, on doit la sentir passer, dis donc !

Ça manquait un peu de poésie et de mystère, mais ça avait l'avantage d'être parfaitement explicite...

Jamel poussa un long soupir de bien-être, lorsque les lèvres charnues et trop maquillées coulissèrent lentement autour de sa verge palpitante. Et qu'une langue chaude et agile vint s'enrouler autour de son extrémité hypersensible, tel un vivant fourreau.

Sans prétendre battre le record établi un instant auparavant par Nadia, Jamel sentit qu'il ne résisterait pas longtemps à un traitement pareil.

Il eut un instant la tentation de la repousser, de la basculer sur le tapis élimé du sol et de s'engouffrer dans son ventre d'une seule poussée, au cœur de cette forêt « vierge » qui continuait de le fasciner.

Mais, finalement, il ne bougea pas et la laissa continuer ce qu'elle était en train de faire. En se disant qu'ils seraient amenés à se revoir pour le tatouage proprement dit, et qu'il pourrait toujours la baiser à ce moment-là...

Nadia avait glissé une main entre ses cuisses et palpitait avec de plus en plus de fièvre les boules volumineuses qui y étaient nichées. Tandis que son autre main était à présent enfouie au centre du mystère moussu de son propre sexe.

Lorsqu'elle sentit, à des palpitations plus intenses et plus rapides, que son partenaire était sur le point de prendre son plaisir, elle accéléra encore le va-et-vient de sa bouche, tout en augmentant la pression de ses lèvres autour de la hampe noueuse et de plus en plus grosse.

Jamel explosa d'un plaisir abondant, se répandant à longs jets saccadés dans cette bouche accueillante, qui le but avidement jusqu'à la dernière goutte.

Dès qu'elle le sentit perdre un peu de sa consistance, Nadia délaissa le sexe qu'elle venait de faire jouir et se redressa, remit rapidement sa culotte et sa jupe, et regarda Jamel avec un petit sourire en coin :

— Comme j'ai été gentille, j'espère que tu me feras une bonne réduction... pour mon serpent ?

« Toutes des putes, finalement... Ne pensent qu'à profiter de nous, ces salopes ! », songea Jamel, un peu amer, en la raccompagnant jusqu'à la porte de sa boutique, après avoir noté le rendez-vous pour le mardi suivant.

Au moment où Nadia allait le quitter, Jamel s'aperçut qu'elle avait une petite gouttelette de sperme juste à la commissure des lèvres. Il faillit lui signaler la chose, mais trouva finalement plus amusant de la laisser se balader dans la rue comme ça. Et c'est avec un petit sourire qu'il la regarda s'éloigner vers le boulevard Barbès, en dandinant des hanches.

Il vit Nadia croiser un petit homme sec, à lunettes et moustache, qui la dévisagea d'un air étonné. « Est-ce qu'il a repéré mon « petit souvenir » sur ses lèvres ? », se demanda Jamel, pas mécontent de sa blague, en rentrant à l'intérieur de son échoppe.

Par la petite vitrine, il fut très surpris de voir le moustachu maigrichon, au lieu de continuer son chemin, pousser la porte de sa boutique et entrer, d'un pas résolu.

« N'a pourtant pas un *look* à se faire percer ou tatouer, celui-là... », songea-t-il, en adressant pourtant au visiteur son plus beau sourire commercial. Après tout, on ne savait jamais à qui on avait affaire...

Un axiome dont il vérifia la pertinence, lorsque le petit homme, à l'apparence plutôt insignifiante, lui brandit sous le nez une plaque de flic.

— Capitaine Aimé Brichot, déclara ce dernier, sur un ton parfaitement aimable. Vous êtes bien monsieur Jamel Abderhamane ? J'aimerais avoir un petit entretien avec vous, si vous le permettez...

— J'ai rien fait ! déclara assez stupidement Jamel, qui s'en voulut immédiatement de cette réaction.

— Moi non plus ! répliqua Aimé Brichot du tac au tac, avec un bon sourire. Mais il ne faudrait pas que cette double innocence nous empêche de parler ! En fait, j'ai juste besoin d'un petit renseignement...

Il sortit de la poche intérieure de sa veste la photo de Christelle Favart, que Boris Corentin lui avait fait parvenir par Internet en tout début de matinée, et dont il avait ensuite fait un tirage papier :

— Monsieur Abderhamane, est-ce que vous avez fait un tatouage à cette jeune personne, il y a environ cinq ou six jours ?

— Pourquoi vous me demandez ça ? Il y a eu un problème ? s'inquiéta Jamel.

— Écoutez, soupira Brichot, si vous répondez à chaque question par une autre question, on ne s'en sortira pas... Alors ? Ce tatouage ?

— Oui, effectivement, je lui en ai fait un, consentit à répondre Jamel d'assez mauvaise grâce. Une sorte de lion stylisé.

— Vous en êtes certain ? insista Brichot, en rempochant sa photographie.

— Ah ! ça oui ! s'exclama le tatoueur, en se décoiçant un peu. D'autant plus que c'est moi qui lui ai suggéré le motif, alors... La pauvre, elle voulait un tatouage, mais elle ne savait absolument pas quoi ! Ça m'a surpris, parce que, en général, quand ils poussent la porte de ma boutique, les clients savent précisément de quoi ils ont envie. Tenez, je vous donne un exemple : la fille brune qui était ici juste avant vous, et que vous avez croisée en arrivant, eh bien...

— Celle qui avait une goutte de sperme au coin des lèvres ? demanda Brichot d'un ton innocent.

Jamel se sentit devenir tout rouge sous son hâle naturel et se dépêcha de détourner la conversation :

— Mais pourquoi vous vous intéressez tellement à ce tatouage, si c'est pas indiscret ?

— *C'est* indiscret, monsieur Abderhamane !

— Non, je vous demande ça, parce que c'est justement une création de ma part, se rengorgea Jamel. Un modèle unique, j'ose le dire !

— Comment ça : une création ? s'enquit Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes de myope sur son nez légèrement busqué. Vous voulez dire que vous avez travaillé sans modèle ? À l'inspiration ?

— Non, c'est pas ce que je veux dire ! fit Jamel, en prenant une pose avantageuse, derrière son petit comptoir, encombré de divers anneaux et autres manilles de piercing. Je veux dire que j'ai travaillé d'après un modèle *qu'aucun autre* tatoueur ne peut avoir dans ses catalogues !

— Expliquez-moi ça, un peu...

— C'est simple, répondit Jamel, tellement content qu'on s'intéresse à son boulot qu'il arrivait à en oublier qu'il parlait à un « keuf ». Il se trouve que j'ai eu une meuf, je veux dire : une petite amie...

— J'avais compris ! Je ne suis pas centenaire, non plus...

— Donc, une petite amie qui avait une tache de naissance dans le dos, juste au-dessus des fesses et que...

— Attendez, attendez un peu ! l'interrompt Aimé Brichot, soudain très excité par ce qu'il venait d'entendre. Vous avez dit : une tache de naissance située dans le bas du dos, juste au-dessus des fesses, c'est bien ça ? Une tache légèrement décalée, à gauche de la colonne vertébrale ?

Jamel le contempla d'un air ahuri :

— Euh... oui, c'est ça... Mais comment vous le savez ? Bref, toujours est-il que cette tache ressemblait exactement à un lion stylisé, un peu comme ceux qu'il y avait sur les blasons des types du Moyen Âge, voyez le truc ? Moi, j'ai trouvé ça amusant et j'ai demandé à ma copine si je pouvais copier sa fameuse tache pour en faire un modèle original de *tatoo* Elle a dit oui, et

voilà !

Jamel se racla la gorge, toussa, avant de poursuivre :

— Quand l'autre fille, là, celle de votre photo, m'a dit qu'elle se tirait à Venise pour un petit voyage d'amoureux, je lui ai proposé mon fameux *tatoo* original. Un lion pour Venise : ça s'imposait, non ?

— Votre copine en question, c'était une blonde très belle et elle s'appelait Marie-Claude, c'est ça ? demanda Aimé Brichot, le cœur palpitant d'excitation.

Du coup, Jamel prit un air totalement stupéfait et regarda Brichot comme s'il était un grand sorcier sorti tout droit d'Harry Potter.

— Mais oui, c'est ça ! Marie-Claude Bouchard, elle s'appelait, comment vous pouvez savoir ça ? Je me demande bien ce qu'elle est devenue, d'ailleurs... Elle a disparu un beau jour sans un mot d'explication ! Enfin, avec les meufs, hein, allez donc savoir...

Aimé Brichot n'avait aucune envie d'expliquer au tatoueur que Marie-Claude Bouchard avait été assassinée d'une manière horrible.

Et encore moins que, ensuite, son assassin avait jugé utile de la brûler au bas du dos.

Pour effacer la fameuse tache de naissance dont Jamel Abderhamane venait de lui révéler l'existence.

Tout comme il avait dû, aussi, brûler les mêmes taches de naissance sur l'épaule droite de Corinne Alibert et à l'aîne de Sylvie Guignac.

Depuis le temps que Boris Corentin et lui cherchaient quel dénominateur commun pouvait avoir ces trois mortes, le hasard venait de lui apporter la réponse.

Il s'agissait d'une marque de naissance, que le tueur voulait absolument faire disparaître.

Et Aimé Brichot était prêt à parier que, dans les trois cas, cette tache devait être la même.

À savoir une silhouette de lion plus ou moins stylisé, façon blason médiéval.

CHAPITRE IX



Le sexe dur et bran allait et venait de plus en plus vite entre les cuisses écartées de la fille, qui, à quatre pattes sur le grand lit, croupe relevée au maximum, haletait comme une vieille locomotive essoufflée.

Les coups de reins puissants de son partenaire faisaient ballotter ses seins un peu mous. Et, à chaque fois que le gros homme blond et rougeaud s'enfonçait en elle, avec un bruit mouillé, son ventre venait claquer contre les larges fesses de la fille, aussi blonde que lui.

Assis sur un fauteuil juste au bord du lit, Luigi Boschetto avait beaucoup de mal à s'intéresser au tableau que les deux touristes américains lui offraient. Pourtant, d'habitude, à chaque fois que l'occasion se présentait, le jeune Vénitien adorait ce genre de petit « impromptu » érotique. Mais, là, le cœur n'y était vraiment pas.

Luigi avait la tête ailleurs...

Pour faire preuve de sa bonne volonté, puisque ça semblait exciter la dame, qui le dévorait du regard tout en se faisant saillir, il continuait de caresser négligemment son membre viril, qui bandait pour ainsi dire par habitude. Par conformisme, presque.

Il avait rencontré Sally et Preston à la terrasse de *Il Caffè*, le plus animé des bistrotts du campo Santa Margherita, la grande place la plus authentiquement populaire et estudiantine du *sestiere* Dorsoduro. Lui avait une bonne quarantaine d'années, trop bien nourri, les traits un peu mous ; elle ne devait pas dépasser trente-cinq ans et était plutôt attirante, avec ses rondeurs bien placées. Mais Luigi, au premier coup d'œil qu'il lui avait jeté en passant, s'était dit qu'il fallait la « consommer » tout de suite : encore cinq ou six ans et elle deviendrait probablement énorme...

Au deuxième passage de Luigi, sous couvert de lui demander un renseignement quelconque, le couple l'avait invité à prendre un verre à leur table. Histoire sans doute de fraterniser avec un Vénitien authentique.

Ça, pour ce qui était de fraterniser, ils s'y entendaient plutôt, les compatriotes de George Deubeliou !

On parlait beaucoup de la vague de puritanisme qui submergeait les États-Unis depuis quelques années, mais, apparemment, ça ne valait pas pour les ressortissants en goguette dans la vieille Europe : au bout de dix minutes à peine de conversation, Sally avait glissé sa main entre les cuisses de Luigi, sous la table, et lui pétrissait le sexe avec une fougue prometteuse. Sous le regard visiblement complice de son Preston de mari.

Au bout d'une demi-heure, sans l'ombre d'une gêne, comme on propose une nouvelle tournée d'apéros, Sally avait demandé à Luigi s'il voulait bien venir passer un moment dans leur chambre d'hôtel, situé juste derrière la *Scuola grande di San Rocco*, dans le *sestiere* voisin de San Polo.

— Tu regarderas Preston me baiser, mais toi tu n'auras pas le droit de me la mettre, lui avait-elle expliqué avec une grande simplicité de ton et de vocabulaire. Juste de te branler... Mais je te sucerais, si tu aimes ça : il paraît que je le fais très bien. N'est-ce pas, Preston ? *I'm the queen of blow job, really !*

Le mari avait confirmé gentiment.

Et c'est comme ça que Luigi se retrouvait à entretenir la raideur de son sexe, en matant les deux Américains étroitement emboîtés l'un dans l'autre. Apparemment, vu l'accélération du rythme et les halètements de plus en plus sonores de Sally, on devait être proche de la conclusion.

Le corps secoué par les coups de boutoir qu'elle encaissait sans faiblir, la jeune femme tendit la main vers Luigi :

— *Your prick ! Gimme your prick ! I wanna suck it, now !* rugit-elle, d'un ton aussi suppliant que si sa vie tout entière en dépendait.

Bon garçon, toujours prêt à rendre service, Luigi quitta son fauteuil et, le sexe toujours en main, s'agenouilla à la tête du lit, juste devant le visage congestionné de l'Américaine.

Qui, aussitôt, avec une avidité de poupon affamé, engloutit sa verge entre ses lèvres fines mais très douces.

Instantanément, le jeune Vénitien sut que Sally ne s'était pas vantée, en s'autoproclamant « reine de la pipe ». Elle méritait amplement ce sacre.

Elle fit tant et si bien, déploya tant de science « linguale », qu'elle réussit à ce que les deux hommes qui se servaient de son corps parviennent au plaisir en même temps. Et tandis que Preston se déversait dans l'intimité de sa moitié, à l'autre extrémité Luigi lui montrait la bouche par longues saccades laiteuses.

Mais, malgré le plaisir qui secouait son corps, le Vénitien gardait la tête ailleurs, l'esprit tout entier occupé par une autre femme que celle qui achevait de le boire avec une gourmandise de bon aloi.

Il continuait de penser à Christelle Favart.

Une demi-heure plus tard, Luigi Boschetto rangeait son bateau à moteur, le long du ponton permettant d'accéder à la « petite entrée » de la maison, comme on l'appelait par opposition à l'entrée principale, ouvrant directement sur le Grand Canal.

La maison, bien sûr, c'était celle de Constance Cormecourt, mais Luigi considérait que c'était aussi un peu la sienne. Dans la mesure où, quand « Madame » était à Paris ou ailleurs, parfois durant plusieurs mois d'affilée, c'est lui qui était chargé du gardiennage et de l'entretien de la maison.

Un boulot auquel Luigi s'accrochait bec et ongles, du fait que, très généreusement, il le reconnaissait, sa patronne le payait bien, et sur douze mois, alors que quand elle était à Venise, il n'avait guère plus d'une ou deux heures de travail par jour, et encore.

À part ça, il considérait que la Française était du genre « folle hystérique » et qu'il n'y avait rien à en tirer ni en attendre, à part du fric.

Au tout début, quinze jours à peine après son embauche, un soir qu'il s'était attardé plus que d'habitude, elle lui avait carrément sauté dessus comme une chienne en chaleur, en le suppliant de la faire jouir.

Mission dans laquelle il avait du reste piteusement échoué, il en ressentait encore la blessure cuisante : malgré tous ses efforts et le déploiement de toute sa science amoureuse, « Madame » était restée aussi impassible et froide qu'une Anglaise dans la vieille tradition.

Ils n'avaient plus jamais renouvelé cette expérience malheureuse, et s'étaient désormais comportés tous les deux comme si rien, jamais, ne s'était passé.

Ce qui arrangeait bien la fierté un peu machiste du jeune Vénitien. Même si, certains jours, lorsqu'elle s'exhibait devant lui sans la moindre pudeur, dans des tenues plus que légères, il se serait bien laissé aller à « remettre le couvert ». Histoire de ne pas laisser la patronne sur une mauvaise impression de ses capacités sexuelles...

Luigi Boschetto amarra son bateau et sauta sur le ponton. Il composa le code permettant de débloquent la porte qui donnait sur le hangar à bateaux. Il s'agissait d'une vaste pièce qui ne pouvait servir à rien d'autre : étant située pratiquement au ras du petit canal qui longeait la maison, elle était systématiquement inondée les jours d'*acqua alta*.

Et, justement, une nouvelle *acqua alta* venait d'être annoncée par les autorités de la ville, pour les jours à venir : demain ou après-demain au plus tard...

Luigi traversa le hangar, composa de nouveau le code qui permettait

d'ouvrir la deuxième porte, celle donnant sur la maison proprement dite.

Il avait beau se demander comment ça se faisait, et s'étonner du phénomène, c'était comme ça : il ne parvenait pas à chasser Christelle de son esprit.

Depuis toujours, le principe de Luigi, c'était plutôt « une de perdue, dix de retrouvées ». Ou encore, plus crûment : « Si tu n'as pas pu baiser celle-ci, oublie-la rapidos en en baisant une autre »...

Mais, là, avec cette maudite Française, ça ne marchait pas. Et plus le temps passait, plus elle l'obsédait. Il fallait qu'il la retrouve et qu'il la saute, sinon, il était fichu d'en tomber malade !

En plus, il en voulait vraiment à « Madame » du rôle peu reluisant qu'elle l'avait contraint à jouer, en se servant de lui comme rabatteur.

Mais ce qui lui semblait le plus bizarre, dans toute cette histoire, c'est que Christelle n'avait pas réapparu à l'hôtel *Belle Arti* – il avait fait sa petite enquête discrète... –, alors que son amie mal aimable, Géraldine, y était toujours.

Et, pour couronner le tout, cette même Géraldine avait eu une conversation prolongée avec les *carabinieri* ! Est-ce que c'était lié au fait que Christelle semblait s'être évaporée dans l'air ? Impossible de le savoir...

Du coup, Luigi avait fini par se persuader que, peut-être, Christelle se trouvait toujours quelque part dans la maison de sa patronne.

Après tout, avec une folle de cette carrure, il fallait toujours s'attendre à tout.

Alors, en quittant l'hôtel de ses deux « amis » américains, Preston et Sally – qui l'avaient chaleureusement invité à venir les voir, si jamais il passait par Pittsburg... –, il avait décidé d'en avoir le cœur net, et était venu directement ici, sachant que Constance Cormecourt avait un rendez-vous chez son médecin, pas loin de l'église Santi Giovanni e Paolo, dans le *sestiere* Castello.

Luigi aurait été incapable de dire pourquoi, mais il avait la sensation – non, mieux : la certitude – que Christelle n'avait jamais quitté la maison de sa patronne.

Il commença par les pièces du rez-de-chaussée, qu'il inspecta assez rapidement : il n'y avait guère que des salons, bibliothèques, antichambres, ainsi que la grande cuisine, et il se doutait bien qu'il ne trouverait pas Christelle là.

Il s'attendait plutôt à la découvrir au premier, où se trouvaient les différentes chambres et les salles de bains. Il fut donc assez déçu de ne visiter que des pièces vides et dont, à l'exception de la chambre personnelle de Constance Cormecourt, il était visible qu'elles n'avaient pas servi depuis un bon bout de temps.

Luigi s'apprêtait à redescendre, lorsque ses yeux se posèrent par hasard,

en passant dans un petit couloir, sur la porte de bois donnant sur l'escalier qui conduisait aux combles.

Il faillit passer outre : qu'est-ce que la jeune Française pourrait bien faire dans ces greniers, où personne, pas même lui, ne mettait jamais les pieds ?

Quand même, par acquit de conscience, il ouvrit la porte et grimpa les dix-sept marches de bois, dont la plupart gémissent horriblement sous son poids.

En haut, il faisait très noir, à cause de l'absence de lucarne donnant sur l'extérieur, et il tâtonna un moment avant de trouver l'interrupteur électrique.

Il vit tout de suite que toutes les portes donnant sur le long vestibule, à moitié pourries pour certaines, étaient ouvertes, ou à la rigueur entrebâillées.

Toutes, sauf une.

C'est donc vers celle-ci que Luigi se dirigea. Il constata que non seulement elle était fermée, mais qu'elle l'était à clé. Et que la clé en question était dans la serrure.

Au même moment, il crut entendre un gémissement étouffé, provenant de l'autre côté de la porte.

Il tourna la clé, deux tours, et abaissa la poignée. La porte s'ouvrit avec un long grincement sinistre de ses gonds à moitié rouillés.

Et, parmi le capharnaüm qui encombrait le grenier, éclairé par l'ampoule nue qui tombait du plafond, Luigi Boschetto découvrit Christelle Favart, couchée en chien de fusil sur une immonde paillasse, les yeux fermés.

Et entièrement nue.

Elle semblait dormir, et le jeune Vénitien se dit qu'elle avait dû gémir à cause d'un rêve qu'elle faisait. D'ailleurs, sa jambe gauche était animée d'une sorte de mouvement spasmodique, qui semblait indiquer que le rêve en question ne devait pas être terminé.

Luigi resta un moment immobile sur le seuil de la pièce, totalement désarmé.

Qu'est-ce que Christelle faisait là ? Pourquoi était-elle nue, dans cette atmosphère rafraîchie par l'humidité qui montait du Grand Canal bordant la maison ?

Et, surtout, pourquoi était-elle enfermée ? Qui donc la retenait prisonnière ?

Luigi se rendit compte, au moment où il se formulait silencieusement cette dernière question, qu'elle ne pouvait posséder qu'une seule réponse.

La coupable était évidemment sa patronne, Constance Cormecourt. Celle que, pour lui-même, il avait surnommée « la folle ».

Pour la bonne et simple raison qu'elle était la seule personne, avec lui, à avoir accès aux greniers.

Durant encore quelques secondes, le jeune Vénitien hésita sur la conduite à tenir. Devait-il ressortir immédiatement de la maison et aller prévenir les *carabinieri* de ce qu'il venait de découvrir ?

Ou bien, fallait-il réveiller d'abord Christelle pour la tirer de là, avant le retour de la folle ?

Évidemment, il y avait le problème de sa nudité... Où donc pouvaient être les vêtements qu'elle portait en arrivant ici, l'autre soir ?

Luigi finit par se dire que la jeune Française avait peut-être la réponse à cette question, et il décida de la réveiller.

Sans savoir qu'il venait bêtement de choisir la mauvaise solution...

Il s'avança vers le lit de fer, où Christelle s'était remise à geindre doucement.

Alors qu'il n'était plus qu'à environ deux mètres de la pailleasse, Luigi entendit la porte du grenier claquer violemment dans son dos.

Puis, avant même qu'il ait eu le temps de se retourner, la clé tourna deux fois dans la serrure.

Un mauvais pressentiment au creux du ventre, il bondit jusqu'à la porte et abaissa plusieurs fois de suite la poignée métallique.

Tout en sachant pertinemment que son geste était totalement inutile.

— Voilà ce qui arrive, quand on se mêle de ce qui ne vous regarde pas ! gronda la voix de Constance Cormecourt, de l'autre côté. Espèce de sale petit fouineur ! Tu voulais retrouver cette petite pute ? Eh bien ! tu es content maintenant ? Tu es avec elle, non ?

Et « la folle » partit d'un grand éclat de rire, qui fit passer un frisson désagréable dans le dos de Luigi.

— Mais ne t'inquiète surtout pas ! rugit de nouveau Constance, d'une voix presque méconnaissable : vous ne resterez pas très longtemps enfermés ici.

De nouveau, elle rit, un rire rauque, comme cassé, avant d'ajouter :

— Le problème, c'est que quand vous ressortirez d'ici, ce sera pour aller nourrir les poissons de la lagune !

CHAPITRE X



— Tiens, je crois que les voilà ! fit Boris Corentin, en se penchant vers Géraldine Hébert, assise en face de lui, dans l'un des profonds fauteuils d'osier noir de la terrasse ouverte du *Belle Arti*.

La jeune femme découvrit, encore dans la rue, devant l'entrée de l'hôtel, un grand type brun, presque aussi baraqué que Corentin, au visage énergique et aux yeux très clairs. C'était l'inspecteur Ruggero Spoletta, que Corentin et Brichot avaient connu quelques années plus tôt, lors d'un congrès des polices européennes qui avait failli se terminer très mal pour Boris... et surtout pour sa virilité.

Toujours en compagnie d'Aimé Brichot, Boris Corentin avait eu la surprise, quelque temps après, de retomber sur le même Ruggero Spoletta, qui venait tout juste d'être muté de Florence à Venise, à la suite de son mariage avec une Vénitienne.

— Je vois que notre ami fait toujours équipe avec la charmante Flavia Malpaga... murmura Boris.

Géraldine découvrit, marchant à la droite de Ruggero Spoletta, une jeune femme d'une petite trentaine d'années, aux longs cheveux blonds, au visage souriant, mangé par deux grands yeux noisette. Elle portait l'uniforme de la plupart des jeunes policiers en civil : jean, tee-shirt, blouson de cuir noir. Comme le blouson en question était ouvert, Géraldine put apercevoir une poitrine volumineuse et des hanches étroites. Ainsi que, plus bas, moulés étroitement par le jean, une croupe toute ronde et d'un dessin parfait.

Elle se dit que Boris n'avait pas exagéré : la dénommée Flavia Malpaga était réellement charmante. Et même un peu plus que ça...

Les deux policiers français se levèrent pour accueillir leurs homologues italiens, tout sourire.

— *Amici mie* ! s'exclama Ruggero Spoletta, en étreignant vigoureusement

Boris. C'est un vrai plaisir de vous revoir ! Mais... Mémé Brichot n'est pas avec toi ?

— Pas cette fois, répondit Corentin, avec un petit sourire. Laisse-moi te présenter l'une des plus brillantes recrues de la police française : Géraldine Hébert !

Sans faire plus de façon qu'avec Corentin, Ruggero Spoletta serra Géraldine dans ses bras, pratiquement avec la même force, si bien qu'elle en eut le souffle presque coupé.

Du coin de l'œil, elle vit que Boris faisait la même chose avec Flavia... mais d'une manière un peu trop passionnée pour être seulement confraternelle.

Elle en ressentit un petit pincement de jalousie, mais sans être capable de déterminer avec certitude *duquel des deux* elle enviait le rôle...

En tout cas, à voir les yeux énamourés et brillants que la blonde Italienne levait vers Corentin, Géraldine fut certaine qu'il s'était passé « quelque chose » entre eux, lors de leur précédente rencontre.

Et quand il se passait « quelque chose » entre Boris Corentin et une jolie femme, c'était pratiquement toujours la même chose...

À son tour, Géraldine donna l'accolade à la belle Italienne. Mais elle sentit tout de suite, à une certaine raideur de son corps, une involontaire « prise de distance », qu'elle n'avait rien à espérer de ce côté-là : Flavia Malpaga n'avait visiblement aucun penchant « féminophile »...

Une fois les présentations terminées, les deux hommes et Flavia s'installèrent autour de la table basse vitrée, tandis que Géraldine, qui s'était spontanément proposée, allait commander au bar une tournée générale de *cappuccini*.

Boris Corentin profita de son absence pour raconter aux deux policiers italiens, ce qu'il n'avait fait qu'évoquer, lors de son coup de téléphone de la veille au soir, concernant la disparition inexplicable de Christelle Favart.

En tout cas, inexplicable jusqu'à l'appel d'Aimé Brichot, depuis Paris.

Car, bien entendu, en ressortant de chez Jamel Abderhamane, il s'était empressé de mettre sa flèche au courant des informations capitales qu'il venait de recueillir, par le plus grand des hasards.

Ou peut-être grâce au flair de Boris Corentin, qui l'avait envoyé fureter du côté de chez le tatoueur...

Du coup, les perspectives avaient radicalement changé, aux yeux de Corentin. Et pas dans le sens qu'il aurait forcément souhaité...

— Mémé a raison, quand il suppose que les trois filles assassinées à Paris portaient la même tache de naissance, était-il en train d'expliquer aux deux policiers italiens, pendant que Géraldine continuait de poireauter au bar.

— Et c'est pour ça qu'on les aurait tuées ? demanda Ruggero Spoletta,

très intéressé par le récit de Boris, bien que l'affaire ne le concernât nullement.

— Forcément, opina Corentin. Sinon, pourquoi avoir : pris la peine de brûler les marques en question ? Je vais même plus loin : à mon avis, *il n'y a pas d'autre motif à leur assassinat*. Je veux dire que la manière plutôt « sexuelle » dont ces malheureuses ont été supprimées n'est probablement là que pour nous égarer, nous mettre sur la piste d'un détraqué qui n'a jamais existé.

Flavia Malpaga se pencha au-dessus de la petite table de verre, ce qui permit à Boris, machinalement, de glisser un œil dans l'entrebâillement de son tee-shirt et de caresser du regard cette poitrine plus que généreuse, dont il n'avait pas perdu le souvenir, malgré les années...

— Mais alors, si je vous suis bien, murmura-t-elle, avec son irrésistible accent italien, l'enlèvement de votre amie Christelle, à cause d'un tatouage identique à cette fameuse marque de naissance, ça signifierait que...

Elle laissa sa phrase en suspens, et ce fut Boris Corentin qui la termina, d'une voix tendue :

— Ça signifierait que notre triple meurtrier de Paris se trouverait actuellement à Venise, et qu'il aurait enlevé Christelle à cause de fameux tatouage, oui.

— Tu crois qu'il l'aurait suivie jusqu'ici depuis la France ? s'étonna Spoletta, d'un air de doute.

— Pas forcément, soupira Corentin. Il pourrait s'agir d'une coïncidence. Je sais que ça paraît peu probable, mais on a déjà vu encore plus incroyable, non ?

— Mais enfin ! s'exclama Flavia, en repoussant machinalement vers l'arrière ses longs cheveux blonds, si vous avez raison, votre meurtrier aurait dû relâcher sa prisonnière, en s'apercevant que ce qu'il prenait pour une marque de naissance n'était qu'un simple tatouage !

— Pas forcément... répondit Corentin, de plus en plus sombre. Il peut avoir peur d'être dénoncé à la police par Christelle. Et que, du coup, on lui tombe dessus pour les trois premiers assassinats.

— Sans compter, ajouta Ruggero Spoletta, en croisant ses longues jambes, qu'il n'est pas obligé de croire qu'il s'agit d'un tatouage, si vraiment celui-ci ressemble à la véritable tache que portaient les trois autres...

— Exactement ! approuva Corentin. Et ce d'autant plus qu'il ne peut pas se douter que...

Il s'interrompit brusquement : Géraldine revenait, portant un petit plateau avec quatre tasses fumantes. Il était inutile, au moins pour l'instant, d'accroître encore son inquiétude au sujet de Christelle...

— Alors ? Vous avez décidé quoi ? demanda-t-elle, en remontant

machinalement ses petites lunettes rondes, cerclées d'or, sur son petit nez retroussé.

— On va commencer par débayer le terrain, proposa Ruggero Spoletta. Il se trouve qu'on a un collègue, chez nous, qui est très introduit dans le genre de fêtes où tu es allée avec ton amie.

L'Italien se tourna vers Boris Corentin avec un petit air entendu :

— Ça nous permet de garder un œil sur tout ce petit monde et de voir s'il n'y a pas trop de drogue qui circule...

Puis, il s'adressa de nouveau à Géraldine, qu'il s'était mis à tutoyer tout naturellement :

— Avec un peu de chance, Giulio – c'est son nom -était présent à la fête de l'autre soir. Et, comme c'est un excellent observateur, il aura peut-être des choses à nous dire. Je vais lui passer un coup de fil tout de suite...

Ruggero Spoletta se leva, tout en sortant son téléphone portable de la poche de son blouson de toile, et s'éloigna de quelque pas, en direction du *rio terrà*.

De leur place, les trois autres le virent parler un bon moment avec son correspondant, tout en faisant de grands gestes de sa main restée libre.

Lorsqu'il revint vers eux, Ruggero Spoletta avait les yeux brillants d'excitation.

— On a de la chance ! s'exclama-t-il en se rasseyant près de sa collègue : Giulio était de la fête et il n'a pas gardé les yeux dans sa poche !

— Vas-y, raconte... l'encouragea Boris Corentin, avec une certaine impatience.

— Giulio a repéré votre amie Christelle, l'autre soir.

— Il faut dire qu'il a un vrai radar, pour ça... glissa Flavia, avec un petit sourire mutin.

— La fameuse femme blonde qui a parlé à votre amie de son tatouage, c'est... Constance Cormecourt ! annonça Spoletta triomphalement.

— Pas possible ! s'exclama Flavia Malpaga, sur un ton nettement estomaqué.

— Qui est Constance Cormecourt ? s'enquit Boris Corentin, en allumant une cigarette... avec une pensée fugitive pour Charlie Badolini, en plein sevrage.

— Une Française, comme son nom l'indique, mais qui vit une bonne partie de l'année dans son palais, sur le bord du Grand Canal, à peu près en face du Gritti, le renseigna Flavia. Sa famille l'a racheté, il y a déjà longtemps, aux Levi, une famille juive de Venise qui a été complètement exterminée pendant la Seconde guerre. Si je me souviens bien, les Levi – qui étaient de très gros marchands de tableaux – passaient eux aussi une partie de leur temps à Paris : c'est probablement là qu'ils ont connu les Cormecourt.

— On va creuser un peu tout ça, fit Boris Corentin, qui prévoyait de mettre Aimé Brichot sur le coup. Vous savez si elle est toujours à Venise, cette Constance Cormecourt ? J'aimerais bien la rencontrer...

Les deux Français perçurent aussitôt une certaine gêne chez leurs homologues italiens.

— Ce ne sera peut-être pas aussi facile que tu le penses... murmura Flavia, en regardant ailleurs. Constance Cormecourt est très riche, elle fait partie de la plupart des associations de sauvegarde de Venise, pour lesquelles elle se montre extrêmement généreuse. De ce fait, elle a beaucoup de relations. Très influentes, les relations...

— Bref, résuma Géraldine Hébert, avec un petit pli amer au coin des lèvres, pas le genre de bonne femme qu'on peut déranger pour un oui ou pour un non ! C'est bien ça le problème, n'est-ce pas ?

— Disons qu'il nous faudrait quand même quelques... « biscuits », c'est comme ça que vous dites ? Bon, quelques biscuits, pour pouvoir aller sonner à sa porte sans se faire jeter comme des malpropres.

— On verra ça plus tard, éluda soudain Ruggero Spoletta, en se tournant vers Géraldine. Je ne vous ai pas encore tout dit. Ce fameux Luigi, qui a marqué toute la soirée ton amie à la culotte, comme disent les footballeurs, Giulio l'a reconnu : c'est un certain Luigi Boschetto. Et vous savez ce qu'il fait, le Boschetto en question ?

— Il travaille pour Constance Cormecourt ? suggéra Corentin, d'un ton dégagé.

— Comment tu le sais ? s'ébahit l'Italien.

— Simple déduction, assura modestement Boris.

— En effet, c'est son homme à tout faire, en gros... Et il garde le palais quand madame Cormecourt est absente, ce qui arrive plusieurs mois par an.

— Du coup, reprit Corentin, avec une certaine excitation, on peut très bien envisager que cette Constance Cormecourt ait par hasard repéré le tatouage de Christelle, au cours de la fête, et qu'elle ait ensuite chargé ce Luigi Boschetto de la lui apporter sur un plateau. Chose qu'en tant qu'employé il n'a pas pu lui refuser...

Il se pencha vers Ruggero Spoletta, avec un petit sourire un peu ironique :

— Dis-moi, ce Boschetto, il est peut-être suffisamment « pas important » pour qu'on puisse aller lui poser quelques petites questions, non ?

— On y va ! décida l'Italien en se levant brusquement, imité aussitôt par les trois autres. Giulio m'a donné son adresse : Luigi Boschetto vit dans le Castello, juste derrière l'*ospedale civile* (l'hôpital civil.). On va prendre la vedette...

La vedette en question était amarrée au bout du rio terrà Foscari, le long du large canal de la Giudecca. Ruggero Spoletta s'installa aux commandes du

véhicule aux couleurs de la *polizia* et, dès que les trois autres furent à bord, lança le moteur.

Après avoir manœuvré pour se dégager du ponton, le bateau fila vers le milieu du canal, avant de piquer droit sur la pointe du Dorsoduro, où s'élevait la douane de mer désaffectée.

Dès qu'ils eurent doublé ce cap, ils virent apparaître, sur leur droite, la masse imposante de l'église San Giorgio Maggiore, sur sa petite île, et, en face, celle, élégante, du palais des Doges, bordant la place Saint-Marc, ainsi que la flèche rouge du campanile.

Dès qu'ils eurent contourné San Giorgio Maggiore, pour se retrouver dans les eaux de la lagune proprement dite, Ruggero Spoletta fit rugir les gaz de sa vedette ultrarapide. Celle-ci bondit en avant et prit rapidement de la vitesse.

Au gré des vagues provoquées par les autres bateaux qu'ils doublaient ou croisaient, la vedette bondissait en l'air et retombait de tout son poids avec un craquement sinistre, comme si la surface liquide allait en briser la coque.

— Ça va, ma belle ? s'enquit Boris auprès de sa coéquipière, qu'il trouvait un peu pâlotte, mais qui s'efforçait de faire quand même bonne figure.

— Ça roule, grand chef ! répondit-elle, d'une voix qui disait exactement le contraire.

— On contourne Venise par l'Arsenal, crut bon d'expliquer Flavia, pour distraire Géraldine de son début de mal de mer. C'est plus long que par les canaux transversaux, mais en fait, c'est quand même plus rapide : dans les canaux, on ne sait jamais sur quoi on peut tomber. Car nous aussi, on a nos « bouchons », comme les Parisiens !

Ils dépassèrent à grande vitesse un vaporetto de la ligne 12, celle qui desservait les îles de Murano – célèbre pour ses verreries –, de Burano – connue pour ses ateliers de dentelles et ses maisons de pêcheurs multicolores – et de Torcello, l'ancêtre de Venise, peuplée dès le Ve siècle, et abandonnée au Moyen Âge, pour cause d'invasions et de malaria.

— Et c'est quoi, cette petite île, juste devant nous, avec son grand mur de briques ? s'enquit Géraldine, qui commençait à reprendre le dessus.

— Le cimetière San Michele, la renseigna Flavia. C'est là que les Vénitiens se faisaient enterrer, encore tout récemment. Aujourd'hui, il est plein comme un œuf et on enterre nos morts sur le continent, comme tout le monde. Stravinski et Diaghilev reposent ici...

Ils étaient en train de longer le *fondamenta Nuove*, qui bordait Venise au nord-est. Soudain, la vedette ralentit considérablement, avant de s'engouffrer, à gauche, dans le rio dei Mendicanti, un canal large et parfaitement rectiligne, qui longeait l'hôpital civil.

— On est loin des splendeurs du Grand Canal, murmura Géraldine, en contemplant, à droite, les maisons délabrées, au bas rongé d'humidité, tout de

guingois, et dont les toits de tuiles biscornus semblaient sur le point de s'écrouler au moindre coup de vent.

Sur les balcons minuscules, du linge séchait, nonchalamment agité par la brise venant de la lagune. On voyait, par les rares fenêtres ouvertes, des enfants qui jouaient, des hommes en maillot de corps, des femmes affairées devant leurs fourneaux ; et des radios braillaient leur habituel sirop.

Sérénissime ou pas, la vie, comme partout ailleurs, donc : miséreuse et irremplaçable.

— Et encore, tu ne vois pas tout, répondit Flavia Malpaga, à une remarque de Géraldine. À l'intérieur de ces maisons, il règne une humidité terrible, qui suinte de partout. L'hiver, c'est plein de courants d'air, inchauffable, on se gèle pendant trois mois ! Et, l'été, il faut se farcir l'odeur pas très *glamour* de l'eau stagnante des canaux...

La vedette était arrivée à la hauteur du campo Santi Giovanni e Paulo, la plus grande place de Venise après San Marco, occupée en grande partie par la basilique du même nom, elle aussi la plus grande église de Venise, mais, cette fois, même avant la basilique Saint-Marc.

Il n'était pas loin de midi, et la circulation était de plus en plus dense sur le canal dei Mendicanti, que surplombaient des édifices plus superbes les uns que les autres ; superbes et délabrés en même temps.

À l'angle de la place, Géraldine montra à Boris le bateau de la Poste italienne, dont le pilote était en train de décharger de gros sacs de courriers.

Un peu plus loin, une sorte de barge à fond plat, bourrée de cageots de fruits et de légumes était amarrée le long du *fondamenta*, et le marinier servait les clients qui faisaient la queue en discutant sur le bord du quai : l'« épicier arabe » du coin, version vénitienne...

Enfin, quelques rares gondoles, qui descendaient vers le rio di Santa Marina, avant de piquer droit vers le Grand Canal, sur la droite. Elles transportaient soit des amoureux en couple, soit des cargaisons de Japonais-mitrailleurs.

— On y est presque, indiqua Ruggero Spoletta, lorsqu'ils eurent quitté la vedette. Notre Luigi vit dans la calle délia Testa, qui est parallèle au rio, mais de l'autre côté : on a juste ce petit pont à franchir et on y est.

Franchir des ponts, à Venise, c'était comme sur les trottoirs de Paris contourner les merdes de chiens : il y en avait tellement, qu'on le faisait sans y penser vraiment, quasi machinalement...

Les quatre policiers s'engouffrèrent dans une maison de trois étages, étroite, à la façade lépreuse et à la porte mal assurée dans ses gonds.

L'escalier trop sombre sentait le moisi et le limon, auxquels venait se surajouter une odeur d'huile d'olive en train de chauffer quelque part.

Luigi Boschetto habitait au dernier étage, porte de droite, son nom était

écrit dessus. Ruggero Spoletta frappa deux fois de suite, sans aucun résultat. À part celui de faire miauler le chat qui se trouvait derrière.

Ils allaient faire demi-tour, déçus, lorsque, machinalement, Géraldine eut le réflexe de poser sa main sur la poignée métallique et de l'abaisser.

La porte s'ouvrit.

Aussitôt, une chatte « trois couleurs » fila vers la minuscule cuisine, en miaulant de plus belle.

Boris Corentin suivit Géraldine Hébert, tandis que les deux policiers vénitiens, peu soucieux de commettre une effraction, préféraient aller frapper à la porte d'en face.

Dans la cuisine, Géraldine et Boris découvrirent la gamelle de la pauvre bête complètement vide... et sa litière complètement pleine, en revanche, répandant une odeur nauséabonde.

— Quand on a un chat, on ne le laisse pas sans bouffer, merde ! gronda Géraldine, qui avait un faible pour les animaux en général, et les matous en particulier. Et regarde-moi cette caisse de sable : elle est dégueu !

— Peut-être que notre ami Luigi Boschetto n'a pas eu la possibilité de s'acquitter de ses devoirs de bon maître... hasarda Boris Corentin.

Il laissa Géraldine à la recherche d'une boîte de croquettes et fila rejoindre les deux Italiens. Qu'il trouva en fin de conversation avec une vieille dame à chignon, très aimable, tout de gris vêtue.

— Qu'est-ce qu'elle vous racontait ? s'informa-t-il.

— Qu'elle était un peu inquiète d'apprendre que son voisin n'était pas chez lui, répondit Flavia. D'après elle, il n'est pas rentré hier soir et elle ne l'a pas vu ce matin.

— Ça expliquerait le chat... murmura Géraldine qui venait de les rejoindre.

— Elle nous a parlé du chat en question, intervint Ruggero. D'après elle, Luigi est complètement fou de cette bestiole et, quand il s'absente pour la nuit, il ne manque jamais de lui demander d'aller le nourrir. Et de changer la litière si son absence doit durer plus de deux jours. Or, là, il ne lui a donné aucune consigne...

— Ce qui voudrait dire... commença Géraldine.

— Que Luigi Boschetto n'avait pas prévu de s'absenter de chez lui, et qu'il a donc, peut-être, *été contraint* de le faire ! compléta Boris Corentin, d'une voix tendue.

— Et, ça, précisément au moment où on a besoin de lui parler, ajouta Géraldine, comme en écho. C'est tout de même un peu bizarre, tu ne trouves pas ?

Boris Corentin ne prit pas la peine de répondre à sa jeune coéquipière, dans la mesure où il pensait exactement la même chose qu'elle.

Maintenant, il y avait une autre question qui se posait, conséquence de la première.

Est-ce que Luigi Boschetto avait vraiment quelque chose à voir dans la disparition de Christelle Favart ? Auquel cas, sentant le roussi, il avait pu choisir de se planquer...

Ou, au contraire, est-ce qu'il avait découvert quelque chose de très compromettant, de dangereux, et que, du coup, « on » l'avait fait disparaître ?

CHAPITRE XI



— Arrête de taper comme ça, Luigi : tu vois bien que ça ne sert à rien !

La remarque de Christelle agit comme une sorte de douche froide sur le jeune Vénitien. Qui cessa aussitôt de tambouriner contre la porte du grenier, fermée à double tour, et se laissa glisser le long du mur, découragé.

À cause de l'absence de fenêtre et de la lumière tout le temps allumée, il avait rapidement perdu le compte des heures et aurait été incapable de dire depuis combien il était enfermé ici, avec Christelle. Mais il avait l'impression – fausse, il le savait – que ça faisait des jours et des jours.

En plus, il mourait de faim et, maintenant que la bouteille d'eau dont disposait Christelle à son arrivée était vide, la soif aussi commençait à se faire sentir.

Un peu plus tôt, la jeune Française et lui avaient fini par dormir un peu, elle enroulée dans l'unique couverture, dont elle se servait pour camoufler sa nudité, et lui mal installé sur un vieux fauteuil défoncé qu'il avait pu trouver dans le bric-à-brac encombrant la pièce.

Le fait que Constance Cormecourt n'ait pas reparu pour leur apporter à manger et à boire semblait également à Luigi de très mauvais augure.

Ça pouvait vouloir dire que, en leur promettant qu'ils iraient bientôt nourrir les poissons de la lagune, la « folle » n'avait pas proféré une menace en l'air.

Et qu'elle avait réellement l'intention de les éliminer tous les deux. Peut-être en les laissant simplement mourir de soif, perspective assez horrible...

Et, ce qui était peut-être le pire, c'est que Luigi ne comprenait ni le pourquoi ni le comment de tout ce qui lui tombait dessus.

Évidemment, il avait interrogé Christelle à ce sujet. Et il avait été stupéfait de constater qu'elle non plus ne savait pourquoi elle se retrouvait enfermée dans ce grenier.

À mots couverts, visiblement gênée, la jeune Française lui avait raconté la scène de « séduction » dont elle avait été l'objet de la part de leur geôlière. Et la manière dont elle était entrée en fureur, en constatant qu'elle ne répondait pas à ses avances très explicites, pour ne pas dire brutales.

— Bon, tu l'as repoussée, alors qu'elle voulait s'envoyer en l'air avec toi, OK, avait soupiré Luigi, pas convaincu. Mais ce n'est quand même pas une raison suffisante pour te boucler ici, et ensuite pour vouloir nous zigouiller tous les deux ! Je sais bien qu'elle est un peu folle, mais tout de même, pas à ce point-là ! Non, il doit forcément y avoir autre chose, un truc qui nous échappe... Mais quoi ?

Ni l'un ni l'autre n'avait trouvé la réponse à cette question, dont dépendait pourtant leur avenir...

Luigi se releva péniblement et se rapprocha du lit d'une démarche traînante, les épaules voûtées, présentant tous les signes d'un intense accablement.

— Il y a quand même un truc qui me chiffonne, dans ton histoire, soupira-t-il, en s'asseyant au bord du lit, tout près de Christelle, enroulée dans sa couverture rêche. Surtout ne prends pas mal ce que je vais dire, mais...

— Mais quoi ? le pressa la jeune femme, d'un ton un peu brusque. Vas-y, dis ce que tu as à dire, va ! Je ne suis pas si fragile que ça, tu sais !

— Eh bien, je me demandais pourquoi tu n'avais pas cédé aux avances de la folle, lâcha Luigi, en évitant de regarder Christelle en face. Après tout, toi et ton amie Géraldine...

— Ah ! d'accord, je vois ce que c'est ! s'exclama Christelle, avec une certaine indignation. Sous prétexte que je vis avec une femme, je devrais

m'envoyer en l'air avec toutes les autres, sans rechigner ! Gouines = salopes nymphomanes, c'est ça que tu penses, espèce de macho à la con ?

— Mais non, pas du tout ! protesta le Vénitien, devenu brusquement tout rouge sous son hâle naturel. Je voulais juste que tu m'expliques le...

— Écoute, je vais te dire une chose, l'interrompit Christelle, sur un ton nettement plus doux. C'est vrai que, depuis un certain nombre de mois, je vivais avec Géraldine. Parce que je suis tombée amoureuse d'elle, tout simplement. Mais il s'agissait de ma toute première expérience avec une femme ! En réalité, je préfère nettement les hommes...

Lorsqu'elle se tut, Christelle prit brusquement conscience qu'elle venait de dire « je vivais avec Géraldine », et non pas « je vis ». Pourquoi cet imparfait ? Pourquoi parler de leur histoire d'amour au passé ?

Avec une certaine sagesse, elle décida de ranger ces questions dans un coin de sa tête, et de remettre leur examen à plus tard. Si elle avait l'occasion.

De son côté, Luigi avait enregistré l'information avec une évidente satisfaction. Du coup, il s'était mis à repenser à la brève étreinte qui l'avait uni à Christelle, le premier soir, dans son bateau. Juste avant qu'il ait la mauvaise idée de jeter la jeune femme dans les griffes de sa patronne, *comme celle-ci le lui avait expressément demandé* !

Il n'avait pas encore trouvé le courage d'avouer à sa compagne de cellule que si elle se trouvait dans une situation aussi critique, c'était en grande partie à cause de lui, et de son obéissance malencontreuse...

Mais il se promet de le faire... dès que l'occasion propice se présenterait !

Ayant dûment enregistré le fait qu'elle préférerait les hommes aux femmes, Luigi tourna la tête vers Christelle. Et sentit aussitôt le sang lui monter à la tête.

Car, dans le feu de la discussion, la jeune Française ne s'était pas aperçue que la couverture dont elle était emmitouflée, avait glissé de son épaule gauche vers sa hanche, dévoilant au passage la rondeur magnifique d'un sein. Dont, en plus, le froid humide du grenier faisait saillir le mamelon, comme sous l'effet d'une brusque excitation érotique.

D'ailleurs, Luigi se demandait si c'était *vraiment* le froid qui produisait cet effet-là...

À ce moment, Christelle surprit le regard du jeune Vénitien posé sur elle, et elle réalisa quel spectacle affriolant elle offrait à sa convoitise.

Durant une seconde, Luigi se dit qu'elle allait évidemment avoir le réflexe de recouvrir ce merveilleux fruit féminin, et que son beau rêve serait fini.

Mais, à sa grande surprise, elle n'en fit rien. Au contraire, en le regardant droit dans les yeux, un petit sourire trouble flottant sur ses lèvres pulpeuses, Christelle fit lentement glisser le pan de couverture de son autre épaule, dévoilant un deuxième sein, aussi parfaitement galbé que le premier.

Dans un premier temps, elle ne prononça pas une parole, se contentant de regarder Luigi, les deux mains posées sur ses cuisses, encore dissimulées par la couverture, les reins cambrés, la poitrine orgueilleusement dressée.

Luigi ne se lassait pas d'admirer ces deux magnifiques seins, à la fois lourds et si légers, aux pointes dardées, aux aréoles d'un rose carmin délicat et très légèrement grenues. Ses yeux sombres en appréciaient le grain velouté de la peau, semblaient en évaluer le poids et la fermeté, en caresser les contours, se délecter même de leur saveur.

Mais, en même temps, il se demandait si Christelle s'offrait à lui sans façon, ou si elle avait juste envie de lui faire admirer sa nudité. Le moment était délicat...

Enfin, voyant et comprenant les hésitations du jeune Vénitien, et jouissant déjà du trouble grandissant qui semblait le posséder, Christelle se dit que c'était à elle de faire le pas décisif en avant.

— Je crois que ça nous ferait du bien à tous les deux... murmura-t-elle simplement, en baissant les yeux avec une pudeur irrésistible et charmante.

Ce fut comme une digue qui cède d'un coup sous la pression de l'eau qu'elle contenait.

Christelle vit le visage de Luigi s'empourprer brusquement, ses yeux se mirent à crépiter d'une lueur de désir – désir si sauvage, si primordial, si dépourvu de coquetterie, qu'elle sentit un frisson délicieux la secouer tout entière.

Lorsque Luigi se rua sur elle, elle se laissa docilement renverser en arrière, oubliant pour la première fois depuis des jours l'inconfort et la crasse de son grabat. Elle éprouva une sorte de gratitude profonde, devant une telle impétuosité, et elle referma ses bras autour du cou de son partenaire, qui venait de la clouer au lit de tout son poids.

Cette charge du mâle, ce bonheur à se sentir écrasée, palpée, manipulée, avec tout l'emportement du désir, elle avait presque oublié ce que c'était.

Alors, toute à l'exaltation de cette affolante redécouverte, Christelle se donna complètement.

Elle arracha littéralement la chemise de Luigi, dont elle sentait le sexe dur et long s'incruster contre son ventre, à travers la couverture. Une couverture qu'elle ne tarda pas à envoyer dinguer au bas du lit, afin d'apparaître à son amant dans son impeccable nudité.

Luigi se redressa au-dessus, les genoux de part et d'autre de ses hanches, se débarrassa complètement de sa chemise à demi arrachée et parvint à se défaire de son pantalon en un temps record, malgré l'inconfort de sa position.

Totalement dominée par le jeune homme taillé en athlète, Christelle crut qu'elle allait défaillir de plaisir lorsque le sexe lourd et dur, noueux et brun jaillit à l'horizontale, juste au-dessus de sa poitrine haletante.

Elle tendit la main droite et referma ses longs doigts autour de cette hampe majestueuse, dont elle trouva le grain de peau incroyablement fin.

En même temps, alors qu'elle avait déjà commencé à caresser doucement la verge puissante, elle glissa son autre main entre les cuisses musclées de Luigi, afin de s'emparer des boules jumelles, volumineuses et frissonnantes, qui s'y trouvaient nichées.

Elle sentait son intimité s'humidifier sans cesse, et ses jambes s'ouvrirent d'elles-mêmes.

Christelle redressa la tête et tendit le cou en direction de la virilité que ses doigts maniaient avec une certaine fébrilité, non dépourvue de science tout de même.

Comprenant ce qu'elle désirait, Luigi avança le bassin vers elle. Tout en renversant le buste vers l'arrière, afin que sa main droite puisse se glisser entre les cuisses écartelées de sa partenaire.

Christelle eut un violent sursaut de tout le corps, lorsque les doigts impatients du jeune Vénitien plongèrent doucement au cœur de sa fournaise intime.

En même temps, elle eut juste à relever un peu la tête, pour que ses lèvres avides puissent happer et engloutir le superbe morceau d'homme qui semblait la narguer.

Durant une minute ou deux, leurs gémissements se mêlèrent, proches du râle chez Luigi, plus étouffés chez Christelle, en raison du sceptre de chair qui lui emplissait la bouche, la comblant dans tous les sens du terme.

Mais Luigi ne se satisfait pas très longtemps de ce petit *antipasto* érotique. Ce corps de femelle pantelant et agité par la houle d'un désir grandissant, il voulait le posséder complètement. Et virilement.

« Pour se faire branler, elle a sa copine Géraldine ! songea-t-il fugitivement. Moi, j'ai mieux que ça à lui offrir... »

Il repoussa doucement Christelle, qui abandonna à regret la verge qui coulissait entre ses lèvres pleines. Mais, en voyant Luigi prendre place entre ses genoux, elle comprit ce qu'il avait en tête.

Et elle approuva pleinement...

La saisissant des deux mains sous les genoux, Luigi souleva sans effort apparent le bassin de sa partenaire, pour amener son intimité ruisselante au niveau de sa virilité tendue vers elle. Là encore, Christelle se sentit fondre de désir, à se sentir ainsi manipulée comme une simple poupée de chiffon, sans aucune initiative de sa part.

Lorsque la longue verge épaisse prit possession de son ventre en feu, elle en ferma les yeux de bonheur.

Un bonheur dont elle réalisa, à cet instant précis, qu'elle ne pourrait plus se passer, désormais.

L'excitation des deux amants avait déjà atteint un tel point culminant, presque de non-retour, que, alliée à l'impétuosité naturelle de leur jeunesse, elle les conduisit presque immédiatement à l'orgasme.

Ce fut Christelle qui « partit » la première. Un éclair de chaleur lui zébra le ventre, se répandit dans tout son corps à la vitesse de la lumière, avant de venir exploser dans son cerveau, telle une gerbe d'étoiles.

Au plus fort de sa propre jouissance, elle perçut le long cri de délivrance de Luigi qui, collé à elle, pubis contre pubis, inonda son sexe de son plaisir, en longs jets brûlants et épais, qui portèrent le sien à son paroxysme.

Enfin, vidés, anéantis, ils s'écroulèrent l'un sur l'autre. Et Christelle, les bras refermés sur ses épaules, reçut le poids du corps de son amant sur le sien avec une gratitude qui lui fit monter de grosses larmes aux yeux.

Mais, rapidement, à mesure que le calme redescendait en eux, la sordide réalité de leur situation revint les assaillir, avec une puissance accrue.

— Qu'est-ce qu'on va devenir ? murmura Christelle au bout d'un long moment.

Luigi se redressa lentement sur un coude et plongea ses yeux sombres dans les siens. La jeune femme eut l'impression qu'il était habité, presque possédé par une résolution farouche et inébranlable.

— Je ne sais pas encore comment, mais je te jure une chose, prononça Luigi, en détachant bien chaque mot : je vais nous sortir d'ici ! Tous les deux ! Parce que, maintenant que je t'ai trouvée, il n'est plus question que je te quitte !

Et, à son propre étonnement, malgré leur situation dramatique, Christelle constata qu'elle croyait absolument à ce que venait de lui dire son tout nouvel amant.

CHAPITRE XII



— Boris ! ton téléphone ! Qu'est-ce que je fais ? Tu veux que je réponde ou quoi ?

Géraldine Hébert s'était toujours demandé pourquoi personne n'hésitait à décrocher le téléphone d'un collègue lorsqu'il s'agissait de son poste fixe, *mais jamais* quand c'était son portable qui sonnait...

Elle n'eut pas à y réfléchir davantage : Boris Corentin surgit de la salle de bains de leur chambre commune – commune par la force des choses... –, tout ruisselant de l'eau de la douche, les reins ceints d'une petite serviette-éponge blanche.

— Je prends ! dit-il, en se ruant sur son mobile, posé sur la table de chevet.

— Mémé ? C'est toi ? Non, attends, la ligne est hyper mauvaise, là... Tu es au bureau ? Bon, je te rappelle depuis le fixe, OK ?

Il coupa la communication et se tourna vers Géraldine, qui contemplait son corps presque nu d'un air qu'il trouva légèrement rêveur. Mais peut-être se faisait-il des illusions à ce sujet...

— Comme ça, lui dit-il, je pourrai brancher le haut-parleur, ce qui te permettra de suivre la conversation...

— Trop aimable, grand chef !

Quelques secondes plus tard, Boris Corentin avait de nouveau son coéquipier en ligne :

— Alors ?

— Alors, je n'ai pas chômé, figure-toi, depuis ton coup de fil d'hier !

— Je m'en doute, fit Corentin, en essayant de ne pas trop laisser deviner son impatience. Et, donc...

C'était le péché mignon d'Aimé Brichot, ça : ménager son petit suspense,

quand il avait quelque chose d'intéressant à apprendre à sa flèche...

— Tu as un peu de temps devant toi, là ? s'enquit aimablement Brichot. Parce que mon histoire est assez longue...

— C'est bon, c'est bon ! le rembarra Corentin. À part que je suis dégoulinant de flotte, tout va bien pour moi ! Je t'écoute, Mémé...

Il vit Géraldine disparaître dans la salle de bains, puis en revenir avec un drôle de petit sourire aux lèvres... et une grande serviette blanche dans les mains.

Elle commença de lui essuyer les épaules, au moment où Aimé Brichot se décidait enfin à parler :

— Notre histoire débute dans les années 30... commença-t-il, sur le ton solennel d'un Alain Decaux racontant l'ascension d'Adolf Hitler à la télé.

— On n'est pas au bout... chuchota Géraldine, en s'affairant sur le dos de Corentin avec sa serviette-éponge.

— À cette époque, Julien Cormecourt – c'est le grand-père de ta Constance – était propriétaire de plusieurs galeries d'art très cotées, dont trois à Paris, une à Londres et deux à New York. Il était très lié avec la famille Levi – eux aussi grands marchands d'art –, Juifs vénitiens d'origine, mais vivant plus de la moitié de l'année à Paris. Apparemment, Julien Cormecourt était comme les deux doigts de la main avec Ottavio, le chef du clan Levi. En 1942, quand il a compris que ça se mettait à sentir vraiment le roussi pour les Juifs dans la France occupée, et tout autant en Italie, l'Ottavio en question a proposé une sorte de marché à son vieil ami Julien...

Avec toujours son petit sourire espiègle au coin des lèvres, Géraldine continuait ses travaux de séchage, elle était en train de s'attaquer au torse musclé de Boris Corentin, ce qui commençait à troubler quelque peu celui-ci...

— Quel genre de marché ? demanda-t-il, en tentant mollement de repousser les mains de sa coéquipière.

— Il lui a proposé de lui vendre tout ce qu'il possédait : appartement parisien, collections de toiles de maître, *plus son palais vénitien*, de façon à ce que les nazis ne puissent plus rien lui confisquer. Lui avait déjà commencé à organiser le passage de toute sa famille aux États-Unis...

— Où Julien Cormecourt devait faire virer l'argent de la vente, afin de leur permettre de tenir, compléta Corentin, qui commençait à comprendre.

— Exact. On peut supposer que, dès la guerre terminée, Ottavio Levi aurait racheté tous ses biens à Julien Cormecourt, pour une somme identique, et que le tour de passe-passe aurait été joué. Seulement...

— Seulement, il y a eu un grain de sable... commenta Géraldine, à présent agenouillée devant Boris, afin de lui sécher les jambes et les cuisses.

— Un grain de sable ? fit Aimé Brichot, qui avait entendu sa jeune

collègue. Disons plutôt une méchante tempête, oui ! Moins de trois jours après la signature de la vente dont je vous parlais, au petit matin, la Gestapo est venue rafler toute la famille Levi au saut du lit. Direction Drancy dans un premier temps, puis le camp de Theresienstadt, en Allemagne, et enfin Treblinka, en Pologne.

— Dont personne n'est revenu, je suppose... soupira Corentin, tandis que Géraldine retournait porter sa serviette mouillée à la salle de bains. Du coup, Julien Cormecourt s'est retrouvé légalement propriétaire de tous les biens des Levi, *sans avoir déboursé le moindre centime*. Car je présume qu'il n'avait pas encore eu le temps d'effectuer les transferts de fonds prévus par leur accord...

— Exact, à un détail près... lui répondit Aimé Brichot. Un détail qui pourrait bien avoir son importance : l'un des membres de la famille Levi a pu échapper au massacre ! Une fille, Agostina, qui avait 18 ans au moment de la rafle de 42. Après le démantèlement du camp de Treblinka, elle s'est retrouvée à Auschwitz, et là aussi, elle a réussi, Dieu sait comment, à échapper aux chambres à gaz.

— Et elle n'a pas cherché à rentrer en possession des biens de sa famille, une fois la guerre terminée ? s'étonna Géraldine Hébert, de retour dans la chambre.

— C'est un peu plus compliqué que ça, répondit Aimé Brichot. En fait, son retour en France lui a pris cinq ans. À la libération d'Auschwitz, par les troupes soviétiques, en janvier 45, elle s'est retrouvée, avec d'autres, embarquée dans un invraisemblable périple à travers la Pologne et la Russie. Puis, elle a réussi à rejoindre la Hollande, où elle s'est d'abord installée et a eu un fils, Luciano, né en 1950. C'est après sa naissance qu'elle a décidé de revenir enfin à Paris.

— Et alors ? fit Boris Corentin.

— Alors, Agostina a péri trois mois plus tard, dans l'incendie du petit appartement qu'elle louait, à Barbès. Comme elle n'avait aucune famille – et pour cause –, son fils a été pris en charge par l'assistance publique et placée dans différentes familles d'accueil. Au passage, Luciano Levi était devenu Lucien Lévy...

— Et lui ? Tu as retrouvé sa trace ? demanda Corentin, de plus en plus passionné par l'histoire de son coéquipier.

— Pas dur, affirma Aimé Brichot : on a un dossier sur lui à la PJ ! Entre 1970 et 1982, Lucien Lévy a vécu entre Barbès et Pigalle, de différents petits trafics, un peu de proxénétisme, etc. Tu vois le genre. En même temps, d'après son dossier, le genre beau gosse qui passait son temps à coucher avec toutes les filles qui passaient à sa portée.

— Et pourquoi est-ce que ça s'arrête en 1982 ? s'enquit Géraldine.

— Parce qu'il est mort à cette date-là, répondit sobrement Aimé Brichot, à

l'autre bout du fil. Poignardé sur le boulevard Rochechouart, sur les coups de deux heures du matin. Le rapport a conclu à un règlement de comptes entre petits malfrats, et son assassin n'a jamais été retrouvé.

— Par conséquent, la piste s'arrête là... soupira Boris Corentin, désappointé.

— Oui et non, fit alors Aimé Brichot. En tout cas, j'ai encore un détail à t'apprendre. Dans le dossier que j'ai consulté, il y avait une photo d'Agostina Levi, prise sur une plage de Hollande. Comme elle est en maillot de bain, on voit très bien ses deux signes distinctifs. Le premier, c'est évidemment le numéro de matricule que les nazis ont tatoué sur son avant-bras, à Auschwitz. Quant à l'autre...

Boris Corentin profita de la petite pause « à effet » de son coéquipier pour finir la phrase à sa place :

— L'autre, je parie que c'est une tache de naissance. Une tache rappelant la silhouette d'un lion héraldique, la même que devaient avoir Corinne Alibert, Marie-Claude Bouchard et Sylvie Guignac, avant que leur assassin ne la fasse disparaître en la brûlant !

— La marque des Levi... souffla Géraldine, comme en écho.

CHAPITRE XIII



Constance Cormecourt s'approcha silencieusement de la jeune femme brune, aux très longs cheveux brillants, qui lui tournait le dos, occupée à admirer dans le grand miroir de la chambre son corps intégralement nu.

Constance glissa ses mains de chaque côté des flancs généreux, les fit descendre le long du ventre plat, avant de les faire remonter vers les deux seins lourds et un peu tombants, dont les pointes brunes durcirent immédiatement au contact de ses paumes moites.

— Oui ! caressez-les ! J'adore ça... murmura Giovanna Bianchi, en rejetant la tête en arrière et en cambrant les reins d'une manière lascive.

Le souffle court, Constance se plaqua contre le dos sinueux et les fesses rebondies de la jeune Vénitienne.

Giovanna Bianchi était serveuse depuis près de trois semaines, à *La Rivista*, un restaurant à la décoration très *design* et à la cuisine résolument contemporaine, situé à mi-chemin entre *l'Accademia* et les *Zattere*, où Constance Cormecourt dînait, le plus souvent seule, environ une fois par semaine, parfois deux.

Le premier soir où elle avait vu apparaître la longue chevelure brune de la nouvelle serveuse, son visage aux traits lourdement sensuels et son corps voluptueux d'à peine plus de vingt ans, elle en avait ressenti comme un pincement aigu du côté du cœur.

Et aussi, simultanément, une brusque chaleur au creux du ventre...

Il lui avait fallu près de deux semaines pour vaincre sa timidité et faire comprendre discrètement à Giovanna qu'elle ne lui était pas indifférente. En tremblant de se faire repousser, ou même moquer d'elle.

Mais, d'une manière très naturelle, Giovanna lui avait fait savoir qu'elle n'aurait rien contre le fait de voir sa cliente en dehors de ses heures de service...

Et, aujourd'hui, c'était le grand jour.

Giovanna Bianchi avait profité de sa longue pause, entre le service de midi et celui du soir, pour rejoindre le palais de Constance Cormecourt. Elle avait d'ailleurs cru qu'elle n'y arriverait jamais.

Car, depuis le milieu de la nuit précédente, les eaux de la lagune, poussées par les vents et une forte marée, avaient commencé à envahir les canaux de la Sérénissime, puis à les faire déborder par endroits.

Et, au matin, en se réveillant, les Vénitiens vivant dans les parties les plus basses de la ville avaient compris qu'ils étaient entrés dans une nouvelle période *d'acqua alta*.

Et qu'il leur faudrait ressortir leurs hautes bottes en caoutchouc, voire leurs barquettes à fond plat, pour pouvoir quitter leurs maisons et circuler malgré tout dans leurs rues totalement inondées.

Mais, finalement, au prix d'un peu de « bateau stop », Giovanna était

parvenue jusqu'au palais.

Constance Cormecourt l'avait reçue dans le déshabillé de soie verte presque complètement transparente qu'elle portait encore maintenant, et qui ne laissait aucun doute sur ce qu'elle comptait faire avec son invitée...

Un programme qui convenait parfaitement à la jeune serveuse, à peu près aussi portée sur les amours saphiques que sur les étreintes viriles. D'autant qu'elle se rendait compte que sa cliente était quelqu'un de très friqué. Et, ça, c'était toujours une relation intéressante à cultiver...

Lorsque les mains de Constance descendirent vers le buisson noir et touffu de son ventre légèrement bombé, Giovanna tourna la tête, de façon à offrir ses lèvres à sa partenaire.

Les deux femmes échangèrent un baiser, fougueux, presque violent de la part de Constance, beaucoup plus calme et mesuré chez Giovanna.

— On serait pas mieux sur votre lit ? murmura la serveuse, en ouvrant les cuisses pour permettre aux doigts fébriles de mieux la pénétrer.

Sans un mot, Constance l'entraîna jusqu'à sa couche, immense, tendue de satin, où Giovanna se laissa tomber sur le dos, avec un soupir d'aise. Puis, avec un sourire gourmand, elle ouvrit les bras et les cuisses, afin d'inciter Constance à se jeter sur elle et à l'étreindre.

Elle fut donc plutôt surprise de voir son hôtesse se détourner d'elle pour aller farfouiller dans le tiroir du secrétaire d'acajou, situé à droite de la porte de la chambre.

Giovanna devint carrément stupéfaite, en voyant sa cliente revenir vers le lit, brandissant dans sa main droite une sorte de sexe masculin en caoutchouc dur, moulé avec une précision et un réalisme hallucinant, mais d'une dimension nettement supérieure à la moyenne.

Fascinée par l'engin, à la fois intéressée et effrayée, Giovanna ne remarqua pas l'espèce de petite télécommande que Constance tenait dans l'autre main.

— Tu vas voir, avec ça je vais te rendre très heureuse... murmura Constance en grimpant sur le lit pour venir s'agenouiller entre les cuisses ouvertes de Giovanna. Je suis sûre qu'une petite vicieuse comme toi adore les grosses queues, n'est-ce pas ? Dis-le que tu es une sale petite cochonne qui aime se faire enfler !

Giovanna retint le soupir qui lui montait aux lèvres. Elle était tombée sur une bonne femme qui avait besoin de longs discours pour s'exciter, c'était bien sa veine ! Ce n'est pas que débiter des chapelets d'obscénités la choquait, c'est juste qu'elle trouvait ça fatigant et qu'elle ne savait jamais trop quoi inventer, dans ce domaine.

Giovanna, de ce point de vue, se considérait comme une « grande fille toute simple » : du moment qu'on la caressait et qu'on la baisait comme il

faut, elle jouissait et elle était contente, point barre.

Comme elle était bonne fille, elle décida de faire quand même le petit effort que l'on espérait d'elle :

— Oh oui ! j'adore les grosses bites ! J'aime qu'on me défonce ma petite chatte ! J'aime qu'on me lèche partout avant de m'enfiler !

Tout ça débité sur un ton monocorde et mécanique, qui parut déplaire à sa partenaire, si bien qu'elle s'arrêta, coupée net dans son élan obscène.

— Tu aimes qu'on te lèche, hein ? souffla Constance d'une voix morne. Eh bien, je vais le faire ! Mais après, il faudra que tu prennes mon gros engin !

Elle rampa sur le drap de satin, jusqu'à ce que sa bouche vienne se coller contre le beau fruit féminin qui s'épanouissait au cœur de la petite forêt sombre et bouclée.

Giovanna ressentit d'abord comme des chatouillis qui manquèrent la faire rire. Mais, très vite, la langue agile et chaude qui s'était emparée de son clitoris lui procura des sensations beaucoup plus troublantes.

La jeune serveuse ferma les yeux et se détendit, ouvrant ses cuisses grasses au maximum.

Après tout, elle allait quand même peut-être prendre son pied, avec cette Française un peu bizarre...

De son côté, Constance Cormecourt s'acquittait au mieux de ce qu'elle avait entrepris. Les mains glissées sous les fesses de sa jeune partenaire, elle s'appliquait à happer le petit bourgeon dur et gonflé qui roulait sous ses lèvres habiles. Et, à voir la façon dont la corolle de chair s'ouvrait et s'humidifiait sous les caresses de sa langue, elle pouvait constater que son petit traitement était suivi d'effet.

Sauf que, elle, Constance, gardait la tête aussi froide qu'il est possible. Et même de plus en plus froide, à mesure que Giovanna s'échauffait sous ses caresses, se mettait à soupirer et à geindre.

Dès que la jeune serveuse s'était présentée à sa porte, Constance Cormecourt avait compris qu'elle avait eu tort de l'inviter. Non pas parce qu'elle ne lui plaisait plus, mais parce que le moment était particulièrement mal choisi.

Elle avait quand même essayé de jouer le jeu de la passion érotique, espérant que « l'appétit lui viendrait en mangeant ». Mais c'était peine perdue.

Et, tout ça, l'échec de cette étreinte qu'elle souhaitait pourtant depuis des semaines, c'était à cause de la présence de l'autre, là-haut, dans le grenier.

C'était de la faute de l'héritière.

Encore et toujours.

Ça n'aurait donc jamais de fin, ce cauchemar ?

Constance Cormecourt se redressa brusquement, le visage empourpré et

les yeux crépitant de ce que Giovanna, dans sa naïveté, prit pour du désir.

Et qui n'était que de la haine, adressée à une autre fille qu'elle, silencieuse et invisible.

De toute façon, elle s'en fichait : les attouchements pratiqués sur son intimité avaient produit leur effet. Et, à présent, Giovanna avait vraiment envie du gros godemiché que brandissait sa partenaire en direction de son ventre.

— Allez-y, mettez-le moi bien au fond ! soupira-t-elle, pour l'encourager à agir.

Constance pointa le phallus de caoutchouc vers le mystère touffu qui palpitait entre les cuisses larges et ouvertes, et l'y enfonça lentement, arrachant un long gémissement de bien-être à Giovanna. Puis, elle sauta au bas du lit.

— Et maintenant, branle-toi avec ! ordonna-t-elle. Je veux te regarder jouir !

Perdue dans les vapeurs du désir qui avaient pris le contrôle de son ventre et de son esprit, Giovanna ne songea ni à discuter ni même à s'étonner. Elle saisit l'énorme membre de la main droite et commença de le faire doucement aller et venir en elle, le corps agité d'une houle de plus en plus puissante.

Comme celle qui, en ce moment même, poussait les eaux de la lagune à l'assaut des rues de Venise.

Les yeux exorbités, le regard braqué sur la grosse verge postiche qui allait et venait entre les cuisses écartelées de Giovanna, Constance Cormecourt saisit la petite télécommande de bakélite noire, qu'elle avait sortie du tiroir en même temps que le godemiché, et posa son pouce sur le petit bouton rouge qui se trouvait vers le haut du boîtier.

Voilà, désormais, la vie et la mort de cette petite idiote qui se branlait de plus en plus vite était totalement entre ses mains. Il suffirait qu'elle exerce une légère pression sur le bouton rouge, d'une infime contraction de son pouce, pour que Giovanna ressente aussitôt une douleur fulgurante.

Et qu'elle meure un peu plus tard, le ventre noyé dans son propre sang.

Comme étaient mortes les trois autres avant elle.

Il n'y avait qu'à appuyer sur le bouton de la télécommande et tout serait fini.

C'était si simple...

Constance rejeta le boîtier loin d'elle, comme s'il s'agissait d'un répugnant insecte venimeux. Elle s'aperçut que son front était ruisselant de transpiration et que ses jambes tremblaient convulsivement.

Sur le lit, perdue dans le plaisir qui montait en elle comme une marée d'équinoxe, Giovanna agitait de plus en plus vite le godemiché à l'intérieur de son ventre en fusion.

Sans se douter un instant que l'engin sur le point de la faire jouir était aussi capable de la tuer. Avec une garantie de résultat encore plus grande...

Constance s'épongea le front d'un revers de la main, et eut l'impression de sortir d'un cauchemar.

Qu'est-ce qu'elle avait failli faire ? Quel démon avait pu la pousser à vouloir tuer cette Giovanna, qui n'avait rien à voir avec toute cette histoire ?

Mais bien sûr ! Le démon, c'était l'autre, là-haut, au grenier ! C'était l'héritière...

« Décidément, songea Constance, en retrouvant un peu de son calme, il va falloir que je me décide à m'occuper définitivement de cette maudite Christelle. Et aussi de Luigi, ce sale fouineur, par la même occasion... Et, après, le cauchemar sera peut-être fini. La malédiction des Levi s'éteindra enfin, et je pourrai me reposer... Être heureuse... connaître le vrai, le grand amour... »

Constance s'assit au bord du lit et se mit à caresser distraitemment les gros seins de Giovanna, qui tressautaient à la cadence des coups de boutoir de plus en plus furieux qu'elle infligeait à son intimité distendue.

Mais l'esprit de Constance Cormecourt était ailleurs, très loin de cette chambre.

Une fois de plus, peut-être pour la millième fois depuis quatre ans, elle se repassait le film de tout ce qui s'était passé en une soixantaine d'années. L'enchaînement implacable et horrible des événements, qui avait abouti au terrifiant cauchemar dans lequel elle se débattait.

Constance Cormecourt avait atteint l'âge de 34 ans, en ignorant tout des origines de la fortune familiale. Elle savait juste que « papy Julien » avait été un grand marchand d'art, avant sa naissance, qu'il avait légué une immense fortune à son fils unique, Daniel, lequel, grand expert financier, l'avait encore fait fructifiée pour, un jour, en faire profiter sa fille Constance, elle aussi enfant unique.

Tout avait basculé au début de l'année 2002. Lorsque le cancer du foie avait terrassé Daniel Cormecourt. Un soir de mars, se sentant au bout de son rouleau, il avait fait venir Constance auprès de son lit et avait fait sortir l'infirmière qui ne quittait plus son chevet.

Et là, avec des phrases pesant d'un poids terrible, d'une voix à peine audible, en lui faisant promettre le secret le plus absolu, il avait transmis à sa fille l'écrasant secret de la famille Cormecourt.

De la famille maudite.

Il l'avait d'abord mise au courant de la vente de tous ses biens, faite par le vieux Ottavio Levi à son « grand ami » Julien Cormecourt, en 1942.

Puis, sans aucune émotion apparente, il lui avait révélé comment « papy Julien », afin de faire main basse sur les biens de son ami, avait fait jouer ses

relations secrètes à la Kommandantur allemande pour faire aussitôt déporter toute la famille Levi, dans les camps nazis où ils avaient tous été gazés puis brûlés.

Tous sauf une : la jeune Agostina.

— Quand elle a eu son fils, elle est revenue à Paris, et elle a pris contact avec ton grand-père, avait alors expliqué Daniel Cormecourt à sa fille, tétanisée par ce monde de ténèbres qu'elle entrevoyait. Il a compris qu'à cause d'elle il risquait de tout perdre. Alors...

Le mourant avait dû s'arrêter pour reprendre un peu de souffle, avant de poursuivre :

— Alors, il a fait en sorte que son appartement brûle pendant qu'elle se trouvait à l'intérieur. Seulement, ce soir-là, parce qu'elle avait l'intention de sortir, Agostina Levi avait confié son fils, Luciano, à une de ses amies. Si bien que l'enfant en a réchappé. Comme je n'en ai plus jamais entendu parler durant plus de trente ans, j'ai cru que nous étions sauvés. Seulement, il a fini par réapparaître, en 1982. C'était une répugnante petite crapule, qui prétendait me faire chanter, me dénoncer, je ne sais quoi. Je me suis toujours demandé comment il avait fait pour apprendre le secret... La vente des biens Levi...

— Alors, avait soudain dit Constance d'une voix blanche, méconnaissable, alors tu as décidé de le supprimer. À faire comme avait fait ton père pour Agostina !

— Exact, avait opiné Daniel Cormecourt, sans l'ombre apparente du moindre remords.

— J'ai payé un type pour qu'il le poignarde, en me disant que, vu le malfrat que c'était, la police conclurait probablement à un règlement de comptes. C'est ce qui s'est passé, en effet...

— Mais pourquoi est-ce que tu me racontes tout ça, papa ? avait alors crié Constance, le visage ravagé par le désespoir et l'incompréhension.

La main de son père s'était abattue sur son bras avec une force stupéfiante pour un mourant, et il s'était redressé à moitié, dardant sur elle un regard de feu :

— Parce que rien n'est fini, jamais ! Parce que tu dois reprendre le flambeau, continuer la lutte ! Sinon, tu finiras dépossédée de tout, et le nom des Cormecourt sera souillé pour l'éternité par l'infamie !

Alors, Daniel Cormecourt avait révélé à sa fille la particularité de la famille Levi : la marque de naissance. Cette tache représentant vaguement un lion stylisé, qui pouvait apparaître sur n'importe quel endroit du corps, mais jamais chez les garçons, qui ne pouvaient être que des « vecteurs invisibles », des transmetteurs de la tare familiale. Seules les filles pouvaient porter la marque.

— Je... je ne comprends pas... avait balbutié Constance, qui avait

l'impression que sa raison ne survivrait pas à cette soirée de cauchemar.

— Ce Lucien Lévy, que j'ai fait supprimer, il a passé les dix dernières années de sa vie à traîner dans le quartier de Pigalle et Barbès, lui avait expliqué son père. Et à engrosser un certain nombre de filles, sans jamais consentir à reconnaître le produit de ses ignobles copulations ! Je le sais : j'ai commencé une enquête. Hélas, cette saloperie de crabe m'a empêché de la mener jusqu'au bout...

Maintenant, c'est à toi de reprendre le flambeau. Si jamais des filles sont nées, *grosso modo* entre 1970 et 1982, des amours de Lucien Lévy, et que certaines d'entre elles portent la marque des Levi, il y aura toujours le danger qu'elles découvrent la vérité. Puisque Lucien l'avait découverte, d'autres le peuvent aussi. Il faut que tu t'en occupes quand je ne serais plus là, Constance ! Sinon, elles te prendront tout ! Ce sera la vengeance du vieil Ottavio Levi...

Et Constance Cormecourt avait repris le noir flambeau que son père lui avait tendu, sur son lit de mort.

Elle avait poursuivi l'enquête commencée par Daniel Cormecourt, retrouvé trois filles dont les mères avaient eu une liaison avec Julien Lévy, peu avant la naissance de leur enfant, entre 1970 et 1982.

Trois filles qui portaient la marque des Levi.

Et qui s'appelaient Corinne Alibert, Marie-Claude Bouchard et Sylvie Guignac.

Il avait fallu plus de trois ans à Constance pour les localiser, trouver le moyen de les approcher, mettre en scène leur mort de façon à ne pas risquer d'être soupçonnée.

Pour ça, elle s'était servie de ce très ingénieux instrument, fabriqué spécialement pour elle par un bricoleur génial de Singapour, que les scrupules n'étouffaient pas et que les dollars attiraient irrésistiblement.

Un godemiché muni d'un trident en acier, aux pointes redoutables, tranchantes comme des lames de rasoir. Un trident dissimulé dans l'épaisseur même du phallus factice et qui, telle la lame d'un cran d'arrêt, ne jaillissait que lorsqu'on pressait la petite touche rouge de la télécommande.

Fournie sans supplément de prix, la télécommande...

Grâce à son « arme secrète », Constance s'était dit que le triple crime passerait pour celui d'un maniaque sexuel et qu'elle serait tranquille.

La seule chose qui la tracassait, c'est qu'elle avait bien été obligée de brûler la fameuse marque des Levi, en forme de lion héraldique, qui aurait, sinon, immanquablement attiré l'attention des flics...

Mais enfin, tout s'était bien déroulé... jusqu'à ce qu'elle tombe par hasard, sur cette Christelle Favart. Une fille dont elle n'avait jamais entendu parler, dont son enquête ne lui avait jamais révélé l'existence.

Et qui, pourtant, portait la maudite tache.

Constance fut tirée de sa rêverie malsaine par le long cri de délivrance poussé par Giovanna, juste à côté d'elle, fauchée par l'orgasme qu'elle venait elle-même de se procurer, le corps totalement arqué.

Grâce au fameux godemiché de Constance. Engin de plaisir, engin de mort...

La jeune serveuse retomba sur le lit en haletant, puis sourit à son hôtesse :

— C'était génial, j'ai joui comme une folle ! Vous voulez que je vous donne du plaisir, maintenant ? Je sais faire de très jolies choses, avec mes doigts... ou ma bouche...

— Non, une autre fois, répondit Constance avec un sourire infiniment triste. Je... Je ne me sens pas très bien... Je préférerais que tu t'en ailles, maintenant. On se reverra au restaurant, d'ici un jour ou deux, d'accord ?

— Pas de problème ! s'écria Giovanna avec l'insouciance de son âge, en sautant au bas du lit.

Cinq minutes après, rhabillée, elle avait quitté le palais. Ne restait plus que l'empreinte de son corps, au milieu de l'immense lit de satin.

Ce lit où Constance n'avait pratiquement jamais rien fait d'autre que dormir. Où jamais, malgré son frénétique désir de devenir une femme « normale », elle n'avait pu éprouver le moindre plaisir dans les bras d'un homme.

Et à peine plus dans ceux des filles qu'il lui arrivait de ramener chez elle, quand elle n'en pouvait vraiment plus de frustration et de désir. Des étreintes qui la laissaient pantelante de honte et de remords.

Et puis, il y avait le reste. Cette culpabilité brûlante qu'elle éprouvait presque jour et nuit, envers cette famille Levi que sa propre famille avait détruite sans pitié.

À chaque fois qu'elle avait retrouvé l'une de ses descendantes, Corinne Alibert et les autres, Constance avait d'abord imaginé qu'elle allait pouvoir racheter tout ce mal abominable. En se mettant à leur service, en devenant leur servante, en leur offrant tout ce qu'elle possédait.

Mais toutes l'avaient repoussée, l'avait regardée comme si elle était folle. Et la dernière, Christelle, exactement comme les trois autres.

Alors, à chaque fois, Constance avait compris qu'il lui fallait suivre le destin tracé par son père avant sa mort.

Elle devait tuer.

Encore tuer.

Toujours tuer.

Jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une seule. Que le souvenir même des Levi ait disparu de la surface de la Terre. Comme englouti par les eaux montantes

de la lagune.

Constance Cormecourt se redressa brusquement, le regard fiévreux.

Son évocation involontaire de *l'acqua alta*, qui avait lieu en ce moment, venait de lui donner une idée. Une magnifique et très ingénieuse idée.

Qui allait lui permettre de se débarrasser rapidement, sans risque et surtout définitivement de Luigi Boschetto et Christelle Favart.

CHAPITRE XIV



— Boris, essaie de nous comprendre, soupira Ruggero Spoletta : Flavia et moi, on aimerait vraiment vous aider sur ce coup-là, mais...

— Mais vous êtes complètement ligotés par votre hiérarchie, compléta Corentin.

— Et par le fait que Constance Cormecourt est une huile, une sorte d'intouchable, rajouta Géraldine Hébert.

— Vous vous rendez bien compte que même si vos hypothèses sont troublantes, et j'avoue qu'elles le sont, elles ne constituent pas l'ombre d'une preuve contre madame Cormecourt. Pas même un indice probant...

— Je sais, Ruggero, je sais, soupira Corentin. D'ailleurs, très franchement, je ne m'attendais pas trop à ce que tu me proposes d'investir son palais revolver au poing !

— Je suis bien content que tu le prennes comme ça ! soupira le policier italien, visiblement soulagé.

— Seulement, en attendant, Christelle est toujours aussi évanouie dans la nature ! fit remarquer Géraldine, l'air sombre et buté.

— Et Luigi Boschetto n'a pas réapparu non plus, l'appuya Flavia Malpaga.

— Vous aurez beau dire et beau faire, je n'obtiendrai jamais l'autorisation du juge pour aller fouiller la maison de Constance Cormecourt... soupira Ruggero Spoletta.

— Par contre, fit alors Boris Corentin, je ne vois pas ce qui m'empêcherait, *moi*, de lui rendre une petite visite ! Entre compatriotes, ça se fait, non ?

— C'est vrai que si tu tiens absolument à y aller, rien ne m'autorise à t'en empêcher... glissa Spoletta avec un petit sourire entendu.

Un court silence retomba entre les quatre policiers, installés dans un petit restaurant de poissons du quartier San Polo. Au dehors, c'était l'effervescence provoquée par *l'acqua alta*, commencée la nuit précédente. Et qui ne cessait de monter, noyant de plus en plus de rues.

Déjà, à Saint-Marc, l'endroit le plus bas de Venise, et donc le plus exposé, les touristes ne pouvaient plus circuler que sur de longues et étroites passerelles de bois, dressées à la hâte et quadrillant toute la place.

Quant aux Vénitiens « pur jus », ils avaient sorti leurs petites barques à fond plat et s'en servaient pour descendre les rues, comme s'il s'agissait de canaux supplémentaires.

— Bon, admettons, tu te pointes au palais de la Cormecourt et tu sonnes à sa porte, fit soudain Géraldine. Et après, tu lui dis quoi ? Tu te présentes en tant que quoi ?

Boris Corentin réfléchit quelques secondes, puis un drôle de sourire étira légèrement ses lèvres. Et c'est d'un air rêveur qu'il répondit, les yeux dans le vague :

— Et si je donnais un grand coup de pied dans cette fourmilière, histoire de voir ? Du genre : « ça passe ou ça casse » ?

— Chic ! on va peut-être commencer à s'amuser un peu ! s'exclama Géraldine, qui, contrairement à Aimé Brichot, n'était pas genre à tempérer les ardeurs de Corentin.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demanda Ruggero Spoletta, déjà moins enthousiaste.

— Je pars du principe que tout ce qui arrive est en relation avec quelque chose qui s'est passé entre les familles Cormecourt et Levi, expliqua Boris. Une sorte de « cadavre dans le placard », qui doit remonter à un bout de temps, mais qui reste menaçant, apparemment. Donc...

— Donc ? firent les trois autres d’une seule voix.

Le sourire de Boris Corentin s’élargit :

— Donc, je vais aller me présenter à madame Constance Cormecourt, en tant que... descendant de la famille Levi ! Histoire de voir comment elle réagit...

Constance Cormecourt contemplait d’un œil fixe et brillant, le tableau étrange que lui offrait Christelle Favart.

La maîtresse des lieux se tenait debout, à l’entrée du hangar à bateaux, la petite télécommande de bakélite noire dans la main droite. Et des bottes de caoutchouc noir aux pieds.

Quant à sa prisonnière, elle était allongée en croix sur le dos, sur une palette de bois posée à même le sol, entièrement nue, chevilles et poignets liés, un bâillon sur la bouche.

Et, aussi, jaillissant grotesquement de son ventre, le gros godemiché de caoutchouc rose qui, d’une seconde à l’autre, pouvait se transformer en une arme mortelle.

À sa droite, étendu dans la même position et les mêmes conditions inconfortables – moins le phallus artificiel... –, se trouvait Luigi Boschetto.

Constance Cormecourt pencha légèrement la tête sur la droite, pour mieux apprécier le tableau qu’ils formaient tous les deux, et un sourire d’illuminée incendia son visage, d’ordinaire si pâle.

Elle était très contente de l’idée géniale qu’elle avait eue, vraiment.

Depuis la veille, déjà, elle se posait une question difficile : comment faire pour éliminer Christelle et Luigi, sans risquer qu’ils ne se retournent ensemble contre elle et ne fassent basculer la situation à leur avantage ?

Et elle avait trouvé. Tel le dernier des Horace affrontant les Curiace, elle avait décidé de neutraliser ses prisonniers l’un après l’autre.

Elle était montée au grenier, avec une bouteille d’eau fraîche et son godemiché fétiche. Elle avait posément expliqué à Luigi et Christelle, terriblement assoiffés, que s’ils voulaient boire tous les deux, il fallait que la jeune Française accepte d’enfiler le phallus factice au fond de son ventre. Et que Luigi consente à lui lier les mains dans le dos. Elle avait présenté ça comme l’ultime fantaisie sexuelle d’une geôlière en plein abus de pouvoir...

La soif ayant plus ou moins annihilé ses facultés de jugement, Christelle s’était aussitôt exécutée. Et Luigi aussi. Alors, en leur montrant le petit boîtier de bakélite, Constance Cormecourt leur avait expliqué ce qui se passerait, si elle enfonçait le petit bouton rouge.

— Si jamais l’un d’entre vous fait le moindre mouvement non prévu au programme, trois pointes d’acier s’enfonceront dans ton utérus et te

déchireront le ventre ! avait-elle informé à une Christelle anéantie.

Ensuite, sous la menace de sa télécommande, il avait été très facile de contraindre ses deux prisonniers à descendre jusqu'au hangar à bateaux.

Là, elle avait fait bâillonner et ligoter Christelle par Luigi, sur l'une des deux palettes préparées par ses soins. Puis, elle avait demandé au jeune Vénitien d'attacher ses propres pieds à l'autre palette. Enfin, elle lui avait elle-même lié les mains, et l'avait également bâillonné, en le prévenant qu'au moindre geste suspect de sa part, elle n'hésiterait pas à se servir de sa télécommande.

Pour finir, une fois les deux amants dûment immobilisés, elle n'avait plus eu qu'à récupérer son précieux phallus mortel...

À présent, elle contemplait son œuvre, depuis le haut des six marches qui menaient du hangar jusqu'à la porte à digicode permettant d'accéder au palais proprement dit.

Et elle voyait d'un œil satisfait l'eau saumâtre du petit canal latéral qui continuait de s'infiltrer sous la porte extérieure du hangar, sous la pression inexorable de l'*acqua alta*.

— D'après le dernier bulletin radio, expliqua-t-elle posément à ses deux prisonniers, on a affaire à une *acqua alta* d'assez grande ampleur. Ce qui veut dire que, d'ici une heure ou deux, peut-être trois mais sûrement pas plus, l'eau aura monté d'encore cinquante bons centimètres. Et que vous serez en dessous de son niveau, j'en ai bien peur !

Sous son bâillon, Christelle poussa un gémissement pitoyable, et se mit à se tortiller dans ses liens.

Déjà, l'eau avait dépassé le niveau supérieur de la palette, et elle sentait son contact glacé sous son dos et ses fesses...

— Après, conclut Constance, avec un large sourire de folle, je n'aurai plus qu'à charger vos deux corps dans mon bateau, et vous irez engraisser les petits poissons de la lagune... comme je vous l'ai promis !

À ce moment, Constance Cornecourt sentit tout son corps se tétaniser, à cause des deux notes lointaines qui venaient de parvenir à ses oreilles.

C'étaient celles produites par le carillon de la porte d'entrée principale du palais.

Boris Corentin enfonça le gros bouton de cuivre pour la troisième fois. Sans plus de résultat.

Apparemment, il n'y avait personne, à l'intérieur du palais de Constance Cornecourt. Mais alors, où pouvait-elle bien être ? Est-ce qu'elle allait disparaître, elle aussi ?

Un peu désorienté, Corentin s'apprêtait à s'éloigner, lorsqu'il lui sembla

percevoir le glissement d'un pas, de l'autre côté de la grande porte de bois sculpté. Un pas qui se rapprochait.

Effectivement, au bout de quelques secondes, il y eut un bruit de clé, et la porte s'ouvrit lentement. Dévoilant la silhouette fine et agréable d'une jeune femme blonde, au teint très pâle, aux lèvres exsangues, mais dont les grands yeux sombres brillaient d'une fièvre intense, malsaine. Elle était vêtue d'une sorte de robe d'intérieur d'un rouge sombre et moiré, décorée de grands oiseaux argent, simplement croisée sur la poitrine.

D'instinct, Boris Corentin sut qu'il se trouvait en présence de Constance Cormecourt.

C'était maintenant que tout se jouait.

Après avoir pris une profonde inspiration, Corentin se lança dans le petit scénario qu'il s'était concocté :

— Madame Cormecourt ? Pardonnez-moi de vous déranger, tout d'abord... Je me présente : Henryk Verwaerde. J'arrive tout exprès de Rotterdam pour vous rencontrer, madame. Je crois que nous avons beaucoup de choses à nous dire...

— Ça m'étonnerait, monsieur... Verwaerde ! répondit Constance Cormecourt, avec une certaine hauteur. Votre nom ne me dit absolument rien, et je...

Boris Corentin l'interrompit froidement, en la maintenant sous le feu de son regard implacable :

— Peut-être les choses seront-elles plus claires pour vous, si je vous dis que ma mère était Agostina Levi !

Le changement qui se produisit alors dans la physionomie de la jeune femme stupéfia Boris Corentin. Tout en lui prouvant qu'il avait visé juste.

D'abord, Constance Cormecourt parut se ratatiner, se recroqueviller sur elle-même. Tout le sang se retira de son visage, et ses grands yeux noirs exprimèrent une terreur sans nom, presque irrationnelle. Comme si un fantôme venait de se matérialiser devant elle.

Puis, dans la seconde suivante, la vie parut de nouveau circuler en elle, avec une intensité accrue. Les couleurs lui revinrent d'un coup, et son regard continua de briller tout aussi intensément, mais d'une lueur très différente.

Soudain, de fantôme effrayant, Corentin avait l'impression d'être devenu une sorte de Messie...

Il s'attendait à des questions, des doutes, des soupçons, des dénégations, et il se préparait déjà à « servir » le petit *speech* qu'il avait préparé pour donner de la véracité à son personnage d'héritier inconnu de la famille Levi. Avec, surtout, une explication toute prête pour faire « passer » son parfait accent français. Il fut donc pris de court par la réaction de la jeune femme.

— Entrez, monsieur, murmura-t-elle, en s'écartant de la porte. Il y a

longtemps que je vous attendais. Je savais bien que vous viendriez un jour...

Sans s'occuper si elle était suivie ou non, Constance Cormecourt s'éloigna dans le grand hall, en ondulant des hanches. Un peu estomaqué, Boris Corentin referma la porte et lui emboîta le pas.

Malgré le côté un peu surréaliste de la situation, il ne put s'empêcher de noter en un coup d'œil que la jeune femme qui le précédait semblait avoir de longues jambes fines et une croupe délicieusement ronde et ferme. On ne se refait pas : homme à femmes un jour, homme à femmes toujours...

Ils débouchèrent dans un grand salon, éclairé par une grande quantité de petites lampes douces, destinées principalement à mettre en valeur les tableaux de grands maîtres accrochés sur les murs.

— Champagne ? proposa Constance d'une voix veloutée, en désignant l'un des profonds canapés à Corentin. Le début d'une nouvelle vie, ça se fête...

Il y avait chez elle une sorte d'exaltation rentrée, de fièvre mal maîtrisée qui mettait Boris assez mal à l'aise. Mais, pour le moment, il n'avait guère d'autre choix que d'entrer dans le jeu de Constance Cormecourt.

Il n'eut pas besoin de répondre à sa question : la jeune femme était déjà en train de rapporter la bouteille de Dom Pérignon qu'elle était allée chercher dans le petit frigo dissimulé à l'intérieur des boiseries de la bibliothèque murale.

— Tenez, débouchez-la... ordonna-t-elle doucement, en tendant la bouteille à Boris. Après tout, *ça aussi*, c'est un travail d'homme !

Elle revint avec deux flûtes de cristal et prit place tout à côté de Boris, qui remplit leurs verres et en tendit un à son hôtesse. Tout en se demandant comment il allait conduire la suite de l'entretien, pour l'amener sur le terrain qui l'intéressait. Pas facile...

D'autant que, après avoir vidé son champagne pratiquement d'un trait, Constance s'en resservit une nouvelle flûte, qu'elle choqua contre celle de Boris, en murmurant avec un long regard crépitant de fièvre :

— Je bois à la réunion de nos deux familles, par notre intermédiaire, Henryk ! Vous permettez que je vous appelle Henryk, n'est-ce pas ? Oui, c'est un grand jour, aujourd'hui ! Enfin, grâce à nous, à notre sacrifice commun, nos deux familles vont cesser de souffrir. Et les morts dormir enfin dans la paix éternelle...

« Folle ! songea Boris, en s'efforçant de lui sourire d'un air naturel. Décidément folle... Ou, en tout cas, complètement exaltée ! Mais par quoi ? Par qui ? »

Brusquement, mû par une impulsion soudaine, Corentin décida que c'était à lui de prendre les choses en mains, s'il voulait obtenir un avantage décisif sur Constance Cormecourt. Et, si tant est qu'il comprenne plutôt mieux les

femmes que la plupart des hommes, il devinait où était le point faible de celle-ci, la brèche par laquelle, au propre comme au figuré, il lui fallait s'engouffrer...

Des mains de Constance, il prit la flûte qu'elle venait de vider pour la seconde fois et la posa sur la table basse avec la sienne. Puis, se tournant vers la jeune femme, il la prit par les épaules et l'attira doucement vers lui, en murmurant d'une voix aussi caressante que possible :

— Maintenant, je vais accomplir ce pour quoi je suis venu jusqu'à vous...

Comme il s'y attendait plus ou moins, Constance se laissa aller contre lui sans la moindre résistance. Au contraire, elle noua ses bras autour de son cou, comme pour l'empêcher de s'éloigner d'elle.

Ce dont Boris n'avait nullement l'intention.

Il commença par couvrir son cou et la naissance de ses épaules de petits baisers à peine effleurés. Aussitôt, Constance se mit à respirer plus fort et posa l'une de ses mains sur sa cuisse, collée contre la sienne.

Boris laissa ses lèvres remonter vers le visage de sa partenaire, tout en écartant doucement les pans de sa robe d'intérieur. Au moment où ses seins menus apparurent à l'air libre, avec leurs pointes dardées et dures, il écrasa sa bouche sur la sienne, pour un vrai baiser.

Que Constance lui rendit avec une sorte de passion désespérée.

Tout en l'embrassant, il se mit à caresser doucement son corps, s'attardant sur chaque partie nouvelle que découvrait le peignoir en glissant.

Leurs langues se mêlaient en une véritable sarabande, se quittaient pour mieux se reprendre, jusqu'à perdre haleine.

Bientôt, Constance fut entièrement nue. Corentin la sentait vibrer de tout son corps. D'une main, il caressait alternativement ses seins, épousant leur contour, appréciant leur volume et leur fermeté, agaçant leurs mamelons dardés entre ses doigts.

Boris mit fin à leur baiser et laissa glisser sa bouche le long du cou de Constance, pour l'enfouir dans la douceur de ses longs cheveux blonds, happant le lobe de son oreille entre ses lèvres.

Aussitôt, Constance se mit à geindre plus fort. Corentin avait l'impression étrange d'étreindre une adolescente qui en serait à sa première expérience amoureuse. Constance soulevait son bassin spasmodiquement, comme si elle était déjà en train de s'empaler sur le sexe de son partenaire.

Un sexe que ses doigts fébriles étaient parvenus à extraire de sa prison de tissu, et qu'elle agitait avec une brusquerie empreinte de maladresse. Boris décida de passer à la vitesse supérieure.

Il descendit lentement le long de son ventre, embrassant, léchant, mordillant chaque centimètre carré de la peau laiteuse, qui frémissait sous ses attouchements.

Quand sa bouche atteignit le nombril, Constance ouvrit d'elle-même ses jambes toutes grandes. À présent, elle haletait comme un soufflet de forge, balbutiant des phrases extasiées, moitié en français moitié en italien, dans lesquelles le prénom « Henryk » revenait sans arrêt, prononcé avec une exaltation grandissante.

Boris Corentin plongea ses lèvres au point le plus brûlant du corps de Constance, qui poussa un long cri de bonheur, lorsque la langue chaude entra en contact avec son petit bourgeon gonflé et luisant de désir.

Elle plaqua ses deux mains sur la nuque de Boris pour le forcer à pénétrer encore plus profondément en elle. Mais, presque aussitôt, elle l'agrippa par ses cheveux bouclés et le repoussa.

Constance se redressa à demi, sur les coudes. Ses yeux brillaient d'un éclat sauvage, dément, qui aurait fait presque peur à Corentin... s'il avait été plus impressionnable. Ses cheveux étaient en bataille devant son visage devenu écarlate.

— Maintenant ! ordonna-t-elle d'une voix à peine reconnaissable, un sourire illuminé déformant sa bouche. Je veux que tu me baisses maintenant ! Oh ! mon amour ! mon bien-aimé tant attendu ! Je vais enfin savoir ce que c'est ! La malédiction est en train de s'achever ! Prends-moi, mon bel amour : je vais mourir si je ne te sens pas dans mon ventre tout de suite !

Décidé à jouer son rôle jusqu'au bout, et même si sa tête restait parfaitement froide, Boris rampa sur le corps moite et frémissant de Constance. Quand leurs deux visages furent l'un au-dessus de l'autre, il l'embrassa avec une telle fougue – froidement calculée – que leurs dents s'entrechoquèrent, et que la jeune femme le mordit à la lèvre inférieure.

Fouetté par cette brusque douleur, Boris empoigna son membre d'une main et le guida vers l'intimité brûlante et inondée. Il donna un coup de reins à la fois doux et puissant. Son sexe pénétra sans à-coup dans le fourreau étroit et onctueux comme du miel.

Constance était déjà proche de l'explosion. Corentin le sentait avec cette sûreté d'instinct, cette science amoureuse qui lui avait valu tant de reconnaissances féminines...

Tout près de son visage, les grands yeux de sa partenaire étaient illuminés par une sorte de bonheur émerveillé et incrédule. Comme si c'était la première fois que le plaisir prenait possession de son corps...

Malgré les coups de reins frénétiques qu'elle s'était mise à donner, après avoir noué ses jambes dans les reins de Boris pour mieux s'empaler sur lui, ce dernier parvint à ralentir le mouvement.

Sans se soucier des halètements suppliants de Constance, il ressortait de son ventre aussi lentement que possible, de toute sa longueur, avant de replonger d'un coup dans la lave en fusion.

À chaque fois qu'il reprenait possession d'elle, Constance poussait un

long rôle de bonheur qui s'achevait en un cri de plus en plus aigu.

Brusquement, elle plaqua avec violence ses deux mains sur les épaules de son partenaire et enfonça sans ménagement ses ongles dans sa peau.

— Henryk ! oh ! Henryk ! cria-t-elle, dans une sorte de sanglot. Je savais que ça se produirait ! Je... Je vais jouir, enfin ! Tu es le premier, tu seras le dernier ! Mon amour... Aaah !

Insensiblement, comprenant qu'elle avait atteint le point de non-retour, Boris avait accéléré le mouvement de ses hanches. Les yeux grands ouverts, il observait le plaisir qui envahissait le visage hébété de Constance.

Lui aussi était parvenu au bord de l'explosion, mais sans perdre un gramme de sa lucidité. Ce qui le rendait capable de se contrôler parfaitement. Quand il sentait le plaisir monter en lui, il ralentissait imperceptiblement sa cadence, puis repartait de plus belle.

Il « attendait » littéralement sa partenaire.

Il n'eut pas besoin d'attendre plus longtemps. Le corps couvert d'une fine transpiration de Constance se tendit en arc de cercle, avec une telle force qu'elle parvint à soulever les 85 kilos de muscles de l'homme qui fouaillait son ventre en feu avec une mâle ardeur.

Aussitôt, Boris « mit le turbo » : ses coups de reins devinrent deux fois plus rapides, presque violents.

Il explosa en longues gerbes brûlantes, au moment précis où Constance poussait un hurlement interminable, entrecoupé de sanglots de bonheur.

Le corps tendu à se rompre, la respiration bloquée par le plaisir fulgurant qui, pour la toute première fois, la fauchait, elle resta plusieurs secondes comme suspendue dans l'air.

Enfin, d'un bloc, elle se laissa retomber sans force sur le canapé, haletante, comblée, encore stupéfaite du réveil en fanfare de son corps trop longtemps endormi.

Toujours fiché en elle, Boris se laissa doucement glisser sur sa poitrine et enfouit un moment son visage au creux de son cou. Constance reprenait peu à peu une respiration normale, en lui caressant doucement les cheveux.

— Henryk, mon amour ! soupira-t-elle, d'une voix totalement pâmée. Maintenant que nous sommes l'un à l'autre pour le restant de notre vie, et que nous allons tout partager, il faut que tu connaisses la vérité...

Sans bouger d'un millimètre, par peur de rompre le charme, Corentin n'osait même plus respirer.

Le plus délicat allait commencer...

Christelle rua dans ses liens, pour la centième fois au moins. Avec le

même résultat que les fois précédentes : nul.

De nouveau, elle essaya de mordre son bâillon pour tenter de l'arracher de sa bouche. Au moins, si elle pouvait appeler, hurler, alerter une quelconque embarcation passant sur le petit canal latéral...

Mais, là non plus, elle ne parvint à rien.

En tournant la tête vers la droite, elle pouvait voir que Luigi, à côté d'elle, faisait exactement les mêmes efforts.

Avec les mêmes résultats, hélas.

Et, pendant ce temps, l'eau continuait de monter. Avec une rapidité qui semblait effrayante à Christelle.

Déjà, elle ne sentait plus ses jambes, complètement immergées, prises dans une sorte de gangue glacée. L'eau atteignait la base de ses seins, aux pointes dardées par le froid humide du hangar.

Bientôt, dans un temps qu'elle se refusait à évaluer, parce que ça la rendait malade de terreur, l'eau nauséabonde et salée de la lagune atteindrait son menton, puis sa bouche, son nez...

Alors, tout serait fini.

Et personne, vraiment personne ne savait qu'elle était là. Et on ne retrouverait jamais son corps...

— ... et quand j'ai découvert le pseudo tatouage de cette Christelle, j'ai tout de suite compris ce qu'il cachait, il ne faut pas me prendre pour une idiote !

Constance Cormecourt, pelotonnée dans les bras de Boris Corentin, eut un petit rire. Pendant que son partenaire grillait littéralement d'impatience.

Cela faisait plus d'une demi-heure que Constance, comme on vide son âme jusqu'au tréfonds dans l'oreille d'un confesseur, racontait sa vie et les atroces secrets de sa famille à Boris Corentin. Ou plutôt de *leurs* familles, puisqu'il était toujours censé être Henryk Verwaerde, le fils « caché » d'Agostina Levi, l'unique fille survivante du vieil Ottavio.

Désormais, plus aucun recoin ne restait dans l'ombre, dans la mesure où la jeune femme, d'une voix monocorde, presque mécanique, lui avait raconté comment elle avait supprimé Corinne Alibert, Marie-Claude Bouchard et Sylvie Guignac. Avant d'en arriver au cas qui intéressait vraiment Corentin : celui de Christelle.

— Et elle aussi, tu l'as tuée, afin de protéger notre fortune et notre avenir ? interrogea-t-il doucement, en entrant totalement dans le jeu de cette pauvre folle.

Constance eut un petit rire chevrotant :

— Pas encore ! Mais c'est en train de se faire, n'aie pas peur ! Quand l'eau de la lagune aura monté assez et envahi un peu plus le hangar à bateaux, elle et Luigi seront noyés ! Pas bête, mon idée, hein, mon amour ? Ce doit être une question de minutes, maintenant...

Boris Corentin serra les dents à s'en faire exploser les mâchoires. Christelle n'était pas morte... mais tout près de l'être, à en croire Constance Cormecourt ! Il fallait absolument agir...

C'est alors qu'il commit une erreur. Croyant que la jeune femme – qui lui avait avoué avoir connu avec lui son premier vrai orgasme – était désormais toute « à sa main », il voulut aller trop vite.

— Constance, mon amour ! dit-il en s'arrachant à ses bras et en sautant au bas du canapé, il faut absolument les sortir de là ! On ne peut pas les laisser mourir, ce serait... ce serait comme un gros nuage sur toute notre vie à deux !

La dernière partie de la phrase, c'était tout ce qui lui était venu à l'esprit en voyant le visage de Constance Cormecourt se fermer brusquement. Mais ça ne suffit pas. Un rictus de haine déforma sa bouche et elle se mit à gronder, d'une voix rauque, à peine identifiable :

— Tu as voulu me tromper ! Tu es comme tous les autres ! Ce n'est pas pour moi que tu es venu, c'est pour elle ! pour cette ignoble petite putain !

Elle éclata d'un rire dément :

— Mais tu ne la sauveras pas, c'est trop tard ! Dans quelques minutes, le hangar sera complètement dans l'eau ! Et personne ne peut y entrer ! Le lion garde la porte !

Corentin se précipita sur elle, la prit par les épaules et la secoua :

— La clé ! Donne-moi la clé du hangar !

— Jamais ! hurla Constance Cormecourt, l'air de plus en plus égaré. Tu peux me tuer tout de suite, tu ne sauras rien ! Elle va mourir, tu entends : mourir ! Vas-y, cours au hangar, par cette petite porte, à droite, là : tu vois, je t'aide, même ! Mais ça ne servira à rien : le lion qui garde la porte ne te laissera pas entrer !

Et elle éclata d'un long rire de folle, pendant que son corps nu se tordait sur le canapé comme celui d'une anguille coupée en deux.

Boris comprit qu'il ne tirerait plus rien d'elle. Et le temps pressait, apparemment. Il se rua vers la porte qu'elle lui avait indiquée, dévala l'escalier qui se trouvait derrière, se trompa une fois ou deux dans les nombreux petits couloirs, avant d'arriver, tout en bas, devant une lourde porte métallique, totalement étanche, dépourvue de poignée et de serrure.

Mais munie d'un digicode flambant neuf. Comportant les dix chiffres, plus deux lettres : A et N.

D'un cou d'œil, Corentin comprit qu'il ne servait à rien d'essayer d'enfoncer la porte en question : beaucoup trop solide. Aller chercher de

l'aide était une solution, mais les deux malheureux, à l'intérieur, risquaient d'être noyés lorsqu'il reviendrait avec les secours.

Alors, s'efforçant au calme, il se concentra sur le digicode, à droite de la porte. En repensant à ce que venait de lui dire Constance Cormecourt, à deux reprises :

Le lion qui garde la porte ne te laissera pas entrer...

Boris s'accrocha au principe que, même à moitié folle, la jeune femme n'avait pas dit ça par hasard. Elle avait voulu jouer au chat et à la souris avec lui, *en lui fournissant un véritable indice*. De manière, aussi, à rejeter sur lui une partie de la culpabilité, si jamais il échouait à sauver Christelle et Luigi, enfermés derrière la maudite porte. Et c'est pour ça qu'elle avait parlé d'un lion...

Mais quel lion ? Quel lien pouvait-il y avoir entre l'animal, emblème de Venise, et les chiffres d'un cadran ? Des chiffres et des lettres : aucun rapport...

Soudain, Boris tressaillit. Si ! il y avait un rapport entre les chiffres et les lettres ! À condition de penser en chiffres... romains !

— Voyons voir, fit-il à haute voix, si je décompose le mot « lion », ça me donne quatre lettres : L.I.O.N. Le L correspond au nombre cinquante, chez les Romains, bon... Le I, c'est l'unité, tout bêtement, et je pars du principe que O et zéro sont équivalents ; quant au N, il est présent sur le cadran. Donc, si je ne me trompe pas...

D'un index quand même un peu fébrile, Boris Corentin tapa la combinaison suivante sur le cadran : 50 1 ON...

Et la porte s'ouvrit lentement, avec un léger chuintement caoutchouteux !

Boris se précipita à l'intérieur. Il vit tout de suite que l'eau arrivait au milieu du petit escalier descendant jusqu'au sol de l'atelier.

Mais, surtout, il découvrit, au centre du hangar, deux corps allongés dans l'eau.

Et dont seul le haut du crâne et le front dépassait encore de la surface.

Corentin se rua dans l'eau froide et se précipita vers les deux corps, dans des gerbes d'éclaboussures.

Plongeant les deux bras dans l'eau, il saisit le haut de la palette où était ligoté l'un des prisonniers et, de toute sa force, la tira à lui.

C'est un Luigi suffoquant qui émergea de l'eau, s'étouffant dans son bâillon, que Corentin lui arracha, avant de caler tant bien que mal la palette en position oblique, contre la coque du bateau qui se trouvait derrière.

— Vite ! Christelle ! haleta le jeune Vénitien, les yeux hors de la tête. Elle va mourir !

Boris Corentin était déjà en train de soulever la deuxième palette.

La longue chevelure blonde de Christelle apparut, ruisselante. Boris lui arracha son bâillon.

Elle suffoquait, son visage était d'un vilain rouge violacé, son regard voilé.

Sans hésiter, Boris la gifla à deux reprises, sans y mettre aucune douceur.

Aussitôt, comme si le choc l'avait remise en marche, Christelle se mit à hoqueter, cracha plusieurs courtes gerbes d'eau, avant de retrouver une couleur plus normale et une respiration haletante, mais régulière.

Et c'est alors, seulement, qu'elle identifia Boris Corentin. Ses yeux s'emplirent de larmes, et elle ouvrit la bouche pour faire l'effort de parler.

— Tu gifles toujours tes ex, lorsque tu les revois ? parvint-elle à articuler péniblement.

Et, en même temps, un sourire de délivrance vint illuminer son visage ruisselant d'eau froide et de larmes.

CHAPITRE XV



En remontant le rio terrà Foscarini, vers l'Accademia et le Grand Canal, Boris Corentin s'efforçait de ne pas marcher trop vite, afin de ne pas rattraper les deux jeunes femmes qui se trouvaient à une vingtaine de mètres devant lui. Engagées dans une discussion qu'il devinait, qu'il savait très tendue.

Géraldine Hébert et Christelle Favart.

À la croisée de leurs deux vies.

Derrière Boris Corentin, lui aussi à une vingtaine de mètres, marchait Luigi Boschetto, qui avait visiblement hâte que tout cela soit terminé.

Grâce à Ruggero Spoletta et Flavia Malpaga, le rapport concernant Constance Cormecourt avait été bouclé en moins de vingt-quatre heures. Vingt-quatre heures durant lesquelles l'*acqua alta* s'était retirée des rues de Venise, aussi soudainement qu'elle les avait envahies.

Comme le fait un mauvais rêve, lorsque le dormeur rouvre les yeux...

Quant au rapport en question, il avait été simple à établir, Constance ayant, auparavant, fait une confession complète à Corentin, notamment concernant les trois assassinats parisiens. Boris avait dû répéter sous serment ce que la pauvre femme lui avait révélé.

« Pauvre femme », car Constance Cormecourt n'allait échapper à la prison que pour se retrouver derrière les hauts murs d'une institution psychiatrique. Dont elle ne sortirait sans doute plus jamais, son reste de raison n'ayant pas résisté à la pression des derniers événements.

Depuis ces dernières vingt-quatre heures, une question taraudait Boris Corentin : et si c'était lui, en se présentant comme un héritier de la famille Levi, et en procurant à la malheureuse son premier orgasme dans des bras masculins, qui avait achevé de la précipiter dans le puits sans fond de la folie ?

Cette question, il la chassait aussitôt. Mais, telle une mouche obstinée et stupide, elle revenait sans cesse bourdonner à son esprit.

Quant à Christelle Favart...

La jeune femme s'était remise exceptionnellement vite du traumatisme subi durant son rapt, et plus encore pendant les deux heures où elle avait vu sa mort en face, apportée par les eaux sombres de la lagune. Dès le lendemain matin, après une longue nuit de sommeil, passée en observation à *L'ospedale civile*, elle était pratiquement aussi fraîche que s'il ne lui était rien arrivé. Mais elle avait un air très grave, qui avait intrigué Corentin...

Et ce n'était que depuis une petite heure qu'il avait compris pourquoi.

Sa dernière nuit à Venise, Boris l'avait passée dans la chambre d'amis de Ruggero Spoletta, ayant rendu sa place à Christelle dans la chambre du *Belle Arti*.

Au matin, c'est une Géraldine Hébert blême, aux yeux rougis, qu'il avait récupérée. Dès qu'elle l'avait vu arriver, dans le hall de l'hôtel, elle s'était précipitée dans ses bras, le corps agité de tremblements convulsifs.

— C'est fini, Boris ! avait-elle murmuré, d'une pauvre voix de petite fille perdue. Tout est fini...

Corentin avait immédiatement compris qu'elle parlait de Christelle et elle.

Il n'avait rien dit, se contentant de serrer sa jeune coéquipière entre ses bras. Juste pour lui communiquer la chaleur dont elle avait besoin.

— Elle m'a dit qu'elle m'aimait toujours, *d'une certaine façon*, mais qu'elle ne pouvait plus vivre avec moi... avait poursuivi Géraldine, en s'efforçant de réprimer ses sanglots. Moi, je lui ai dit que je ne voulais pas qu'elle m'aime *d'une certaine façon*, mais qu'elle m'aime tout court ! Alors, elle m'a avoué la vérité : elle est tombée amoureuse de ce... Luigi, pendant qu'ils étaient enfermés dans leur putain de grenier, et ils ont déjà prévu de vivre ensemble, ici, à Venise. Elle ne rentre même pas à Paris avec nous, tu te rends compte, grand chef ?

— C'est peut-être aussi bien, ma belle... avait murmuré Boris, en lui caressant doucement les cheveux.

Et, maintenant, alors qu'ils arrivaient à l'arrêt du vaporetto *Accademia*, l'heure des adieux avait sonné pour les deux jeunes femmes. Brusquement, la chanson d'Aznavor surgit à la mémoire de Corentin :

Que c'est triste Venise

Au temps des amours mortes...

Luigi Boschetto et lui, l'un à côté de l'autre, attendirent que Géraldine et Christelle se séparent.

Elles restèrent un long moment enlacées, immobiles, ne semblant plus vivre que par cet ultime contact entre leurs deux corps. Comme si chacun s'efforçait de faire provision de chaleur et de souvenirs pour ce qui lui restait encore de vie...

Plus ému qu'il ne l'aurait souhaité, Boris Corentin tourna un visage grave vers Luigi.

— Si jamais tu la rends malheureuse et que j'arrive à le savoir, articula-t-il posément, je reviendrai à Venise pour te casser la gueule...

C'est sur le même ton grave que le jeune Vénitien lui répondit :

— Si je la rends malheureuse un jour, c'est moi-même qui vous appellerai pour que vous veniez me casser la gueule...

Il n'y avait plus rien à dire, et les deux hommes se turent. À quelques mètres d'eux, les deux jeunes femmes se séparaient lentement. Christelle s'éloigna de quelques pas, à reculons, et Corentin découvrit le visage baigné de larmes de Géraldine, aussi immobile qu'une statue.

— Prends soin d'elle, Boris, murmura Christelle d'une voix infiniment triste, en passant à sa hauteur. Elle va avoir besoin de toi. Et tâche de faire en sorte qu'elle me pardonne un jour...

— Elle te pardonnera, répondit Corentin sur le même ton. Les gens bien pardonnent toujours...

Alors, Christelle glissa sa main dans celle de Luigi, et ils s'éloignèrent si rapidement qu'ils disparurent comme s'ils n'avaient jamais vraiment existé.

Le vaporetto arrivait, qui devait les reconduire jusqu'à la Piazzale Roma, où ils prendraient le bus pour l'aéroport, et Boris Corentin se dépêcha de rejoindre Géraldine Hébert. Qui se blottit contre lui sans prononcer une parole.

Et, tandis que défilaient sous ses yeux les splendeurs des palais bordant le Grand Canal, la beauté à l'état pur, Boris avait l'impression de continuer d'entendre, sous les appels des gondoliers, le refrain mélancolique d'Aznavour.

Que c'est triste Venise

Quand on ne s'aime plus...

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
TABLE

[1] Le mot *Casa* (maison) est très souvent abrégé par les Vénitiens en *Ca'*. C'est notamment vrai pour certains des plus prestigieux palais de Venise : *Ca'Rezzonico*, *Ca'd'Oro*, *Ca'Pesaro*, *Ca'Foscari*, etc.